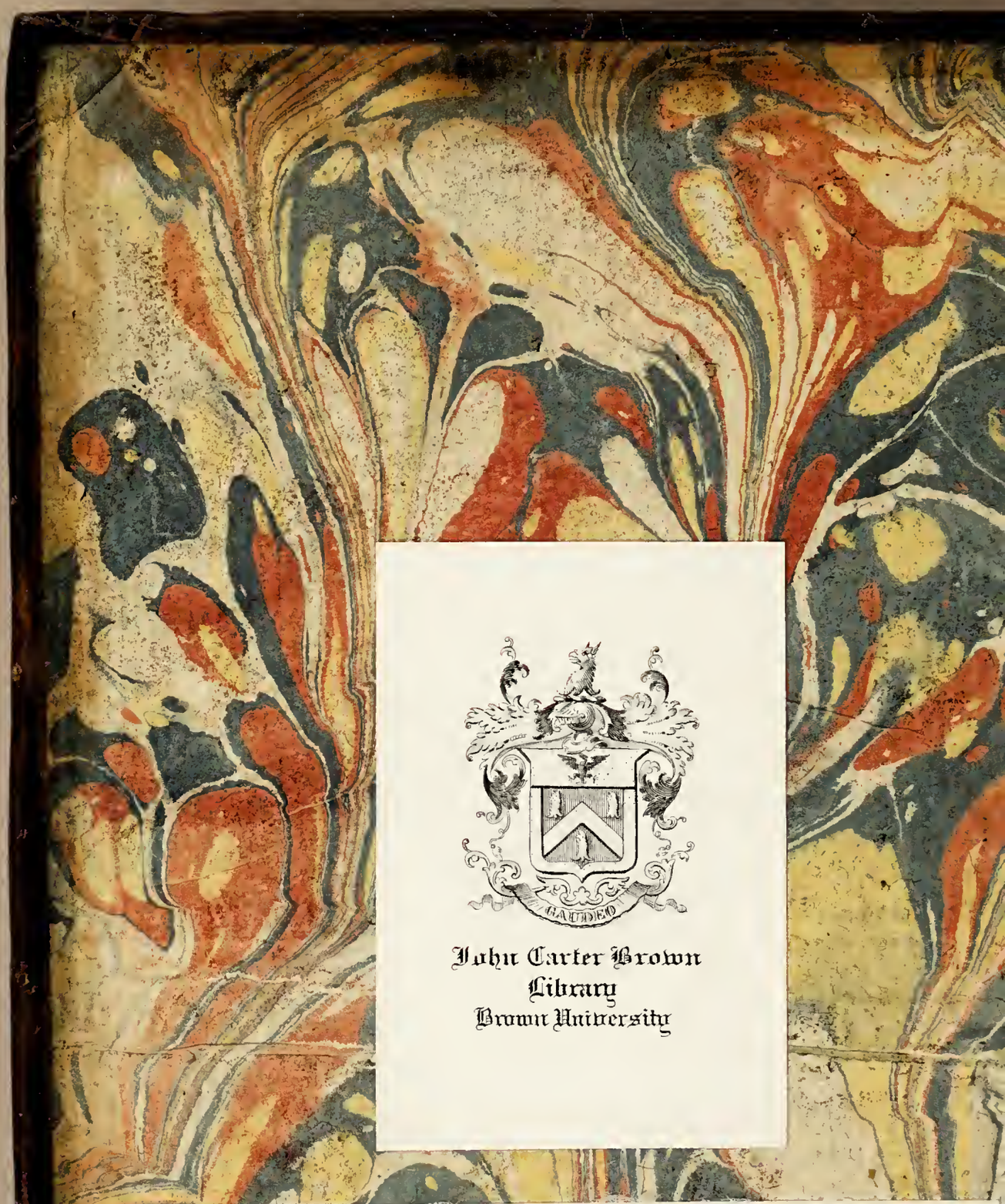


John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

LA
LUSIADE
DU
CAMOENS.

LA

LOUISIADE

EN

CANTOIENS.

LA
LUSIADE
DU CAMOENS,
POEME HEROIQUE,
SUR LA DÉCOUVERTE DES INDES ORIENTALES.

Traduit du Portugais,

Par M. DUPERRON DE CASTERA.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BABUTY, Libraire, quai des Auguſtins, à l'Etoile.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LA LUSIADE.

POEME PORTUGAIS.

CHANT IV.

APRÈS une nuit ténébreuse où le tumulte des vagues & les mugissemens de Borée ont épouvanté le Matelot, il voit avec plaisir renaître l'aurore dont la face riante lui annonce le calme d'un jour sérain ; une douce allégresse succede à ses frayeurs, & l'espérance revient dans son ame. La même

choſe arriva aux Portugais lorſque la Parque eût terminé le déplorable regne de Don Fernand : pluſieurs d'entr'eux ſupportoient à regret les violences & l'injuſtice des favoris de ce foible Monarque, ils n'aſpiroient qu'à s'affranchir du joug de ces tyrans domeſtiques, & à ſe vanger des fureurs de la Caſtille. Leurs vœux furent accomplis lorſqu'on éleva ſur le thrône l'invincible Don Juan, qui étoit le fruit des amours de Don Pedre & de la belle
A Théreſe du Laurens.

Si le ſang ne lui donna pas un droit légitime ſur le Diadême, il le méritoit par ſa vertu ; les Dieux qui la connoiſſent & qui veulent la couronner, empruntent la voix des prodiges pour découvrir

aux Luſitains leur volonté ſuprême. Dans Evora une petite fille qui ne faiſoit retentir ſon berceau que de cris informes, prend diſtinctement la parole, & dit en levant ſes mains naiſſantes vers le Ciel: O Portugal, Portugal, c'eſt le Prince Don Juan qui doit être ton Roi! B

Toute la Nation étoit alors poſſedée d'un cruel eſprit de vengeance; on voyoit la haine & la fureur courir les cheveux éparts dans nos triſtes Provinces: armés du flambeau des Euménides, ces deux Démons impitoyables exerçoient ſans frein & ſans retenue les barbaries les plus énormes: on maſſacre les amis & les parens de la Reine Léonor, auſſi bien que ceux du Comte Fernandès qui vivoit C

avec cette Princeſſe dans une intelligence trop tendre, ſurtout depuis que le trépas du Roi ſon époux l'avoit laiſſée dans la liberté du veuvage: le Comte lui-même eſt enfin tué devant les yeux de ſa maîtreſſe, qui fait de vains efforts pour le défendre; ſa mort eſt ſuivie de pluſieurs autres, le feu terrible allumé dans Liſbonne n'épargne rien de ce qu'il rencontre : tel eſt précipité du haut d'une tour, comme jadis le malheureux
D Aſtyanax; tel, après avoir long-temps ſervi de jouet au Peuple, eſt mis en piéces & déchiré dans les rues. Sous prétexte de purger l'Etat des favoris qui le tyranniſent, chacun ſatisfait ſes inimitiés particulieres, mille & mille innocens en deviennent les

victimes ; la piété, la vertu, les caracteres les plus ſaints ne ſont que de foibles remparts.

On peut oublier déſormais les cruautés dont Rome fut le théâtre ſous les loix du féroce Marius & du ſanguinaire Sylla ; les brigandages qui déſolent le Portugal ſont encore plus terribles. Léonor ne peut voir le maſſacre de Fernandès ſans découvrir aux yeux de tout l'univers les liens qui l'uniſſoient avec cet infortuné ; ſa douleur éclate ; E
& pour ſe vanger, elle appelle le Caſtillan ſur les bords du Tage, le Caſtillan qui a épouſé ſa fille Béatrix, & qui par les droits que lui donne cette alliance, peut aſpirer au ſceptre de Luſus.

Le Roi de Caſtille embraſ-

se l'occasion offerte ; il publie à haute voix que son épouse doit seule hériter du Portugal, puisqu'elle est l'unique fruit du mariage de Don Fernand avec Leonor. Fondé sur l'espoir qui le flatte, il rassemble, sous ses étendarts, tous les Peuples de son vaste Empire, ceux qui habitent les Provinces conquises sur les Agareniens par le fameux Cid
F Ruy-Diaz ; ceux de Léon, si renommés pour leur science dans l'agriculture, & encore plus pour leur valeur, qui regarde avec un noble mépris les plus redoutables dangers de la guerre. En même temps des campagnes baignées par le Guadalquivir, accourent les Vandales, portant sur leurs fronts l'intrépidité de leurs
G ayeux : l'illustre Colonie des

Tyriensprend auſſi les armes ; H elle envoye ſes ſoldats au Monarque de Caſtille ſous des enſeignes où ſont repréſentées les Colonnes d'Hercule. Il en reçoit encore de Toléde, cette ville antique & noble qui voit les eaux du Tage couler doucement autour de ſes murs après qu'elles ſont deſcendues avec impétuoſité des montagnes de Cuença : & vous Galiciens, Nation factieuſe & peu civiliſée, la crainte ne vous empêche pas de marcher contre les Luſitains dont vous avez pluſieurs fois reſſenti les coups. Après ceux-ci viennent les Biſcayens, troupe groſſiere dans leur langage, mais vive, bouillante & incapable de ſouffrir la moindre injure ; la terre de Guypuſcoa & les Aſturies

mettent dans les ſuperbes mains de leurs enfans le fer qu'elles tirent de leurs mines ; tout vole ſur les pas des furies qui préſident à la guerre, nul de ceux qui peuvent ſuporter les fatigues de Mars, ne reſte dans l'Arragon, ni dans la ville qui s'enorgueillit de ce que les Scipions l'ont fondée,
I non plus que dans la forte Barcelone. Avec cette effroyable multitude, le Caſtillan s'avance contre le Portugais.

Don Juan, qui renferme dans ſon ſein des reſſources inépuiſables de force & de courage, comme autrefois l'Hercule de la Paleſtine dans ſa chevelure myſtérieuſe, le brave Don Juan n'eſt point étonné du nombre des ennemis ; il s'apprête à combattre & à

vaincre avec des troupes qui ne paroiſſent qu'un foible détachement des armées de Caſtille : cependant quoique cette réſolution ſoit priſe, il conſulte les principaux Seigneurs de ſon Royaume, moins pour profiter de leurs lumieres, que pour ſonder les replis de leurs cœurs, & connoître ce qu'il doit attendre des leur fidélité.

Chacun donne ſon avis ſuivant la paſſion qui l'inſpire ; il s'en trouve qui blâment la guerre & qui veulent qu'on ſe ſoumette aux Loix de la Caſtille : l'antique valeur de Luſus ne les anime point ; pénétrés d'une frayeur qui les glace, ils deſavouent leur Patrie & leur Roi, & s'il le falloit, ils nieroient le Dieu qu'ils adorent. L'intrépide

Nun-Alvare déteſte leur lâcheté, un généreux courroux s'allume dans ſon ame & brille dans ſes yeux qui ſemblent menacer la terre, la mer & le ciel ; en vain voit-il ſes freres & la plus haute nobleſſe du Portugal embraſſer le parti qui s'oppoſe aux deſirs de Don Juan, rien ne l'arrête, il leur parle durement & ſans éloquence, mais avec cette franchiſe, avec cette fierté militaire qui charme l'oreille de Mars ; il tient ſon épée dans ſa main, & ſecouant d'une façon terrible ce fer redoutable, qui fit dès ſon enfance tout ſon amour & toutes ſes délices, il évapore ainſi le feu de ſa colere.

Comment ! la Nobleſſe Portugaiſe refuſe de prendre les armes pour ſa Patrie ! Com-

ment! cette Province, jadis la reine des Nations par ſa valeur & par ſes exploits, aura porté des enfans qui n'oſent employer pour elle ni leur force ni leur courage, & qui pour quelques vains égards, laiſſeront tomber leur mere ſous un joux ignominieux! He quoi? n'êtes-vous plus les deſcendans de ces Héros qui ſous les étendarts du grand Enrique, vainquirent les plus braves guerriers de la Caſtille, & qui pour preuve de leur triomphe, enchaînerent à leur char tant d'illuſtres priſonniers? Avec quels bras, ſi ce n'eſt avec ceux de vos Ancêtres, le ſage Dionis & ſon généreux ſucceſſeur terraſſerent-ils donc ces mêmes Peuples qui vous font pâlir d'effroi? Ah, ſi Don Fernand par

ſa foibleſſe ou par ſon crime a autrefois émouſſé vos cœurs, maintenant que vous avez un Prince nouveau, montrez-vous dignes de lui ! il vous ouvre le ſentier de la victoire, marchez ſur ſes pas, & vous verrez cette multitude qui vous paroît ſi redoutable, ſe diſſiper devant vous ; mais ſi l'honneur ne vous touche plus, ſi rien ne peut calmer vos vaines allarmes, fuyez, puiſqu'une crainte ſervile vous lie les mains : j'y conſens ; ce que vous n'oſez faire, je l'entreprendrai moi ſeul, moi ſeul avec mes vaſſaux & avec ce fer vengeur (en prononçant ces paroles, il tire ſon épée du fourreau,) moi ſeul je défendrai cette terre, & ſignalant pour elle une fidélité qu'elle n'aura pas trou-

vée chez vous autres, je l'affranchirai des périls qui la menacent ; vous n'en ſerez que les témoins : on peut vaincre ſans vous, ſans vous je reprimerai non-ſeulement l'orgueil de la Caſtille, mais encore la témérité de quiconque s'élevera contre mon Roi.

L

Scipion ne s'exprima pas avec un plus noble emportement, lorſqu'il vit que la jeuneſſe qui s'étoit retirée dans Canuze, après la malheureuſe Bataille de Cannes, vouloit ſe rendre aux loix d'Annibal : il ſçut appaiſer la frayeur de cette troupe fugitive, il ſçut les contraindre à jurer ſur ſon épée qu'ils n'abandonneroient jamais l'Aigle Romaine, & qu'ils périroient plutôt mille fois pour ſa défenſe. Un

ſuccès auſſi favorable ſuit le diſcours du généreux Nun-Alvare; ſes dernieres paroles raniment dans le cœur des Portugais leur vertu languiſſante, & font ſucceder l'audace à la crainte qui les refroidiſſoit. Ils montent à cheval, & remuant avec fierté leurs lances & leurs javelots, ils courent en criant à haute voix, vive le fameux Prince qui aſſure la liberté de la Patrie!

Le Peuple prend part aux préparatifs d'une guerre qui
M flatte ſes deſirs; chacun travaille, chacun s'empreſſe: l'un nettoye ſes armes qu'une longue paix a couvertes de rouille; l'autre garnit ſon caſque & le pare de plumes nouvelles; l'autre éprouve la force de ſa cuirace; les galants prennent les couleurs

de leurs maîtreſſes & font broder ſur leurs habits des deviſes de leurs amours. N

Avec ſes troupes Don Juan quitte l'agréable ville d'Abrante, où les eaux du Tage qui la baignent preſque dès leur ſource, temperent les feux de la canicule par une fraîcheur délicieuſe. L'avant-garde s'avance ſous la diſcipline d'un homme digne de commander les armées innombrables, qui paſſerent l'Helleſpont avec Xerxès : c'eſt Nun-Alvare, le fléau des Caſtillans, comme Attila fut O jadis celui des François & des Italiens. L'aile droite reconnoît pour ſon Capitaine un autre guerrier, qui ſe nomme Rodrigue de Vaſconcellos ; la gauche obéit à Vaſquez d'Almada, & le grand Gui-

don Royal s'éleve pompeuſement dans les airs auprès de l'invincible Don Juan qui conduit le corps de Bataille & l'arriere-garde. Raſſemblées ſur les murs de la Ville les meres, les ſœurs, les tendres maîtreſſes & les pieuſes épouſes s'abandonnent aux larmes en voyant partir ce qu'elles aiment; la crainte les tourmente, l'eſpérance les ſoulage; elles font mille & mille vœux pour la conſervation des objets chéris dont elles redoutent la perte.

Déja nos Eſcadrons belliqueux ſont arrivés en préſence de l'armée Caſtillane, qui pouſſe un cri formidable en nous voyant approcher: chacun à l'aſpect les uns des autres commence à douter du ſort de la Bataille, le Portugais

gais à cauſe du grand nombre des Eſpagnols, & l'Eſpagnol à cauſe de la grande audace des Portugais. On étoit alors dans la ſaiſon brûlante où le ſoleil viſite l'aimable con- P
ſtellation d'Aſtrée ; Cérès avoit renfermé ſes tréſors dans les granges du laboureur, & Bacchus annonçoit au vigneron l'heureux moment de preſſer le raiſin. Les trompettes, les fifres, les tambours donnent des deux côtés le ſignal du combat ; un bruit affreux, horrible, épouvantable s'étend & ſe perpetue dans les régions voiſines ; le ſommet du mont Artabre en eſt ébranlé, la Gouadiane ſaiſie de frayeur remonte vers ſa ſource, les ondes du paiſible Doüero s'arrêtent auſſi-bien que celles du Tage, &

n'oſent plus qu'à peine continuer leur chemin juſqu'au Royaume d'Amphitrite ; les meres éperdues ſerrent leurs enfans contre leur ſein, on diroit que toute la nature tombe en ruine.

O combien de viſages pâliſſent, combien de guerriers & même des plus braves ſe ſentent pénétrés d'une horreur ſecrette aux approches de ce combat terrible ! C'en eſt fait, les deux armées ſont aux mains : l'ambition d'une conquête glorieuſe anime les uns, le zele de défendre le Patrie enflamme les autres. Nun-Alvare fond le premier ſur les troupes de Caſtille, le premier il ſignale ſa valeur : tout ce qu'il frappe tombe, & bientôt au tour de lui la terre eſt jonchée d'Ibériens morts &

mourans ; une nuée de fléches ſe briſent en éclats, les hommes & les chevaux renverſés pêle & mêle font gémir l'arene ſous leurs chûtes fréquentes.

De nouveaux ſoldats ſuccedent continuellement à ceux que Nun-Alvare immole : il voit (quel funeſte ſpectacle !) il voit ſes propres freres s'avancer contre lui ; mais les liens du ſang qui l'uniſſent avec ces perfides, ne l'arrêtent pas, il ne les connoît plus pour freres, depuis qu'ils ſont les ennemis de ſon Roi. Pluſieurs autres rebelles paroiſſent dans les premiers rangs des troupes Eſpagnoles. Ainſi, ſous les drapeaux de Jule & de Pompée, les champs de Pharſale virent autrefois la nature étouffée par les fureurs

de la guerre civile ; ô Sertorius, ô brave Coriolan, & toi fier Catilina ! vous tous enfin qui conſpirâtes la ruine de votre Patrie, ſi vous trouvez trop cruels les ſupplices dont on récompenſe vos forfaits dans le ſombre ſéjour des Manes, dites à l'affreuſe Tiſiphone que le Portugal a produit des traîtres qui vous ont égalé.

Le nombre des Ennemis qui ſe ſuivent les uns les autres comme des flots, rompt enfin notre avant-garde : on environne Nun-Âlvare, on le harcelle de tous côtés. L'indomptable Lion d'Afrique aſſiégé ſur les collines de Ceuta par une foule de chaſſeurs Mauruſiens, ſemble ſe recueillir en lui-même pour ranimer ſa colere, il promene fierement

ſes yeux autour de lui ; enfin rugiſſant de fureur & devenu plus terrible encore par le péril dont il ſe voit preſſé, loin de fuir, il ſe jette au travers d'une forêt de lances qui le menacent : Tel ſe montre l'intrépide Nun-Alvare au milieu des Eſpagnols ; plus d'ennemis lui font tête, & plus il en renverſe : pluſieurs de ſes compagnons périſſent, que peut le courage contre une ſi grande multitude ?

Un javelot homicide perce le ſein de Gyralde, malgré le bouclier qu'il vient de prendre à Perès, l'un des plus vaillans nourriſſons de la Caſtille ; Perès en mordant la pouſſiere voit expirer ſon vainqueur. Don Duart & Don Pedre ſuccombent après s'être longtemps ſignalés ſur les Brigiens ; Q

Bragance les vit naître, ils meurent tous deux jeunes, tous deux avides de gloire : amis inséparables tant qu'ils vecurent, la Parque ne les desunit pas ; le coup fatal les fait tomber l'un sur l'autre, ils rendent le dernier soupir en s'embrassant. Lope & Vincent de Lisbonne avoient résolu de mourir ou d'effacer par leurs exploits tous les Héros qui s'illustreroient dans cette guerre, ils deviennent les victimes de leur noble ambition. Alphonse monté sur un cheval fougueux répand au tour de lui le carnage & l'effroi ; enfin cinq Espagnols l'abbatent & le sacrifient aux manes de cinq autres des leurs qu'il a tués. Trois coups de lances étendent l'audacieux Hilaire sur le sable, les ap-

proches du trépas n'étonnent point ſon grand cœur; & s'il regrette le jour qu'il perd au Printemps de ſes années, c'eſt ſeulement parce qu'il ne verra plus la belle Antonie dont il adore les charmes; une froide & ſombre vapeur lui couvre les yeux, il veut prononcer le nom de l'objet qu'il aime; mais il n'en dit que la moitié, le reſte meurt dans ſa bouche & ſon ame s'envole.

R

Don Juan qui eſt par tout, qui voit tout & qui s'expoſe à tout pour encourager les ſiens par ſa préſence & par ſes diſcours, découvre bien-tôt le péril extrême qui preſſe Nun-Alvare: il en frémit, il s'avance à la tête d'un Bataillon belliqueux, que l'honneur & la gloire attachent ſur

ſes pas. Une lionne eſt moins terrible lorſqu'elle s'apperçoit qu'un Berger lui enleve ſes petits, pendant qu'elle leur cherche la nourriture ; à cet aſpect, écumante de fureur & de rage, elle quitte tout autre ſoin, elle court après le raviſſeur, ſes rugiſſemens font trembler les ſept Montagnes jumelles qui s'élevent dans les
S champs de Maſſylie. Tel l'invincible Don Juan vole au ſecours de ſon avant-garde qui eſt prête à ſuccomber ſous le nombre des Eſpagnols: chers & braves ſoutiens de ma couronne, généreux guerriers, s'écrie-t-il, c'eſt en ce jour qu'il faut déployer votre valeur ; la liberté Portugaiſe eſt dans vos mains, ſongez à la défendre: voyez votre Roi, devenu votre compagnon, ſe

jetter

jetter au milieu des lances, des épées & des fléches, suivez-le dans la route qu'il vous trace. Il dit, & d'un bras dont les coups sont inévitables, il pousse son javelot contre le fier Maldonat : la mort & le trait partent ensemble, Maldonat tombe percé d'une large blessure, & son cheval se renverse sur lui.

L'exemple & le discours de Don Juan animent les Portugais, une noble honte répand son feu sur leurs visages ; ils rougissent que leur valeur ait pû se refroidir un moment, tous se disputent à l'envi l'un de l'autre la gloire d'affronter les périls de Bellone, ils rompent mailles & corcelets, ils percent, ils ouvrent le sein de leurs ennemis, le fer étincelle sur les armures qu'il

frappe. Mars s'irrite, le combat s'neflamme, les enfans de Lusus donnent & reçoivent des coups mortels avec autant d'indifférence que si la lumiere n'étoit pour eux qu'un objet de mépris. Le Grand-Maître de Compostelle & celui
T de Calatrave, après s'être signalés par des exploits incroyables, descendent en frémissant sur les sombres rivages; bien-tôt ils y sont suivis par les traîtres Pereyras qui expirent en détestant le Ciel & la fortune. Velasquès & Sanchès natifs de Toléde, l'un adonné aux exercices de Diane, l'autre à ceux d'Apollon; Galbès surnommé le Soldat sans peur; Montanchès, Oropesa & Mondonédo, tous six d'une valeur éprouvée, périssent par la main du jeu-

ne Antoine, qui porte dans le combat ou plus d'adreſſe ou plus de bonheur qu'eux; Guévara homme vain & nourri dans l'indolence ſe teignoit les bras & le viſage avec le ſang des morts qu'il trouvoit étendus ſur la pouſſiere : à l'abri de cette impoſture frivole, il prétendoit paſſer pour un guerrier redoutable, il publioit à haute voix le nombre des ennemis qu'il avoit terraſſés ; Don Pedre l'interrompt d'un coup de ſabre, Guévara perd la vie, ſa tête pleine des fumées d'un orgueil ridicule bondit loin de ſon corps, qui demeure noyé dans ſon propre ſang; juſte & terrible punition de ſes menſonges. Carrillo, Roblédo, Juan de Lorca, Salazar de Séville & pluſieurs autres

dont la renommée n'a pas conſervé le nom, tombent en foule dans les abîmes ténébreux, où Cerbere effraye les manes par ſes mugiſſemens: le demon de la guerre pour mieux humilier en ce jour la fierté des Eſpagnols, renverſe l'étendart Royal de Caſtille aux pieds des Portugais; cet étendart ſi fameux, ſi formidable eſt honteuſement foulé par le vainqueur.

Alors les Ibériens rétabliſſent le combat avec plus de fureur que jamais, la rage, le déſeſpoir, les cris, le ſang, la mort qui ſignale ſa cruauté par mille & mille voyes différentes, offrent aux yeux du ſoleil un tableau plus épouvantable que l'enfer-même; enfin malgré tous ſes efforts, le Caſtillan ſuccombe, ſa dé-

faite ruine ſes projets ambitieux, il abandonne le champ de bataille, & par une prompte fuite, il dérobe ſa vie au glaive exterminateur qui la menace; les débris de ſon armée le ſuivent, la crainte leur prête des aîles: abattus, mornes & conſternés ils emportent au fond de leurs cœurs un regret amer des richeſſes, des parens & des amis qu'ils ont perdus dans cette malheureuſe journée; ils ſoupirent de colere & de honte; les uns maudiſſent & couvrent d'imprécations celui qui, dans l'enfance du monde enſeigna aux humains le funeſte uſage des armes; d'autres accuſent la ſoif de regner, qui ſacrifie le miſerable Peuple à la grandeur des Princes; fatale ſoif qui

plonge tant de meres & tant d'épouſes dans une douleur
V éternelle.

Don Juan paſſa ſur le champ de bataille les jours qu'exige
X la coutume ; enſuite il rendit graces de ſa victoire au Dieu puiſſant, qui la lui avoit accordée. Nun-Alvare, qui ne reſpire que la guerre, & qui pour conſacrer ſon nom ne connoît d'autre moyen que les armes, l'infatigable Nun-Alvare traverſe le Tage, moiſſonne de nouveax lauriers dans les campagnes d'Andalouſie, & fait tomber devant lui les drapeaux de Sévile avec ceux de pluſieurs autres Provinces que Mars livre à ſes coups : les Eſpagnols accablés de tant d'orages gémiſſoient ſous le poids de leurs infortunes, lorſque l'aimable hymenée vint enfin rétablir l'intelligence entre

l'une & l'autre Couronne : les deux Rois épouſerent deux ſœurs illuſtres & charmantes, Y que la Tamiſe vit naître ſur ſes bords ; Bellonne à leur aſpect ſe replonge dans les gouffres de l'enfer, & la paix ſi long-temps ſouhaitée des Peuples malheureux, leur prodigue à pleines mains l'abondance & les plaiſirs qu'elle fait éclorre.

Mais Don Juan qui mépriſa toujours le repos & la molleſſe, ſouffre avec impatience que ſon courage demeure oiſif à l'ombre des oliviers ; n'ayant plus d'ennemis à combattre en Europe, il en va chercher d'autres ſur les bords de l'Afrique, & c'eſt le premier de nos Rois qui ait porté la guerre aux Lybiens juſques dans leurs brûlantes retraites : il

couvre de ſes vaiſſeaux l'humide ſéjour de Thétis, il s'avance vers le détroit fameux où Alcide poſa les bornes de ſes travaux & de ſa gloire ; bien-tôt ſes Etendarts victorieux brillent ſur le ſommet du mont Abyla, bien-tôt la noble Ceuta lui ouvre ſes portes ; le Mauruſien qui n'a pû la défendre, quitte ſes murs en frémiſſant de honte & de rage, déſormais cette heureuſe Conquête aſſure l'Eſpagne contre tous les perfides qui voudroient imiter la trahiſon de Julien.

Z La Parque, jalouſe du bonheur des Luſitains, ne leur laiſſa pas ce Héros ſi magnanime auſſi long-temps qu'ils le deſiroient, il meurt plus chargé de lauriers que d'an-

nées, il va s'asseoir avec les Dieux dans la Cour de l'Olympe, d'où il veille sans cesse sur son Peuple : ses Enfans héritent de ses vertus ; mais Don Duart qui lui succede, n'hérite pas de sa fortune : son regne est marqué par de cruelles disgraces, ainsi l'ordonnent les destins, leur vicissitude ne permet pas que les hommes jouissent d'une félicité constante, l'amertume & les douceurs s'entresuivent ; notre vie telle qu'une mer variable passe aisément du calme à la tempête. Don Duart voit son généreux frere, le brave & l'illustre Fernand, languir dans les horreurs d'une funeste captivité ; c'est l'amour de la patrie qui jette ce Prince dans les fers, il se livre lui-même aux Sarra-

sins pour sauver les Portugais d'une perte inévitable, & moins soigneux de son repos, que de la tranquillité publique, il se condamne à ne jamais sortir d'esclavage, plutôt que de rendre Ceuta aux Ne-
A veux d'Agar. Codrus & Regulus se sacrifierent pour les intérêts d'Athénes & de Rome : Codrus immola sa vie, & Regulus sa liberté ; Fernand immole l'une & l'autre pour la gloire de sa Nation : Curtius & les Deciens que l'univers admire, n'en ont ja-
B mais tant fait.

Alonze, paré du Diadême, après l'infortuné Don Duart, soutient par de brillans exploits un nom qui fut toujours heureux pour le Portugal : il marche sur les pas
C du Héros de Tyrinthe, ses ar-

mes soumettent les lieux où les Hespérides cultiverent autrefois des Jardins féconds en pommes d'or; les Mauritains gémissent encore aujourd'hui sous le joug dont ce Conquérant les a chargé: les palmes & les lauriers immortels qui lui ceignent le front, annoncent les victoires qu'il remporta sur ces Peuples belliqueux, lorsqu'ils entreprirent de défendre contre lui les redoutables murs d'Alcazer, de Tanger & d'Arzile; vaine témérité, dont ils reçurent le prix en voyant les ramparts de leurs fortereſſes s'abaisser devant le Vainqueur. Cette expédition répandit un lustre nouveau sur la gloire des Portugais, & plusieurs d'entr'eux y firent des prodiges qui ne peuvent être

chantés dignement que par les Muſes mêmes. Revenu des bords d'Afrique, Alonze tourna ſes armes contre Don Fernand d'Arragon : ils prétendent tous deux au Royaume de Caſtille ; l'ambition les rend rivaux l'un de l'autre.

Digne fils d'Alonze, le jeune Don Juan ne peut ſe réſoudre à languir dans les bras du repos, pendant que ſon Pere affronte les dangers ; il quitte le Palais où les délices l'environnent ; il vole au ſecours de l'auteur de ſa vie. Bientôt les deux armées ſe rencontrent & ſe choquent avec une égale impétuoſité ; le combat eſt ſuivi d'un ſuccès ambigu ; les troupes qu'Alonze commande ſont miſes en fuite, celles qui marchent ſous les drapeaux de Don Juan

rompent les Eſpagnols, & font ſur eux un carnage épouvantable; l'un & l'autre parti ne peuvent ni ſe plaindre d'un malheur achevé, ni ſe glorifier d'un avantage complet : le Roi ſe retire avec perte, & le Prince triomphant paſſe une journée entiere ſur le champ de bataille : ainſi Octavien fut autrefois vaincu, pendant qu'Antoine ſon Collégue demeura vainqueur dans les campagnes Philippiques, où ils combattoient tous deux pour venger la mort de Céſar. Lorſque la Parque eut couvert les yeux d'Alonze d'une nuit éternelle, Don Juan II. prit ſa place & devint notre treiziéme Roi; il fut le premier, qui pour ſauver ſon nom des ténébres de l'oubli, forma le grand deſſein

de découvrir les lieux où l'aurore se leve & où je vais à présent.

Plein d'une ambition si belle, ce Prince cherche de tous côtés des lumieres pour applanir son projet : ses Envoyés parcourent l'Espagne, la France & l'Italie ; enfin ils s'embarquent dans le port de cette Ville fameuse où Parthenope reçut les honneurs de la sepulture, & qui après avoir long-temps éprouvé les caprices de la fortune, fleurit maintenant sous la domination Espagnole. Sortant de Naples les avanturiers Portugais fendent les flots de la Mer Sicilienne, côtoyent l'Isle de Rhodes, & vont relâcher sur les rivages qui furent témoins du meurtre de Pompée ; de-là ils se rendent à

Memphis, ils traverſent les heureuſes Provinces où les débordemens du Nil font naître l'abondance: ils montent en Ethiopie où ils voyent avec une ſurpriſe agréable des Autels conſacrés au Dieu qu'ils E adorent. Enſuite ils voguent ſur les ondes Erythrées que les enfans d'Heber paſſerent ſans navires; & laiſſant derriere eux les monts Nabathéens, antique ſéjour du premier fils d'Iſmaël, les campagnes de F Saba que la Mere d'Adonis enrichit des ſes parfums pré- G cieux, & les trois Arabies, ils entrent dans le Golfe Perſique, où le nom de Babel ſubſiſte encore malgré tant de ſiecles accumulés l'un ſur l'autre: c'eſt-là que le Tigre & l'Euphrate qui ſe glorifient de leur ſource, uniſſent pom-

peuſement leurs eaux: parvenus dans ces Climats célébres, les Luſitains s'expoſent ſur le vaſte Océan, ils bravent les périls dont Trajan fut épouvanté; mais enfin, après avoir vu les Caramans, les Gédroſiens & pluſieurs autres Nations inconnues en Europe, ils périſſent avant que de pénétrer juſqu'aux bords de l'Inde, & la rigueur du ſort n'en laiſſe revenir aucun dans la Patrie.

Il paroît que la faveur divine réſervoit l'honneur de cette entrepriſe à Manuel, au généreux Manuel qui regne maintenant ſur le Portugal, & qui a hérité des vertus de Don Juan auſſi-bien que de ſa Couronne: dès qu'il fut élevé au rang ſuprême, la noble ambition d'illuſtrer ſa mé-

mémoire s'empara de ſon cœur. Une nuit qu'il méditoit divers moyens d'étendre ſon Empire, & de répondre dignement aux obligations de ſa naiſſance, le ſommeil vint lui fermer les yeux vers l'heure où les étoiles commencent à ſe diſſiper pour faire place à l'aurore. Ses ſens étoient enſevelis dans le ſein du repos, mais ſon eſprit veilloit toujours : Morphée lui apparut ſous des Images myſtérieuſes qui couvroient d'importantes vérités ; d'abord il lui ſembla qu'il montoit ſi haut que ſa tête touchoit aux ſphéres céleſtes ; de-là il voyoit différens Mondes & pluſieurs Peuples étrangers qui excitoient ſon admiration. Ayant tourné ſes regards du côté des climats Orientaux,

il découvrit deux fontaines claires & abondantes, qui prenoient leur ſource de deux montagnes eſcarpées, dont la cime s'élevoit juſqu'à la région des nuages.

Une prodigieuſe multitude d'oiſeaux & d'animaux de toute eſpece habitoit ces montagnes qui étoient couvertes d'herbages, & de forêts dont l'épaiſſeur paroiſſoit impénétrable; c'étoit le vrai ſéjour du ſilence & de la ſolitude: à le voir on jugeoit aiſément que depuis l'Age d'or aucun mortel n'y avoit imprimé ſes veſtiges. Le Roi vit ſortir du ſein des fontaines deux vieillards, qui s'approcherent de lui d'un pas majeſtueux; leur aſpect étoit vénérable quoique ſauvage & ſans parure, ils avoient le tein brun, la barbe longue,

hériſſée & touffue, & de la pointe de leurs cheveux tomboient des gouttes d'eau qui leur baignoient tout le corps; leurs fronts étoient couronnés de feuillages & de plantes qui ne naiſſent point ſous le Ciel de l'Europe; l'un d'eux paroiſſoit fatigué, on connoiſſoit à ſon air qu'il venoit de plus loin que du lieu *H* d'où ſembloit jaillir ſa ſource; tel qu'Alphée qui des campagnes d'Arcadie ſe rend par-deſſous terre en Sicile pour y embraſſer l'aimable Aréthuſe: celui-ci qui étoit le plus grave, éleva ſa voix & tint ce diſcours au généreux Manuel. Prince, à qui les deſtins promettent l'Empire d'une grande partie de l'Univers, il eſt temps que nous recevions tes Loix, & que

nos tributs t'enrichiſſent ; nous ſommes ces fleuves fameux dont la Renommée publie tant de merveilles ; juſqu'à préſent nous ne fûmes jamais bien domptés, les Dieux te réſervoient l'honneur de nous aſſujettir : Je ſuis le Gange, mes eaux prennent leur ſource dans la Contrée délicieuſe où les jours du premier Homme devoient s'écouler ſans trouble & ſans armertume ; cet autre qui m'accompagne eſt l'Inde, le Pere & le Roi des plus illuſtres Naïades d'Orient. Il t'en coutera du ſang pour conquérir nos rivages ; mais enfin ta perſévérance triomphera, & tous les Peuples que tu vois, ſubiront le joug de Luſus.

L'auguſte Fleuve n'en dit pas davantage, tous deux

diſparoiſſent. Manuel ſe réveille avec une ſurpriſe & une émotion que rien ne diſſipe : Phebus au même inſtant chaſſe les ombres qui occupoient l'Hémiſphere, & du haut des Cieux il prête un nouvel éclat aux richeſſes de Flore. Le Roi ayant fait aſſembler ſon Conſeil, lui declare les choſes qu'il a vues en ſonge, chacun ſe ſent pénétré d'admiration, de joie & d'eſpérance ; on ſe détermine à ſuivre les avis des Dieux, on équippe une flotte, Manuel daigne me choiſir pour la commander : j'ignore s'il vit ſur mon viſage quelque marque du zele qui m'enflammoit ; j'avois depuis longtemps une haute idée de cette entrepriſe, & mon cœur ſembloit m'en promettre un

ſuccès heureux. Gama, me dit le Roi, les chemins de la gloire ſont hériſſés de peines, de fatigues & de travaux; mais n'importe, & pour acquérir un grand nom, il eſt beau d'affronter les périls les plus redoutables : lorſque la Parque nous arrête dans la brillante carriere de l'honneur, le peu de jours que nous perdons, eſt ſuivi d'une immortalité mille fois plus précieuſe : j'ai jetté les yeux ſur vous pour la découverte des Indes; partez, volez ſur le vaſte Océan : les dangers qui vous attendent ſont dignes de votre courage, & je me flatte que vous les braverez avec plaiſir pour l'amour de moi. A ces mots je crus qu'il m'étoit permis d'interrompre mon Maître : Sei-

gneur, lui dis-je, le fer, les flammes, la glace, rien ne m'étonne dès qu'il s'agit de vous ſervir, & ſi j'ai quelque ſujet de me plaindre au milieu des graces que vous répandez ſur moi, c'eſt de n'avoir qu'une vie à expoſer pour vous : imaginez des travaux pareils à ceux dont Euryſthée chargea le fier Alcide, le lion de Cléone, les oiſeaux de Stymphale, l'hydre de Lerne, & le ſanglier d'Erymante ne m'intimideroient pas ; vos ordres, s'il le faut, me trouveront prêt à deſcendre dans le ſéjour ténébreux où le Styx arroſe l'Empire de Pluton ; je ſens que mon cœur & mon bras demanderoient encore des épreuves plus terribles pour la gloire de mon Roi.

Touché de mon zéle, l'il-

luſtre Monarque me fait ſentir les effets de ſa magnificence & de ſa bonté ; il loue l'empreſſement que je témoigne pour ſon ſervice ; chaque mot qu'il prononce eſt un trait de flamme qui pénetre au fond de mon cœur, & qui m'inſpire un courage nouveau. Paul de Gama mon cher frere, s'offre à m'accompagner ; le brave Coëllo imite ſon exemple ; ils aiment tous deux la gloire, tous deux ſont ardens & infatigables pour le travail, expérimentés dans les armes, & d'une prudence conſommée ; bien-tôt j'aſſemble une nombreuſe troupe de jeuneſſe qui brûle de ſignaler ſa valeur, en partageant les périls que je vais courir. Manuel leur prodigue ſes bienfaits à pleines mains, & le dernier

des

des ſoldats reçoit des marques de ſa libéralité. Il les anime, il leur parle avec cette douceur, qui eſt ſi ſéduiſante dans la bouche des Rois; on accourt, on ſe hâte de prendre parti ſur la flotte: c'eſt ainſi que les Minyens, pour conquérir la Toiſon d'or, s'embarquérent autrefois ſur le fameux Vaiſſeau qui rendoit des Oracles, & qui tenta le premier la foi de l'Euxin.

Déja les Navires ſont prêts dans le port de Lisbonne, où la douce liqueur du Tage ſe mêle avec le ſel de Neptune; je vois regner ſur la côte un tumulte charmant pour des cœurs avides d'honneur & de gloire; les Matelots, les ſoldats vêtus d'habits de diverſes couleurs, ſe rendent en foule au tour de moi; une I

noble audace éclate ſur leur front, ils s'engagent tous à me ſuivre juſqu'aux extrémités de l'Univers. L'aſpect des vaiſſeaux leſtes & bien munis redouble notre ardeur commune: à voir leurs banderoles & leurs pavillons déployés, qui voltigent pompeuſement au gré d'un vent paiſible, on diroit qu'ils ſe promettent de briller un jour parmi les aſtres
L comme le navire de Jaſon. Equippés de tout ce qui nous étoit néceſſaire pour un voyage de cette importance, nous implorâmes le ſecours du Ciel contre les périls qui préſentent ſans ceſſe la mort aux yeux des mariniers; nous offrîmes notre encens & nos prieres à la Divinité ſouveraine, dont les regards font le bonheur des habitans de l'Olympe;

nous la suppliâmes de nous conduire & de favoriser notre entreprise. Animés d'un espoir surnaturel, nous sortîmes enfin du temple, & nous allions nous embarquer, lorsqu'un spectacle qui nous frappa jusqu'au fond du cœur, vint s'offrir à nos yeux ; il m'en souvient encore, & je vous proteste, grand Roi, qu'en y songeant, je ne puis qu'à peine retenir mes larmes: tout le Peuple de la Ville & des lieux voisins accouroit sur le rivage, on déploroit notre sort, on jugeoit que nous étions perdus pour jamais, meres, amis, parens, épouses nous arrêtent & nous embrassent, les femmes pleurent, les hommes soupirent : plus les uns & les autres nous chérissent, & moins ils se flattent de

nous revoir ; leur timide tendreſſe enviſage ſous des traits affreux les périls dont nous ſommes menacés : ici l'on entend une mere déſeſpérée qui s'écrie d'une voix gémiſſante, ô mon fils ! je t'élevois pour être le ſoutien & la conſolation de ma vieilleſſe, il m'étoit doux de penſer que j'expirerois entre tes bras ; mon cher fils, pour quoi m'abandonnes-tu ? helas ! tu vas être devoré par les monſtres de la mer, & moi malheureuſe, je ſouffrirai en mourant un ſupplice plus cruel que la mort même ! D'un autre côté, c'eſt une jeune épouſe qui vient les cheveux épars déployer ſa douleur aux yeux de ſon mari ; unique & cher objet de mon amour, vous n'ignorez pas que ſans vous la lumiere m'eſt

odieuſe, où courez-vous donc? demeurez, ne riſquez pas ſur les flots une vie qui m'appartient & qui n'eſt point à vous; he quoi! vous me quittez pour une gloire chimérique & dangereuſe? les vents qui vont vous emporter loin de moi, emporteront auſſi toute notre félicité: ah cruel! oubliez-vous ſi-tôt ces tendres momens, ces careſſes reciproques, ces tranſports pleins de flammes qui faiſoient vos délices & les miennes?

Tels étoient les diſcours que nous entendions de tous côtés, les enfans & les foibles vieillards joignoient leurs plaintes à celles des autres; l'humanité, l'amour & la nature développoient au tour de nous leurs mouvemens les plus affectueux: nous n'o-

sions lever les yeux de peur d'enviſager des objets qui n'étoient que trop capables de nous attendrir & de changer nos réſolutions ; enfin après nous être arrachés d'entre les bras des perſonnes qui nous étoient les plus cheres, nous entrâmes dans nos vaiſſeaux : les montagnes voiſines répondirent alors aux gémiſſemens du Peuple, & le ſable fut arroſé d'un déluge de pleurs.

Nous n'avions pas encore levé l'ancre, qu'un vieillard vénérable, qui étoit ſur le rivage, ayant tourné ſes yeux vers nous, & ſecoué trois fois ſa tête d'un air qui témoignoit ſon chagrin, éleva un peu ſa voix tremblante pour tirer ces paroles du profond
M de ſon cœur : O pernicieuſe ambition, ô fatale ſoif d'une

frivole renommée qui se nourrit du vent des erreurs populaires, que ta puissance est tyrannique ! à quelles tempêtes, à quels genres de mort n'exposes-tu pas ceux qui suivent tes Etendards ! source d'inquiétudes & de crimes, monstre ingénieux à ravager les Provinces & à ruiner les Empires, tu te déguises sous les dehors de l'honneur, mais tu n'en es que le phantôme, & si tes brillantes illusions abusent le vulgaire, elles ne triomphent que de son ignorance ! dans quel gouffre de calamités vas-tu plonger les successeurs de Lusus ; tu leur promets un grand nom, des trésors, des trophées, des palmes éternelles ; mais combien ces appas séduisans cachent-ils de poison & d'amer-

tume ! O Nation aveugle, misérables neveux de cet insensé dont la désobéissance interrompit le cours du siecle d'or, pour livrer les humains aux rigueurs du fer & de l'affreuse Bellonne, puisque l'ambition a tant de force sur vos ames ; puisque vous prenez pour vertu la cruelle audace des guerriers, & que vous attachez une gloire éclatante au mépris de la vie, qui est un bien si précieux, n'avez-vous pas dans votre voisinage des périls dignes de vous ? Le Mauritain est à vos portes, si vous voulez combattre pour la religion ; il suit une loi qui déroge au culte de vos autels ; si vous prétendez acquérir des richesses & faire des conquêtes, il possede des villes & des terres immenses : en-

fin s'il vous faut des victoires dont les difficultés rehauſſent le luſtre, ſa valeur vous aſſure que vous ne le vaincrez pas ſans peine ; quelle fureur de chercher des ennemies ſi loin ! les ténébres de l'avenir ſe découvrent à mes yeux, malheureux Portugal, je vois ton Peuple qui t'abondonne, je te vois affoibli par la déſertion de tes enfans, & tu demeures en proie aux envieux de ta gloire, pendant que ceux qui ne devroient ſonger qu'à la ſoutenir, trahiſſent tes véritables intérêts pour te parer d'un titre faſtueux, & pour t'entendre appeller le dominateur de l'Inde, de la Perſe, des Arabes vagabonds & des noirs Ethiopiens ! Maudit ſoit le premier qui expoſa ſa vie ſur un vaiſſeau fra-

gile, & qui par une témérité digne des plus affreuſes tortures de l'enfer, brava les caprices de l'onde & l'inconſtance des vents; que ſon nom ſoit à jamais ignoré, qu'il reſte enſeveli dans l'horreur du tombeau, & qu'aucune Muſe ne l'en retire par ſes chants divins ! Plût aux Dieux que Promethée n'eût pas dérobé le feu du Ciel, & qu'il n'en eût
N point animé ſa Statue, le cœur des hommes ſeroit moins ſujet aux flâmes de l'ambition, Phaëton n'auroit pas entrepris de conduire le char de ſon Pere; Dedale n'auroit pas vû tomber ſon fils du haut des airs dans les abîmes de Neptune, & les Luſitains ſe tiendroient tranquilles dans l'antique ſéjour de leurs ayeux.

Fin du quatriéme Chant.

REMARQUES
SUR LE
QUATRIÉME CHANT.

[*Du Laurens.*] COMME Don A Fernand étoit mort ſans enfans mâles, il s'éleva de grands troubles pour ſçavoir qui lui ſuccéderoit: trois Dons Juans prétendoient à la Couronne; le premier étoit fils légitime d'Ynès & de Don Pedre le Juſticier: ſes malheurs le conduiſirent en Eſpagne, où il perdit ſa liberté par l'ordre d'un autre Don Juan Roi de Caſtille, qui ſe flattoit auſſi d'avoir des droits ſur le Portugal à cauſe de ſa femme Béatrix fille unique de Don Fernand & de Léonor; car les articles de leur mariage portoient qu'elle ſeroit Reine après ſon pere, s'il ne laiſſoit aucun Prince qui pût prendre ſa place; enfin le troiſiéme Don Juan étoit né

des amours du même Don Pedre le Juſticier avec une Dame nommée Théreſe du Laurens : c'étoit un homme d'un rare mérite, beaucoup de courage, beaucoup d'eſprit & de généroſité. Quoique ſon droit fût le plus foible, il prévalut ſur celui de ſes Compétiteurs ; on dit que pendant qu'il étoit encore au berceau, ſa grandeur future lui fut pronoſtiquée par un ſonge de ſon pere : ce Monarque rêva qu'il voyoit une flamme terrible, qui embraſoit tout le Portugal ; enſuite il apperçut le petit Don Juan qui éteignoit l'incendie ; heureux préſage qui eut ſon accompliſſement, lorſque Don Juan appaiſa les troubles du Royaume.

B [*Qui doit être ton Roi.*] Tous les Hiſtoriens Portugais aſſurent cette circonſtance ; les Auteurs anciens rapportent beaucoup de prodiges ſemblables ; ſeroit-ce pouſſer l'incrédulité trop loin, que d'en douter un peu ? De tout temps la politique des Princes s'eſt montrée ingénieuſe à ſéduire le cœur des peuples par le moyen de l'admiration ; il ſe pourroit

fort bien que cette petite fille n'eût parlé que par la bouche de Don Juan & de ſes Emiſſaires.

[*Du Comte Fernandès.*] L'atteinte C
que le Poëte donne ici à la réputation de Léonor, eſt appuyée ſur la foi de pluſieurs Hiſtoriens Portugais; cependant il y en a quelques-uns qui l'ont crue vertueuſe, & ils pourroient bien avoir raiſon, car Don Juan vouloit ſe marier avec elle; or tout le monde ſçait que ce Prince étoit très-jaloux du point d'honneur dont ſa Nation ſe pique ſur pareille matiere; quoi qu'il en ſoit, le Camoëns ne mérite pas le reproche que Virgile s'eſt attiré; celui-ci de gaieté de cœur diffame la mémoire de Didon qui fut un vrai modéle de ſageſſe, au lieu que celui-là ne parle au deſavantage de Léonor, qu'après de bons Auteurs qui lui en ſont garants.

[*Aſtyanax.*] L'Auteur nous rap- D
pelle ici la mort de Don Martin Evêque de Lisbonne: c'étoit un Prélat vénerable & digne d'un ſort plus heureux; il fut traité par les Portu-

gais comme Aſtyanax par les Grecs, c'eſt à-dire, qu'on le précipita du haut d'une tour, où il s'étoit réfugié pour éviter les fureurs de la populace: tous les habitans ſe mutinerent contre lui, parce qu'il refuſoit de faire ſonner les cloches des Egliſes en ſigne d'allégreſſe, pendant qu'on rempliſſoit la Ville de meurtres & de carnages; outre ce refus, témoin de ſa modération, il avoit un péché originel qui ſuffiſoit pour le rendre odieux aux Portugais, c'eſt qu'il étoit Eſpagnol auſſi-bien que le Comte favori.

E [*Sa douleur éclate.*] Quand la Reine Léonor vit le corps du Comte tout couvert de ſang & de bleſſures, on dit qu'elle s'écria: *ce mauvais peuple a fait mourir le meilleur Miniſtre, & le plus honnête homme qu'il y eût en Portugal; je jure que je ferai allumer dans ce Palais une fournaiſe, où je donnerai de mon innocence les plus éclatantes preuves qu'on puiſſe exiger d'une femme accuſée*; elle vouloit ſans doute parler de cet ancien uſage qui réhabilitoit l'honneur des

femmes ſuſpectes de crime, lorſqu'elles avoient marché ſur du feu ſans en être brûlées : le Cardinal Baronius & pluſieurs autres Hiſtoriens aſſurent, que l'Impératrice Cunegonde ſortit victorieuſe de cette tentative redoutable : Léonor ne pouſſa pas les choſes ſi loin, elle ſe contenta de la gloire d'avoir fait une belle promeſſe.

[*Ruy-Diaz.*] C'eſt le même Rodrigue, dont Pierre Corneille a fait le Héros de ſa belle Tragédie du Cid : les principales conquêtes de ce vaillant homme furent Calahorre, Arience, Alcocer, Valence, &c. L'Auteur en faiſant ici le dénombrement des troupes du Roi de Caſtille, imite Homere & tous les grands Poëtes de l'antiquité, qui en nommant les peuples, ou les Provinces, y joignent toujours quelque trait ſingulier qui les diſtingue d'avec les autres : le Camoëns y réuſſit très heureuſement, ſouvent deux de ſes paroles caractériſent une Nation. F

[*Ayeux.*] Sur le déclin de l'Empire Romain, les Gots, les Alains, les Van- G

dales & pluſieurs autres peuples du Septentrion s'habituerent en Eſpagne ; les Vandales occuperent la Province d'Andalouſie ; & comme ils étoient fort braves, les Andalouſiens d'apréſent ſe picquent de deſcendre d'eux, & de les imiter : le Camoëns en leur donnant le nom de leurs ayeux, leur donne le nom qu'ils aiment.

H [*Tyriens.*] C'eſt l'Iſle & la Ville de Cadix : ſon premier nom fut *Tarteſſe*, enſuite les Tyriens qui la ſoumirent à leur domination, lui donnerent celui d'*Erythrée* ; long-temps après elle fut appellée *Gadir* par les Carthaginois qui s'en emparerent, & *Gades* ou *Julia Gaditana* par les Romains qui ſuccederent aux Carthaginois ; elle porte les Colonnes d'Hercule dans ſes Drapeaux, ou parce qu'elle eſt ſituée dans le détroit de Gibraltar, ou parce que les Tyriens y introduiſirent cet uſage en mémoire d'Hercule, dont ils étoient grands admirateurs ; on y voyoit anciennement un Temple magnifique conſacré à ce Héros.

[*Fondée.*]

[*Fondée.*] C'eſt la Ville de Tarragone ! ſes Fondateurs furent Cneïus-Cornelius-Scipion, & ſon frere Publius-Cornelius, qui périrent miſérablement dans la guerre qu'ils ſoutinrent en Eſpagne contre les Carthaginois. I

[*Mon Roi.*] Je ne crois pas qu'on trouve ailleurs un diſcours qui ſente plus l'éloquence militaire, que celui de Nun-Alvare : on y voit quelques traits imités de l'Arioſte, par exemple ceux ci : L

Non ſete quelli voi che meco fuſte
Contra Argolante, diſſe, in Aſpramonte ?
Sono le forze voſtre ora ſi fruſte
Cho ſi uccideſti lui, Trojano, è Almonte
Con cento milla, or ne temete un ſolo ?

C'eſt Charlemagne qui encourage ſes troupes à marcher contre Rhodomont.

Hé quoi ! n'êtes-vous plus ces guerriers intrépides,
Qui prenant votre gloire & mes drapeaux pour guides
Immolâtes jadis dans les murs d'Apremon

Le cruel Argolant & le farouche Almont ?
Cent mille hommes alors tomberent ſous vos armes :
Maintenant terraſſés par d'indignes allarmes
Vous en craignez un ſeul, un ſeul aura l'honneur
D'oter à votre nom ſa premiere ſplendeur ?

Le Portugais, je l'avoue, a copié l'Italien ; mais en le copiant, il l'a ſurpaſſé ; ceux qui ſçavent les deux langues, verront bien que Nun-Alvare s'exprime avec beaucoup plus de vivacité que Charlemagne.

M [*Ses déſirs.*] Le peuple approuvoit cette guerre, parce qu'elle avoit pour objet la liberté de la Patrie, au lieu que l'intérêt & l'ambition obligeoient preſque toute la Nobleſſe à ſouhaiter qu'on ſe ſoumît aux Eſpagnols.

N [*De leurs amours.*] On dit que la mode de prendre les couleurs d'une maîtreſſe en partant pour la guerre, doit ſa naiſſance aux Chevaliers François, qui ſous le regne de Charlemagne, ſe rendirent fameux par leur galanterie, autant que par

leurs exploits : cependant on pourroit croire que cet uſage eſt plus ancien, & qu'il vient de Lacedémone, dont les peuples avoient coutume de mener dans leurs armées une troupe de jeunes gens qu'on appelloit, τῶν ἐρωμένων λόχος, *la bande amoureuſe* : je n'oublierai pas qu'il y avoit une Compagnie du même nom dans l'armée Portugaiſe dont l'Auteur parle maintenant ; cette Compagnie fit merveilles, & Don Juan lui dut une bonne part de la victoire.

[*Celui des François.*] Il eſt vrai O qu'Attila fit de grands ravages en France ; mais les François devinrent à leur tour le fléau d'Attila : notre Roi Mérouée gagna ſur lui la mémorable bataille de Châlons, où ce tyran perdit environ 200000 hommes. Nun-Alvare fut plus heureux contre les Eſpagnols, car ils ne l'ont jamais battu.

[*D'Aſtrée.*] Aſtrée étoit Déeſſe P de la paix, de l'innocence & de l'équité ; les Mythologues ne s'accordent pas ſur ſon ſujet : quelques-uns la font fille de Jupiter & de Thémis,

ayant regné sur la terre pendant l'âge d'or, elle fut enfin obligée par les crimes des hommes à s'en retourner au Ciel, où son pere lui donna une place dans le Zodiaque. D'autres, comme Servius & Lactance, disent qu'elle naquit de l'union de l'Aurore avec le Titan Astréus : ils racontent qu'elle favorisa le parti des Dieux dans la guerre qu'ils soutinrent contre les Géants, & que pour prix de sa piété Jupiter la mit au nombre des constellations : la belle périphrase dont le Camoëns se sert ici, marque l'époque de cette fameuse bataille d'Aljubarrote, qui fut donnée vers la fin de l'Eté, qui est justement le temps de l'équinoxe, auquel préside le signe d'Astrée ou de la Balance.

Q [*Brigiens.*] Les Castillans se vantent d'avoir eu pour Roi un nommé Brix ou Brigus, arriere petit fils de Noé : on pourroit bien leur contester ce fait dont ils ne fournissent aucune preuve certaine ; mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette difficulté : pour l'intelligence de l'Au-

teur, il ſuffit de ſçavoir que les Brigiens & les peuples de Caſtille ſont chez lui la même choſe.

[*Et ſon ame s'envole.*] Quelques Editeurs du Camoëns ont retranché les trois dernieres Stances, dont on vient de lire la traduction: ils prétendent que l'Auteur les ſupprima auſſi après la premiere édition de ſon ouvrage; mais comme ils avancent cela ſur de ſimples conjectures, & que d'ailleurs ces Stances ſont parfaitement belles en elles-mêmes, outre qu'elles enrichiſſent la deſcription du combat par la variété qu'elles y apportent, je n'ai pas cru devoir en priver le Lecteur François. D'ailleurs elles reſpirent cet air d'antiquité, qu'on voit dans les batailles, qu'Homere & Virgile nous racontent: le Camoëns qui étoit leur fidéle imitateur, ſe ſera bien gardé de réprouver un endroit, où ſon imitation eſt ſi heureuſe. R

[*Maſſylie.*] La Maſſylie eſt une vaſte Province de l'Afrique Occidentale: nous l'appellons maintenant le Royaume de Dara; on y trouve S

une chaîne de ſept montagnes qui ſont preſque toutes de grandeur égale, c'eſt pour cette raiſon, que les Portugais, qui ont fréquenté cette côte, les nomment *os ſete montes jrmanos*, que je traduis par *les ſept montagnes jumelles* : il y a beaucoup de lions dans la Maſſylie ; voilà pourquoi l'Auteur y établit la ſcene de ſa comparaiſon.

T [*Calatrave.*] Le Grand-Maître de Compoſtelle, autrement dit de l'Ordre de S. Jacques, dont il eſt parlé ici, s'appelloit Don Pedre Nugnès ; l'Auteur tombe dans un Anachroniſme en le faiſant mourir dans cette bataille, car il ne fut tué que dans celle de Valverde; mais elles ſe ſuivirent de ſi près, qu'elles parurent n'en former qu'une ſeule : peut-être auſſi que le Camoëns avoit quelques mémoires qui l'ont trompé ſur ce ſujet; quant au Grand-Maître de Calatrave, c'étoit Don Alvare Pereyra, propre frere de Nun-Alvare, qui combattoit dans l'armée Portugaiſe : on ne ſçait pas bien comment il périt : quelques Ecrivains racontent que la

terre s'entrouvrit ſous ſes pieds; cette circonſtance a tout l'air d'une fable : d'autres veulent qu'il ait été tué & enterré ſecrettement par Nun-Alvare même ; ceci ne ſouffre pas moins de difficulté que la premiere opinion, car il n'eſt pas croyable qu'au milieu d'une mêlée ſi ſanglante, un homme puiſſe en entraîner un autre pour l'aller enſevelir ; Nun-Alvare avoit bien d'autres affaires ce jour-là : quoi qu'il en ſoit, après cette bataille, on n'a jamais découvert ce que le Grand-Maître de Calatrave étoit devenu ; & voilà, je penſe, l'origine des rêveries qu'on a débitées ſur ſon ſujet. Les autres Pereyras qui moururent alors, étoient un ſecond frere de Nun-Alvare nommé Don Diegue & pluſieurs de ſes parens : l'Auteur les maltraite un peu, c'eſt l'amour de la Patrie qui le tranſporte, & cet amour doit ſervir d'excuſe à ſa partialité : dans le fond les Pereyras ne méritoient aucune flétriſſure en s'attachant au parti du Roi de Caſtille, puiſque ſes droits ſur la Couronne de Portugal étoient infi-

niment plus juſtes & plus ſolides que ceux de Don Juan : les meilleurs Hiſtoriens Portugais en ſont d'accord.

V [*Douleur éternelle.*] Si les Caſtillans furent ſenſibles à leur défaite, leur Roi le fut encore davantage, il en porta le deuil pendant pluſieurs années : on conſerve encore une Lettre écrite en vieux Portugais par Don Laurent Archevêque de Brague, à Don Juan d'Ornelle, Abbé d'Alcobaze, où l'on trouve ces paroles : *O Condeſtabre à me far ſaber ca o Rey de Caſtella ſe viera à Santaren como homen Treſvaliado, quem Maldezia ſeu viver, è puxava polas barbas ; è à bo-fè, bom amigo, melhor è que o faga ca non fagermolo nos, ca homen, quem ſuas barbas arrepela mao lavor faria das Alheas ;* c'eſt-à-dire, *le Connétable m'a fait ſçavoir que le Roi de Caſtille eſt venu en fuyant juſqu'à Sentarein, où il a donné des marques d'une profonde douleur, il maudiſſoit ſa vie, & s'arrachoit la barbe ; en bonne foi, mon cher ami, cela vaut mieux que s'il nous l'arrachoit à*

nous autres Portugais : un homme qui pele ainſi ſon menton, ne doit pas traiter trop doucement le menton d'autrui, lorſqu'il en eſt le maître : j'ai rapporté ces paroles, parce qu'elles ont [du moins dans leur langage] une naïveté merveilleuſe : d'ailleurs elles ſont d'un Auteur digne de foi dans ce qui regarde la bataille d'Aljubarrotte & ſes ſuites ; car il s'y étoit trouvé, & malgré ſon caractere de Prélat, il n'avoit pas laiſſé d'y ſignaler ſa valeur : à telles enſeignes que s'étant enfoncé dans la mêlée, il y reçut un coup de ſabre, dont la cicatrice parut ſur ſon viſage pendant tout le reſte de ſa vie ; cette bleſſure le flattoit, & il en tiroit gloire. On raconte que s'étant fait faire une Statue de marbre pour mettre ſur ſon tombeau, comme le Sculpteur la lui montroit, & lui demandoit ſi elle avoit quelque défaut : il répondit qu'elle en avoit un conſidérable ; en même temps ayant pris l'épée d'un de ſes ſerviteurs, il en donna un grand coup ſur une joue de la Statue, & lui fit une bonne entaille ;

voilà, continua-t-il, ce qu'il manquoit à votre ouvrage: le Sculpteur croyoit lui faire sa cour en supprimant cette cicatrice qui le défiguroit; mais l'Archevêque pensoit d'une façon bien différente.

X [*La coûtume.*] C'étoit la mode de passer trois jours sur le champ de bataille, pour preuve certaine de la victoire qu'on avoit remportée: on ne suit plus cet usage, parce qu'il est presqu'inutile, & que d'ailleurs il jette le vainqueur dans des retardemens, dont le vaincu peut profiter.

Y [*Deux sœurs.*] Elles étoient filles du Duc Jean de Lancastre, fils d'Edouard IV. Roi d'Angleterre, toutes deux d'une grande beauté: l'aînée qui s'appelloit Catherine, fut mariée avec le Roi de Castille, & sa cadette Isabelle avec celui de Portugal.

Z [*De Julien.*] L'Auteur veut dire que les Portugais étant maîtres de Ceuta, personne n'ira faire dans cette Ville avec les Maures aucun complot funeste à l'Espagne, comme fit autrefois le Comte Julien; c'étoit

un puiſſant Seigneur de Biſcaye, qui avoit une très-belle fille, que quelques-uns nomment Cava, & d'autres Florinde. Don Rodrigue, Roi d'Eſpagne, en devint amoureux; & ne pouvant triompher de la vertu ſevere dont elle ſe piquoit, il eut recours à la violence: ce crime ne demeura pas long-temps impuni, le Comte Julien paſſa en Afrique, & conclut dans Ceuta un Traité avec les Maures & les Arabes qui envahirent l'Eſpagne: la brutalité de Don Rodrigue lui couta la vie & la Couronne.

[*D'Agar.*] Don Fernand & Don Juan tous deux freres du Roi, paſſerent en Afrique avec une armée de 14000 hommes: pendant qu'ils aſſiégeoient la Ville de Tanger, ils ſe virent eux-mêmes aſſiégés par 700000 Maures: il fallut capituler, les articles furent rigoureux pour les Portugais, l'Infant Don Fernand demeura priſonnier entre les mains des ennemis: on leur offrit Ceuta pour ſa rançon, & ils paroiſſoient s'en contenter; mais Don Fernand préferant l'utilité publique à la A

ſienne, s'oppoſa fortement à la concluſion du Traité qui devoit rompre ſes fers : les Maures en conçurent tant de rage, qu'ils le traiterent dans ſa priſon avec une rigueur extrême ; il y périt miſerablement, & les Barbares pendirent ſon corps aux creneaux des murs de Tanger.

B [*N'en ont jamais tant fait.*] Comme l'Auteur étoit poſſédé d'un violent amour de la Patrie, il n'a jamais manqué de préferer les Héros Portugais à tous ceux de l'antiquité : rendons juſtice à la généroſité de Don Fernand, elle mérite certainement des grands éloges, mais dans le fond elle ne l'emporte pas ſur celle de Régulus : il faut que les Portugais ſe contentent de dire que ces deux Héros ne ſe doivent rien l'un à l'autre : car tous deux immolerent également leur vie & leur liberté pour le bien de la Patrie. J'ajouterai même que Codrus, Curtius & les Déciens ne ſont point inférieurs à Don Fernand : j'avoue qu'ils ne ſe rendirent pas priſonniers, ils ne ſacrifierent que leur vie ; mais ce ſa-

crifice n'eſt pas ſi peu de choſe, qu'on ne puiſſe en inferer, qu'ils n'auroient pas été plus avares de leur liberté, ſi l'occaſion l'avoit exigé: l'intelligence de cet endroit-ci m'engage à dire un mot des grands hommes, dont l'Auteur nous rappelle la mémoire. Codrus fut le dernier Roi d'Athénes: les Doriens lui ayant déclaré la guerre, conſulterent l'Oracle pour ſçavoir quel ſuccès ſuivroit leur entrepriſe; il leur dit, qu'ils ſeroient vainqueurs s'ils ne tuoient pas le Roi des Athéniens: fondés ſur cette réponſe, ils ordonnerent à tous leurs ſoldats d'épargner les jours de ce Prince, qui leur fut dépeint de telle façon qu'on ne pouvoit preſque pas le méconnoître; mais Codrus trompa leur vigilance, il s'habilla en Payſan, & s'étant gliſſé dans le camp des ennemis, ſous prétexte d'y vendre quelque choſe, il y prit querelle avec un ſoldat qui lui ôta la vie: les Doriens ſçachant ſa mort, ſe retirerent ſans combattre, & par ce moyen Athénes fut délivrée du péril qui la menaçoit. Marcus-Curtius

se précipita dans un gouffre qui s'étoit ouvert à Rome, & qui selon l'oracle, ne devoit se fermer que quand on y auroit jetté quelque chose de précieux; il jugea que la vie d'un bon citoyen étoit d'un assez grand prix pour appaiser la colere du Ciel, & si l'on en croit les Historiens, il eut l'honneur d'y réussir: on montre encore dans Rome une pierre qui marque la place de cet abîme. Les Déciens étoient une des plus nobles Familles de Rome; plusieurs d'entr'eux se sont dévoués à la mort pour la gloire de leur Patrie, le pere dans les Gaules, le fils dans la Toscane, & le neveu à Tarente. Attilius-Régulus l'un des plus braves Généraux qu'ait jamais eu la République Romaine, fut pris par les Carthaginois après avoir remporté sur eux des victoires éclatantes; ils le renvoyerent sur sa parole pour engager le Senat à faire la paix; mais au lieu de s'acquitter de cette commission, dont le succès lui rendoit la vie & la liberté, il obligea les Romains à continuer la guerre, parce

qu'il la croyoit plus avantageuſe : voici comme un de nos Poëtes le fait parler.

Ils demandent la paix; qu'on leur faſſe la guerre,
Que la flamme & le fer déſolent cette terre,
Et quoiqu'à Regulus il en puiſſe couter,
Continuez la guerre, il vient vous y porter.
Romains, je vous l'avoue, en ce péril extrême
Pour vous perſuader je ſuis venu moi-même.
La paix plus que la mort m'a donné de l'effroi,
J'ai tremblé des bontés que vous auriez pour moi.

On ne devineroit pas que ces vers ſi beaux & ſi ſublimes ſoient de Pradon, la nobleſſe de ſon ſujet lui a élevé l'eſprit. Régulus retourna fierement à Carthage, quoiqu'il ſçût que le ſupplice l'attendoit dans cette Ville, s'il n'y apportoit pas la paix : le tourment qu'il endura fait frémir ; on le roula dans un tonneau garni de pointes de fer juſqu'à ce qu'il eût

perdu la vie par mille & mille bleſſures, dont aucune étoit mortelle.

C [*De Tyrinthe.*] C'eſt Hercule, on lui donna ce nom, parce qu'il fut nourri dans une Ville nommée Tyrinthe, dépendante du Royaume d'Argos.

D [*Et pluſieurs d'entr'eux y firent des prodiges.*] L'un de ceux qui ſe ſignalerent le plus dans cette expédition, fut Don Juan de Contigno, Comte de Marialva, il perdit la vie au ſiége d'Arzyle : Alonze pour témoigner l'eſtime qu'il faiſoit de ſa valeur, arma Chevalier l'Infant de Portugal devant le corps de ce Héros en lui diſant : mon fils, je ſouhaite que le Ciel vous rende ſemblable au Comte que vous voyez ici : votre gloire ſera complette, ſi vous pouvez égaler ſon courage & ſa vertu.

E [*Qu'ils adorent.*] S. Thomas qui eſt l'Apôtre de l'Orient, porta autrefois le Chriſtianiſme chez les Ethiopiens, & l'on croit avec beaucoup de raiſon, qu'il paſſa de-là juſques dans les Indes, comme l'Au-

teur le marque dans la ſuite.

[*D'Iſmaël.*] Selon Euſtathe d'Antioche, Nabath, ou Nabaoth, fils aîné d'Iſmaël, établit ſa demeure dans une partie de l'Arabie, qui de ſon nom fut dite Nabathée : nous l'appellons aujourd'hui l'Arabie Petrée, à cauſe de Petra qui en eſt la Capitale : c'eſt un Pays hériſſé de montagnes, mais cependant très-fertile. F

[*Parfums précieux.*] Ovide rapporte au long l'hiſtoire de Myrrha, qui fut la mere d'Adonis, fruit inceſtueux de l'amour que cette Princeſſe eut pour ſon pere Cyniras Roi de Chypre : après ſon crime, elle s'enfuit dans les forêts d'Arabie, où les Dieux lui ôterent la figure humaine, & lui donnerent celle de l'arbre qui a hérité de ſon nom. Boccace penſe que ce qui a fait naître l'idée de cette Métamorphoſe, c'eſt que l'arbre de la Myrrhe répand une gomme, que ceux du Pays appellent *Adoné.* G

[*Sa ſource.*] Les deux fleuves, que le Roi Manuel voit en ſonge, H

ſont l'Inde & le Gange : l'Auteur ajoute que celui-ci avoit la mine plus fatiguée, & paroiſſoit venir de plus loin que du lieu d'où il ſembloit tirer ſon origine : en cela il favoriſe l'opinion de quelques Ecrivains qui ont prétendu que le Gange prenoit ſa ſource dans le Paradis terreſtre, & qu'il eſt l'un des quatre grands fleuves qui couloient dans ce jardin délicieux : ils ont imaginé qu'il en vient par-deſſous terre, & qu'enfin il ſe rend viſible en ſortant du Mont-Imaüs par une large embouchure : cette idée peut être de miſe dans un Poëme, où le merveilleux, quel qu'il ſoit, trouve aiſément ſa place : la vérité pure, c'eſt que le Gange prend ſa ſource dans une partie du Mont-Imaüs, que les Mogols appellent *Dalanguer*, & l'Inde jaillit d'une autre montagne nommée Paropamiſe.

I [*L'Euxin.*] Les Poëtes Grecs ont toujours élevé leur Nation aux dépens des autres ; la plupart d'entre eux écrivent, que le navire Argo ut le premier qui ſervit aux hommes

à braver les périls de la Mer ; cependant il eſt certain, que les Egyptiens & les Phéniciens ont navigué longtemps avant les Héros Grecs qui ſuivirent Jaſon à l'expédition de la Colchide ; c'eſt une vérité dont perſonne ne doute aujourd'hui : ſelon la fable, le vaiſſeau des Argonautes parloit & prophétiſoit l'avenir ; je crois que par-là les Anciens ont voulu nous marquer, que ceux qui s'expoſent aux caprices des flots ont beſoin d'une extrême prévoyance pour n'être point ſurpris par les vents & par les orages.

[*De Jaſon.*] Jaſon de retour en Théſſalie, conſacra ſon vaiſſeau à la Déeſſe Pallas ſa Protectrice, qui le plaça dans le Ciel, ou pour mieux dire les Grecs voulant éterniſer la mémoire de ce fameux voyageur, donnerent le nom d'Argo à une conſtellation. *L*

[*De ſon cœur.*] Ce vieillard qui va déclamer contre l'audace & l'ambition des Portugais, repréſente le Portugal perſonnifié ; il eſt certain qu'alors preſque tout le Royaume *M*

déteſtoit cette grande entrepriſe : on diſoit que les délices de l'Orient ramolliroient l'antique valeur de la Nation. Sà de Mirande, l'un des plus beaux eſprits d'au-de-là du Tage, paroît témoigner dans ſa ſeconde lettre que ce préſage s'eſt accompli : voici ſes paroles qui forment un morceau de Poëſie charmante.

Nam me temo de Caſtella
Onſe guerra inda nam Soa;
Mas temo me de Lisboa,
Que à o cheiro d'eſta Canella
Ouves, Viriato, o eſtrago,
Que ca vay nos teus Coſtumes ?
Os Leytos meſas e os lumes
Tudo cheyra : eu oloos Trago,
Vem outros trazem perfumes.
Niſto os trajos dos paſtores,
Com que ſaiſte à Peleja
Vencendo tais vencedores,
Sam trocados : è a os louvores
Nam ha ja quem te aja enveja.

Le fer des Caſtillans & les coups de Bellone
Ne m'inſpirent aucune peur,
Mais je crains le ſort de Lisbone;

Qui d'un luxe honteux ſe fait un faux bonheur.
Sur un lit parfumé la molleſſe y préſide,
Nous n'écoutons plus que ſa voix ;
L'Inde nous paye un tribut homicide
D'agréables poiſons, dont la douceur perfide
Le venge pleinement d'avoir ſubi nos loix.
Héros, dont les brillans exploits
Arrêterent le vol de cette aigle rapide,
Qui ſous le joug de Rome aſſerviſſoit les Rois,
Vaillant Viriatus, vois-tu l'affreux ravage
Que les délices font ſur les rives du Tage ?
On a troqué pour de vains ornemens
Pour une indiſcrete parure
Les ruſtiques habillemens,
Que tes braves Soldats portoient d'après nature.
Avec cette ſimplicité
Autour de tes drapeaux tu fixois la victoire ;
Mais aujourd'hui perſonne n'eſt tenté
De ſuivre ton exemple & d'égaler ta gloire.

Quoi qu'en diſe cet Auteur, les Portugais ont prouvé dans mille occaſions fameuſes depuis la découverte des Indes, que l'Héroiſme de leurs

ayeux vit encore dans leur cœur, & que s'ils se livrent au plaisir comme Annibal, ils sçavent le quitter comme César.

N [*Sa Statue.*] J'ai déja beaucoup parlé de Promethée dans mes notes sur Achille Tatius: ainsi je ne dirai qu'un mot sur sa Statue, & sur le feu qu'il déroba dans le Ciel: les Poëtes racontent qu'il fit une femme de terre qui étoit si parfaite que rien ne lui manquoit que la vie: Pallas fut charmée de cet ouvrage, elle éleva Promethée jusqu'à la sphere du Soleil, où il alluma une torche dont il se servit pour animer sa Statue: Jupiter fut offensé de cette audace, & pour s'en venger, il accabla le genre humain d'un horrible déluge de maux & d'infirmités, comme Horace le marque dans sa troisiéme Ode.

Post ignem ætheriâ domo
Subductum, macies & nova febrium
Terris incubuit cohors.
Semotique prius tarda necessitas
Lethi corripuit gradum.

Sur la terre épouventée
Le larcin de Promethée,
Attira cent maux divers.
La faim, les fiévres, la peſte,
Fléaux du courroux céleſte,
Envahirent l'univers ;
Et quittant d'un vol rapide
Son effroyable ſéjour,
Bientôt la Parque homicide
Vint nous dérober le jour.

Dans le ſens moral, cette fable peut paſſer pour un déguiſement de l'hiſtoire du péché originel, & c'eſt ainſi que l'entend le vieillard qui en parle dans cet endroit.

Fin des Remarques du IV. Chant.

CHANT

CHANT V.

PENDANT que le vénérable Vieillard exhale son chagrin par ces paroles terribles, nous déployons nos voiles pour les livrer aux haleines du Zéphire; & suivis des acclamations de Peuple qui nous souhaite un heureux voyage, nous quittons enfin le port de la superbe Lisbonne. L'éternel flambeau qui répand la lumiere du jour entroit alors dans le signe du Lyon de Némée; signe glorieux pour la mémoire d'Hercule, & favorable pour quiconque veut imiter ce Héros. Insensiblement nous perdons de vue le sommet de Sintre & des autres montagnes de Portugal: le Ciel & la

Mer ſont les ſeuls objets que nous découvrons; en vain nos regards s'étendent ſur les vaſtes plaines d'Amphitrite, ils ne peuvent plus joindre notre chere Patrie; mais ſi nous ſommes privés du plaiſir de la voir, nous l'emportons avec nous dans nos cœurs.

Bien-tôt nous appercevons les Iſles nouvellement découA vertes par le généreux Enrique; nous laiſſons ſur notre gauche les rivages de Mauritanie, lieux célébres où le cruel Antée tint autrefois ſa Cour; ſur la droite, nous ne voyons aucune terre, on ſoupçonne cependant que Neptune n'occupe pas toute cette partie Occidentale du monde, & l'on croit qu'il s'y trouve B des Pays habitables. Enſuite nous côtoyons la grande & dé-

licieuſe Madere, qui eſt l'une des plus belles Iſles que nos Colonies ont peuplées dans l'Océan, & qui mériteroit que pour ſes rians boccages, Vénus abandonnât le ſéjour d'Amathonte : le Maſſylien nous voit paſſer par devant les déſerts où il fait paître ſes troupeaux ; déſerts brûlans & ſtériles, que Pomone n'enrichit jamais de ſes tréſors, & à qui les Naïades refuſent les ſecours de leur fraîche liqueur. Les Autruches, ces oiſeaux terribles, qui ont la force de digerer le fer, partagent avec quelques miſérables Bergers cette affreuſe région, dont les limites diviſent les campagnes de Barbarie & celles des Nigritiens.

Ayant paſſé les Canaries & les bornes que la nature a

préſcrites au char du Soleil vers le Septentrion, nous découvrîmes les vaſtes climats habités par les ſucceſſeurs d'E-
C thiops; c'eſt-là que le Senegal roule impétueuſement ſes eaux froides qui abreuvent pluſieurs Nations, & c'eſt-là que s'éleve le fameux Promontoire d'Arſine, qui s'appelle aujourd'hui le Cap-vert: là nous voguâmes entre les Iſles fortunées où les aimables filles d'Heſpérus établirent jadis leur retraite; nous y apperçûmes pluſieurs merveilles qui exciterent notre admiration: la beauté des rivages & le vent favorable nous convioient à deſcendre ſur la terre qui s'offroit à nos yeux; d'ailleurs nous avions beſoin de quelques rafraîchiſſemens, ainſi nous abordâmes à l'une

de ces Isles, qui porte maintenant le nom du Guerrier céleste, dont le secours miraculeux a rendu les Espagnols tant de fois vainqueurs des Mauruſiens.

Lorsque nous eûmes contenté nos desirs, nous remontâmes sur la Mer où Borée nous rappelloit, & nous poursuivîmes notre route en tirant toujours vers les côtes orientales de l'Afrique. Là nous découvrons l'immense Pays de Jalof, habité par plusieurs Peuples Negres, & les spacieuses campagnes de Mandinge, où le métail qui fait la misére & les délices de l'avare est si commun, & où l'œil voit avec plaisir serpenter le fleuve Gambéa, qui se jette enfin après mille agréables détours dans les flots de la Mer Athlanti-

que : ayant enſuite paſſé les Dorcades, funeſte ſéjour des filles de Phorcus, dont la plus belle vit ſes cheveux charmans, qui avoient lié le cœur de Neptune, métamorphoſés
E en viperes horribles : ayant laiſſé derriere nous la haute & rude montagne de Serre-Lionne, le Promontoire des Palmiers, & l'Iſle honorée du nom de ce pieux incrédule qui doutoit que notre divin Légiſlateur fût revenu triomphant des ténébreuſes régions de la mort, nous apperçûmes le grand Royaume de Congo, qui eſt arroſé par le Zayre, fleuve que nos anciens Géographes ne connurent jamais.

Comme nous avions déja paſſé cette ligne brûlante qui diviſe le monde en deux parties égales, & qui préſide

ſur des Provinces où le ſoleil double chaque ſaiſon, de ſorte que les Peuples y éprouvent deux fois l'année les rigueurs de l'hyver & les délices du Printemps, nous vîmes inſenſiblement diſparoître le Pole Arctique, & malgré les jalouſes fureurs de Junon, la lumineuſe Caliſto ſe baigner F dans les eaux de Thétis. Alors nous trouvant dans un hemiſphere nouveau, nous prîmes pour guide une nouvelle conſtellation qui penche vers le Pole Auſtral, où le Ciel eſt G moins riche & moins paré d'étoiles que la nôtre : juſqu'à préſent ces climats du Midi ne nous ſont point connus, & nous ignorons ſi la nature les a cédés entiérement aux monſtres marins, ou bien ſi ſa puiſſance y plaça quel-

ques terres qui borne le vaſte empire des flots.

Il ſeroit long & même ennuyeux de vous faire ici le détail des calmes, des tempêtes & des accidens qui ont traverſé notre courſe dans ce pénible voyage. Non, quand le Ciel m'auroit doué d'une voix infatigable, je ne pourrois vous dire tous les ſujets de terreur & d'admiration que les flots offroient à nos yeux; ces phénomenes dont les hommes ne connoiſſent pas la cauſe, ces bourraſques ſubites, ces noirs ouragans, ces nuits ténébreuſes, ces funeſtes ſillons de flâme, brûlans avant-coureurs de la foudre, qui mettent l'air en feu, & ces éclats de tonnerre dont le bruit épouvantable fait trembler la machine du monde: j'ai vu

des

des choſes que les Mariniers crédules prennent pour des miracles authentiques, j'ai vu diſtinctement cette lumiere qu'ils eſtiment ſainte, & qu'ils regardent comme l'étoile de leur ſalut, lorſque pendant l'orage elle vient voltiger autour des mâts de leurs navires. H

Nous obſervâmes encore avec un profond étonnement que les nuages pompoient la liqueur d'Amphitrite; mes yeux ont été les témoins de ce prodige, & je me flatte que leur rapport ne m'a point abuſé: c'étoit une légere vapeur, une fumée ſubtile qui s'élevoit du ſein des flots; un tourbillon de vent l'aidoit à monter juſqu'à la ſuprême région des airs, & lui donnoit la figure d'une Colonne torſe; on la voyoit tantôt ſe hauſſer, tan-

tôt s'abaiſſer avec les vagues dont elle ſuivoit les viciſſitudes ; ſon volume augmentoit de moment en moment : elle étoit ſurmontée d'un nuage, qui s'agrandiſſoit auſſi en ſe chargeant des eaux qu'elle lui apportoit ; de même la ſangſue s'étant attachée aux levres d'une géniſſe qui buvoit dans un clair ruiſſeau, ſe remplit & ſe gonfle à meſure qu'elle ſuce le ſang de l'animal ; enfin elle tombe après avoir ſatisfait ſon avidité ; tel eſt le ſort du nuage dès qu'il a contenté la ſienne, & retiré vers lui la colonne dont le pied trempoit dans la Mer : alors il ſe réſoud en pluye, & par ce moyen, il rend aux ondes ce qu'il a reçu d'elles ; mais une choſe qui doit paroître encore plus digne d'ad-

miration, c'eſt que l'eau étoit amere en montant, & qu'en deſcendant elle eſt douce; le nuage la filtre & lui ôte le ſel déſagréable dont Neptune l'avoit empoiſonnée. L
Ah, ſi les Philoſophes qui parcouroient jadis tant de Provinces pour découvrir les ſecrets de la nature, avoient vû toutes les merveilles qu'elle nous a montrées dans ce voyage, que leurs écrits ſeroient brillans? Combien de ſignes céleſtes, combien de raretés & de vertus occultes ne nous dépeindroient-ils pas, ſans être contraints d'emprunter le fard du menſonge pour embellir leurs tableaux!

Depuis que nous fendions les plaines ſalées, l'aſtre qui habite le premier Ciel, avoit

cinq fois recommencé ſon
M cours, lorſque du haut de la
hune l'un de nos Matelots
nous cria terre, terre: à cette
nouvelle, ſaiſis & troublés de
joye, nous accourons tous ſur
le tillac, nous tournons nos
yeux vers l'Orient, où nous
voyons des montages qui
nous paroiſſent de loin com-
me des nuages; on cale les
voiles, on apprête les ancres,
on aborde & l'on débarque
dans une baye ſpacieuſe; les
mariniers & les ſoldats ſe ré-
pandent de côtés & d'autres,
pour découvrir quelque par-
N ticularité touchant cette ter-
re qui juſqu'alors n'avoit ja-
mais reçu les veſtiges d'aucun
Peuple de l'Europe. Pour moi
je demeure ſur le rivage avec
mes Pilotes; & curieux de ſça-
voir préciſément en quelle

partie du monde je me trouve, j'emprunte le ſecours de l'Aſtrolabe, inſtrument nouveau qui par ſon utilité fera vivre ſans ceſſe le nom de ſes inventeurs : j'examine la hauteur du Soleil, & je compaſſe la Carte qui m'offre en racourci l'image fidelle de l'univers: bien-tôt nous reconnûmes que nous avions entiérement paſſé le cercle du Capricorne, & que nous étions entre lui & le Pole auſtral. O

Pendant que ce ſoin m'occupe, je vois arriver pluſieurs de mes compagnons qui m'amennent un Negre qu'ils ont pris par force ſur une montagne voiſine où il recueilloit des rayons de miel. La nouveauté de notre aſpect, jointe à la violence qu'on lui faiſoit éprouver, le jettoit dans un

trouble terrible, ſon front étoit plus ſauvage & plus hideux que celui du cruel Polipheme ; il ne nous entendoit point, & de notre côté nous ne pouvions rien comprendre aux accens barbares qui ſortoient de ſa bouche ; je lui preſentai des pieces de ce métal précieux qui brilloit ſur la toiſon de Colcos, divers ouvrages d'argent fin & d'excellentes liqueurs que j'avois apportées de Lisbonne ; aucune de toutes ces choſes ne parut l'émouvoir ; j'ordonnai qu'on lui montrât des grelots, des ſonnettes, un collier de cryſtal & une toque rouge ; ces bagatelles le réjouirent, je lui en fis préſent & je le renvoyai vers ſes compatriotes.

Le jour ſuivant nous vîmes

deſcendre du haut des montagnes pluſieurs autres ſauvages, tous nuds & noirs comme le premier : l'intérêt les amenoit, ils avoient deſſein d'obtenir quelques préſens : bien-tôt ils s'apprivoiſerent & devinrent ſi familiers, qu'un de nos ſoldats nommé Fernand Véloſe s'étant flatté qu'on pouvoit ſe fier à la douceur qu'ils nous témoignoient, voulut pénétrer avec eux juſques dans leurs habitations pour voir quelle étoit la nature du Pays. Ce Fernand Véloſe eſt un téméraire qui s'imagine que ſon orgueil fait ſa ſûreté ; ſon ſort me jettoit dans une inquiétude extrême, je comptois les momens de ſon abſence, & je regardois ſans ceſſe s'il ne paroiſſoit point ; enfin nous l'ap-

perçûmes sur le penchant d'un côteau d'où il s'en revenoit vers le rivage avec plus de précipitation qu'il n'étoit parti ; l'esquif de Coëllo se détache pour l'aller recevoir ; mais avant qu'on l'aborde, un Negre audacieux & redoutable par sa force le saisit, l'arrête & l'empêche de s'échapper; plusieurs autres Sauvages surviennent à la file. Véloso est pressé de toutes parts ; je vole à son secours, & pendant que mes matelots font force de rames, je découvre un nouvel escadron d'ennemis qui s'avance vers nous ; alors une grêle terrible de pierres & de fléches tombe sur nos têtes, quelques-uns des miens en sont blessés, & je reçois un coup dangereux à la jambe. Juste-

ment irrités de cet attentat, nous faisons aux Negres une réponse si meurtriere qu'ils se retirent en déroute ; leur suite est marquée d'une longue trace de sang, ils remportent au fond de leurs cavernes le digne prix de leur trahison.

Ayant tiré Véloſe du péril où l'avoit engagé son imprudence, nous remontâmes sur nos navires ; & sans avoir reçu de ce peuple brutal aucun éclairciſſement touchant les Indes dont nous nous jugions encore bien éloignés, nous mettons à la voile, & nous gagnons la haute Mer : les compagnons de Véloſe rioient de la frayeur qu'il avoit eue en se voyant pourſuivi par les Sauvages : on lui demanda si leurs montagnes

n'étoient pas plus douces à deſcendre qu'à monter? oui, dit-il, en riant à ſon tour, j'en ai fait l'expérience, mais ſçachez que la raiſon qui m'a contraint à revenir ſi promptement, c'eſt que je me ſuis ſouvenu que vous étiez ſans moi: j'ai ſongé que vous auriez beſoin de mon bras pour repouſſer ces miſérables qui s'avançoient vers le rivage, dans le deſſein de vous inſulter. Par cette réponſe ſoldateſque, il éluda les railleries que ſa conduite méritoit; nous
Q apprîmes de ſa bouche que derrière une colline, qui le déroboit à nos regards, les Negres l'avoient menacé de la mort, s'il ne retournoit ſur ſes pas; il ajouta qu'il s'étoit apperçu dans ſa retraite, qu'au lieu de ſe contenter de ſon obéiſ-

ſance, pluſieurs d'entr'eux ſe mettoient en embuſcade pendant que quelques autres couroient après lui : par-là nous reconnûmes que leur but étoit de nous attirer en raſe campagne pour ſecourir Véloſe, qu'en même temps ils ſeroient venus fondre ſur nous, & qu'ils auroient tâché de nous ôter la vie pour ſe donner enſuite le loiſir de piller la flotte ſans aucun obſtacle.

Le Pere du jour avoit déja cinq fois éclairé le monde depuis qu'ayant quitté les rivages de ce Peuple perfide, nous pourſuivions notre courſe à l'aide d'un vent propice, lorſqu'une nuit que nous veillions ſur la proue, nous vîmes un nuage épais s'aſſembler au-deſſus de nos têtes, & nous cacher la lumiere des

astres ; c'étoit un ombre ; une exhalaison noire & formidable, dont le seul aspect jettoit l'horreur dans les ames les plus intrépides ; en même temps nos oreilles furent frappées d'un bruit affreux, qui sembloit proceder du choc des vagues contre des écueils ; cependant le Ciel ni la Mer ne nous présageoient aucune tempête. O souverain Arbitre de notre sort, m'écriai-je ! Dieu puissant, de quoi nous menaces-tu ? n'est-ce point ici quelque secret de la nature que ta sagesse impénétrable a voulu renfermer dans ces vastes solitudes, & dont tes loix interdisent la connoissance aux profanes mortels ? Le prodige qui s'offre à nos regards, nous annonce quelqu'événement plus terrible que

la colere de Neptune & d'Eole. R

Je parlois encore lorſque nous apperçûmes s'élever dans les airs un Phantôme d'une grandeur exceſſive ; la difformité de ſa figure répond à l'énormité de ſa taille : le fameux Coloſſe de Rhodes qui fut l'une des ſept merveilles du monde, n'égaloit pas en hauteur ce ſpectre rédoutable ; ſes membres hideux paroiſſent animés d'une force invincible, l'horreur, la rudeſſe & la mechanceté ſont répandues ſur toute ſa perſonne ; il a le viſage ſombre & chargé de mélancolie, la tête triſtement penchée ſur le ſein, la barbe épaiſſe, longue & négligée, les yeux étincellans & cachés comme dans une foſſe obſcure d'où l'on voyoit partir des flam-

mes mornes, livides, & plus ſanglantes que lumineuſes ; le teint pâle & couleur de terre, la chevelure crépue, les lévres noirâtres, & les dents jaunes ; il pouſſe un affreux mugiſſement qui ſemble ſortir des plus profonds abîmes de la Mer ; nous friſſonnons, nos cheveux ſe hériſſent, ſa voix & ſon aſpect glacent notre ſang dans nos veines. Luſitains, s'écrie-t-il, ô la plus téméraire de toutes les Nations ; Peuple orgueilleux, qui mépriſes les douceurs du repos, & qui cours après une gloire frivole avec tant de peines, de dangers & de fatigues ! puiſque tu oſes tranſgreſſer les bornes où la foibleſſe humaine devroit ſe renfermer, puiſque tu défies la fureur de ces ondes qui dé-

pendent de moi, & que je garde depuis des ſiecles innombrables, ſans qu'aucun mortel ait eu l'audace d'y venir braver mon courroux; enfin puiſque tu veux porter tes regards indiſcrets juſques dans le ſanctuaire de la nature, & pouſſer tes découvertes ſur l'humide élément, plus loin que les Dieux ne l'ont permis aux Héros qui t'ont précédé; apprends de ma bouche les malheurs que le deſtin te prépare & ſur les flots, & ſur la terre, pour prix de ton ambition; ſçache que tous les navires qui feront le même voyage que tu fais à préſent, auront pour ennemis implacables les rochers & les écueils de cette côte; ſçache que la premiere armée qui paſſera dans la ſuite par

ces lieux funeſtes, deviendra la proie des tourbillons & des vagues orageuſes que je ſouleverai pour ſa ruine. C'eſt alors, ſi mon cœur ne ſe repaît pas d'une fauſſe eſpérance, c'eſt alors, que je me vengerai
S de celui qui m'a découvert. Tremble infortuné Luſus! tu ſentiras tous les ans de nouveaux effets de ma haine; tous les ans tu pleureras tes nauffrages & les miſeres de tes citoyens; je les mettrai dans des ſituations où la mort leur ſeroit douce; j'enſevelirai dans mes entrailles un Héros magnanime; ſes proſpérités, ſes triomphes s'anéantiront devant moi; une forêt de lauriers, mille victoires remportées ſur les ſucceſſeurs d'Othoman, ne pourront détourner les ſiniſ-

tres

tres influences qui le menacent: Mombaze & Quiloa treſ- T
failliront de joie en voyant périr leur deſtructeur. J'attends encore ici un amant noble & généreux qui doit venir dans cette région avec l'objet de ſa tendreſſe; un triſte ſort les appelle ſur mes rivages, la tempête n'épargnera leur vie que pour les plonger dans un gouffre de maux qui me font preſque frémir moi-même; ils verront mourir de faim les fruits de leur union, leur chers enfans, élevés avec douceur, nourris dans les délices, & formés, à ce qu'il ſembleroit, pour être heureux; ils ſe verront depouillés par les Caffres qui les laiſſeront tous deux dans une inſupportable nudité; l'époux verra le corps de l'é-

pouſe, ce corps ſi beau & ſi charmant, expoſé aux injures de l'air, brûlé par les ardeurs du ſoleil, & glacé par le froid de la nuit ; enfin après de longues peines, après avoir eſſuyé les plus affreuſes rigueurs du ſort, ces amans miſérables expireront en ſe tenant embraſſés, & en verſant l'un pour l'autre des larmes qui pourroient attendrir les cœurs les plus inſenſibles. Si quelques-uns de leurs compagnons d'infortunes ſurvivent à cette avanture lamentable, ce ne ſera que pour en aller faire le récit ſur les bords du Tage ; je jouirai des pleurs
V de tous les Portugais.

Le Monſtre auroit continué ſes noires prédictions mais je l'interrompis ; qui es-tu ? lui criai-je : ta grandeur nous

étonne ; mais tes menaces ne nous effrayent pas. A cette demande il jette ſur nous un regard ſombre & funeſte, il tord ſa bouche d'une maniere épouvantable ; & prenant un ton de voix qui témoigne que mon audace l'irrite, je ſuis, nous dit-il, ce vaſte Promontoire que vous autres Portugais appellez le Cap de la tourmente ; Ptolomée ni Pline, Strabon ni Méla ne m'ont jamais connu ; c'eſt moi qui borne ici les côtes d'Afrique en tirant vers le Pole auſtral : jadis je fus l'un des freres d'Encelade & de Briarée & des autres Géants, que la terre enfanta ; on me nommoit Adamaſtor : je me ſignalai dans la guerre que nous entreprîmes contre les Dieux ; ce ne fut pas en accumulant X

montagne sur montagne pour assaillir le Ciel, mais en parcourant avec une nombreuse flotte les immenses plaines de la Mer où je cherchois Neptune pour le combattre: l'ambition seule ne rempliſſoit pas mon cœur, il étoit encore occupé d'un fatal amour qui ne me laiſſoit aucun repos. Un jour je vis la belle Thétis qui folatroit toute nue sur les rivages de l'Océan avec les filles de Nérée: dès le premier coup d'œil, je lui cedai la victoire, je l'adorai, je mépriſai pour elle les plus charmantes Déeſſes de l'Olympe, & le temps n'a point diminué ma paſſion; en vain m'efforçai-je à lui plaire, mes ſoins furent inutiles, ma taille lui faiſoit peur: je reſolus d'emprunter le ſecours de la vio-

lence, & je communiquai mon deſſein à la vieille Doris; celle-ci intimidée par mes menaces, me promet d'agir en ma faveur, elle parle, & Thétis lui répond avec un ſourire agréable; l'amour d'une Nymphe eſt-il proportionné à l'amour d'un Géant? Non, non Adamaſtor ne me rendra jamais ſenſible; cependant tâchons de l'amuſer par des apparences flatteuſes, ſervons-nous de quelque ſtratagême pour calmer ſa fureur & pour arrêter ſes brigandages qui troublent la paix de notre liquide ſéjour. Y

Doris vint me rapporter une réponſe favorable; les amans ſont crédules, un voile épais leur couvre les yeux: je ne me doutai d'aucun artifice, j'abandonnai mon cœur

aux eſpérances les plus douces, & je mis bas les armes pour complaire à la beauté, qui étoit l'unique objet de mes deſirs; l'épouſe de Nérée m'accabloit de promeſſes ſéduiſantes : enfin une nuit qui devoit, ſelon elle, couronner ma paſſion, j'apperçus..... que dis-je infortuné ! je crus appercevoir de loin mon aimable Nymphe ; de loin j'ouvre les bras, & tranſporté d'un violent délire, je cours vers elle, je l'embraſſe tendrement, je baiſe ſes beaux yeux, ſon front, ſa chevelure..... O rage, ô deſeſpoir ! comment puis-je prêter ma bouche à ce récit qui renouvelle mes douleurs? je m'imaginois tenir Thétis dans mes bras, & je n'y trouvai qu'une montagne, dont la cime affreuſe

recevoit les careſſes que mon amour deſtinoit au viſage qui m'avoit charmé : que devins-je en ſortant de mon erreur ! éperdu, muet, immobile, j'étois un rocher qui s'uniſſoit avec un autre rocher : barbare Thétis, m'écriai-je enfin, je vois trop qu'il m'eſt impoſſible de vaincre ton indifférence ! & toi ſort cruel, puiſque tu refuſes de terminer mes peines par un bonheur véritable, pourquoi du moins ne me laiſſes-tu pas jouir d'une félicité chimérique, pourquoi m'enleves-tu la flatteuſe illuſion qui m'a trompé ? A ces mots rougiſſant de fureur & de honte, je m'éloigne des lieux témoins de ma diſgrace, & je cherche ſous un hémiſphere nouveau quelque aſyle ſecret où je puiſſe

me plaindre loin de l'ingrate qui rit de ma douleur.

Vers ce temps-là mes freres furent vaincus par les Dieux, les uns foudroyés, les autres captifs sous le poids des plus hautes montagnes: j'avois partagé leur crime, j'eus part à leur châtiment; les forces humaines sont toujours foibles contre le Ciel, sa vengeance tomba sur moi dans la solitude où je ne songeois qu'à pleurer mes malheurs : une soudaine métamorphose me dépouille de mon premier être, ma chair devient un horrible amas de terre, mes os se changent en rochers; en un mot, par un juste arrêt du Destin, mes membres forment ce Promontoire si redoutable qui va s'offrir maintenant à vos yeux:

yeux: les flots de Thétis m'environnent & m'insultent sans cesse: leur aspect éternise les maux que j'endure. Il dit, & nous le vîmes disparoître; un lugubre gémissement se fait entendre, les vagues y répondent par un bruit encore plus affreux, & le nuage se dissipe. J'éleve mes mains Z
suppliantes vers la voûte du Palais céleste, & je conjure les Immortels d'empêcher l'accomplissement des prédictions qu'Adamastor vient de fulminer contre nous.

Phlégon & Pyroïs avec les deux autres chevaux du Soleil traînoient déja son char lumineux, nous vîmes alors A
le Promontoire que le Géant nous avoit annoncé: aussi tôt que nous en eûmes passé la pointe, nous entrâmes dans

les Mers du Levant ; & après y avoir navigué quelque temps, en ſuivant toujours la côte, nous prîmes terre pour la troiſiéme fois depuis le commencement de notre voyage. Les peuples qui habitent ce pays ſont Ethiopiens ; nous les avons trouvés plus civils & plus traitables que les autres, chez qui Fernand Véloſe a couru un ſi grand danger ; dès qu'ils nous apperçurent, ils vinrent à nous en danſant & en nous témoignant une vive allégreſſe ; ils conduiſoient des troupeaux nombreux & bien nourris ; leurs femmes les accompagnoient, elles étoient montées ſur des bœufs paiſibles, qui ſont de tous les animaux familiers, ceux que cette Nation eſtime le

plus : toute la bande formoit un concert paſtoral ; les uns diſoient des chanſons, les autres faiſoient reſonner des flageolets : nous nous pourvûmes chez eux de rafraîchiſſemens dont nous avions beſoin, & nous leur donnâmes en échange quelques marchandiſes qui leur plûrent ; enſuite voyant qu'il nous étoit inutile de nous arrêter plus long-temps dans cet endroit, puiſque nous n'entendions rien à leur langage, & qu'ils ne pouvoient nous apprendre aucune nouvelle des climats fortunés que nous cherchions, nous rentrâmes dans notre périlleuſe carriere.

Ayant fait encore un grand circuit autour des côtes Africaines, nous nous rapprochâmes

de la ligne équinoxiale, en nous éloignant du Pole antarctique, & laiſſant derriere nous une petite Iſle où finirent les découvertes d'une autre armée Portugaiſe qui nous a
B devancé dans ces climats lointains. Juſques-là nous avions marché ſur les traces d'autrui ; mais paſſé cette borne ce ne ſont que routes nouvelles, inconnues aux voyageurs Européens. Nous flottions à l'avanture, tantôt battus par les tempêtes, tantôt arrêtés par les calmes, & toujours environnés de périls effroyables. L'Empire de Neptune eſt ſujet à mille changemens divers, & l'on y rencontre à chaque pas des obſtacles qu'on ne prévoit point. Nous nous ſommes vus repouſſés par des courans terribles qui

nous fermoient le paſſage; les ondes s'oppoſoient avec furie au progrès de notre navigation, leur violence l'emportoit ſur les vents qui nous ſecondoient; enfin celui dont les rapides tourbillons partent des cavernes Auſtrales, C s'irrita de ſe voir vaincu, il rapelle ſes forces, il redouble ſon impétuoſité, l'eau cede & nous paſſons.

Le ſoleil faiſoit luire alors ſur nos têtes ce jour célébre où trois Monarques de l'Orient vinrent adorer notre Légiſlateur dans ſon berceau; ce jour-même nous entrâmes dans un grand fleuve que nous avons nommé le Fleuve des Rois, en mémoire de cette ſolemnité, l'une des plus reſpectables de notre Religion: là nous abordâmes

chez un Peuple Negre qui étoit muet avec nous, auſſi-bien que les précedents : bien-tôt n'ayant pu tirer de ces Sauvages aucun indice qui nous facilitât l'accès du Gange, nous repartîmes le cœur plein d'amertume & d'inquiétudes ; trop heureux encore d'avoir trouvé dans cet endroit quelques proviſions nouvelles & de l'eau fraîche.

Repréſentez-vous, grand Roi, quelles incommodités nous avons ſouffertes dans une courſe ſi pénible, interrogeant tantôt des hommes groſſiers qui ne pouvoient nous répondre, tantôt des inhumains qui s'armoient contre nous ; inutilement cherchions-nous les Indes de port en port, les Indes fuyoient, tout ſembloit conſpirer notre ruine : les

tempêtes étoient le moindre de nos ſupplices. Las de nous repaître d'une eſpérance qui ne s'accompliſſoit point, tourmentés ſans ceſſe par les rigueurs de la faim & de la ſoif, empoiſonnés par des vivres corrompus, errans ſous un Ciel nouveau dont la température nous étoit contraire ; privés enfin de toute conſolation, nous ne nous attendions plus qu'à périr miſérablement loin de notre Patrie. Ah! j'oſe le dire ici pour la gloire de ceux qui m'accompagnent ; eux ſeuls, eux ſeuls étoient capables de demeurer fideles à leur Roi & à leur Chef au milieu d'un ſi dur & ſi long enchaînement de calamités : toute autre Nation eût arboré l'étendart de la révolte, & le Capitaine en auroit été

la premiere victime.

Un jour, après avoir évité le Golfe dangéreux que forment les rivages d'où la superbe Sofala tire ſon or & ſes
D richeſſes, nos yeux furent frappés d'un ſpectacle qui releva notre eſpérance; comme nous nous étions rapprochés de la côte, après avoir vogué quelque temps en pleine mer, nous découvrîmes un terrain fertile, des campagnes riantes, des vallons agréables, & un fleuve qui par une embouchure ſpacieuſe payoit à Thétis le tribut de ſes eaux; ſur ce fleuve nous apperçûmes pluſieurs barques munies de voiles, ce fut pour nous un grand ſujet d'allégreſſe, nous osâmes nous flatter d'apprendre quelques nouvelles des Indes, puiſqu'enfin nous

étions parvenus dans un Pays où l'on connoiſſoit la navigation.

Cette terre eſt encore habitée par des Negres ; mais plus polis & plus civiliſés que tous les autres : leur langage eſt entremêlé de pluſieurs termes Arabes, ils portent ſur leur tête des turbans de coton, & autour de leur ceinture une draperie couleur de bleu-celeſte : notre illuſtre Fernand Martinès qui ſçait parfaitement l'Arabe, s'entretient avec eux ; ils lui diſent que leurs mers ſont fréquentées par des vaiſſeaux auſſi grands que les nôtres, & que ces vaiſſeaux viennent des régions qui ſont honorées des premiers regards du ſoleil levant ; ils ajoûtent qu'on trouve là des Peuples qui nous

ressemblent pour la blancheur du visage; ces heureuses nouvelles nous rejouirent extrêmement. Pour consacrer notre allégresse, nous donnâmes au fleuve où nous les reçumes le nom de fleuve des bons
F indices, & dans le même dessein nous érigeâmes sur la rive une colonne qui étoit surmontée du puissant étendart
G de notre Religion.

Comme nous nous trouvions dans un port assuré, au milieu d'une Nation humaine & traitable, nous resolûmes de nous reposer quelques jours; nous employâmes une partie de ce loisir à nettoyer nos vaisseaux qui étoient environnés de limon, de fange & de coquillages. Pendant tout ce temps-là nos hôtes nous fournirent abondam-

ment les choſes qui nous étoient néceſſaires; nous n'appercevions en eux aucune marque de duplicité, leur conduite étoit franche & pleine de candeur : malgré cela nous ne goûtâmes pas ſans amertume les douceurs de notre aſyle, & des flatteuſes eſpérances qu'on nous y donnoit. C'eſt un arrêt irrévocable prononcé dans le Ciel, que les hommes ne jouiront jamais d'une ſatisfaction pure; la fiere Némeſis entremêle les plaiſirs avec les peines; mais telle eſt notre condition que les plaiſirs s'envolent d'une aîle rapide, au lieu que les peines ſont toujours plus durables. Un mal horrible, un mal qui ſort des gouffres de l'enfer, attaque notre armée; l'effet en

est aussi surprenant que funeste, on refuseroit de le croire, si l'on ne l'avoit vu: la bouche s'élargit d'une maniere affreuse, les gencives s'enflent & se corrompent, cette pourriture répand une odeur exécrable dont
H l'air est infecté; l'adresse &
I les secours des enfans de Podalire nous deviennent inutiles: ne sçachant quel remede employer contre un fléau si pestilenciel, on coupe, on taille les chairs qui en sont atteintes; rien ne réussit: je perds plusieurs de mes compagnons qui s'étoient signalés par un courage invincible dans nos avantures les plus périlleuses; nous les inhumons sans faste & sans pompe dans le sein d'une terre barbare. Ah que la mort rabaisse l'or-

gueil des hommes ! que faut-il pour enſevelir ceux qui ſe trouvent trop reſſerrés dans la moitié du monde ? un peu de ſable couvriroit ſur les rivages des Negres, & les plus grands Héros, & les plus grands Monarques, auſſi-bien que le dernier de mes ſoldats.

Pénétrés d'une profonde triſteſſe & les yeux baignés de larmes, nous quittons notre aſyle, qui demeure le dépoſitaire des cendres de nos amis : une douce eſpérance nous rappelle ſur le perfide élément qui nous a trahis tant de fois ; nous avançons en côtoyant les rivages qui s'offrent à nos yeux, & en cherchant toujours de nouvelles lumieres pour découvrir les Indes. Enfin nous ſurgiſſons au port de Mozambique :

vous n'ignorez pas, grand Roi, l'indigne ſtratagême que les Peuples de cette Iſle ont mis en œuvre pour nous perdre ; ſans doute vous ſçavez auſſi le funeſte accueil que nous préparoient les habitans de Mombaze ; la proximité des lieux vous facilite la connoiſſance de toutes ces choſes. Après tant d'infortunes, après tant de traverſes, nous ſommes dans un port ſûr & fidele que votre généroſité nous ouvre ; c'eſt la compaſſion divine qui nous a guidés vers vous ; vous nous conſolez, vous tranquilliſez nos cœurs : en un mot vous nous rendez la vie. Voilà, Seigneur, toute l'hiſtoire que vous m'avez demandée ; jugez maintenant ſi jamais Enée ou l'éloquent

Ulyſſe firent un pareil voyage ; quelqu'un de ces Héros que les Muſes ont comblé d'éloges immortels, a-t-il vu ſeulement la huitiéme partie des mers orageuſes & des vaſtes climats qui ont été les témoins de notre conſtance ? L

Que le Poëte à qui l'auguſte Calliope verſoit dans une coupe d'or la liqueur d'Hippocrene, & dont ſept villes fameuſes voulurent chacune être le berceau ; que le M Chantre divin qui par la douceur de ſa flûte paſtorale endormoit le fleuve de Mantoue, & qui enorgueilliſſoit celui de Rome par les ſublimes accens de ſa trompette, épuiſent l'un & l'autre leurs rares talens pour célébrer les Héros dont ils conſacrent la mémoire ; qu'ils imaginent

de brillantes merveilles; qu'ils
faſſent agir des Enchantereſ-
N ſes, des Circès, des Cyclopes
O redoutables, des Sirenes,
dont la voix ſéduit le Ma-
rinier crédule; qu'ils dépei-
gnent avec de vives couleurs
P les funeſtes rivages des Cico-
niens, & la terre où les ſol-
dats d'Ithaque en mangeant
un fruit délicieux perdirent
Q l'idée de leur Patrie; qu'ils
nous repréſentent un Dieu
R qui jette le Pilote dans la mer,
les vents renfermés dans des
S bourſes de cuir, les amours
T de Calypſo, la voracité des
V monſtres de Stymphale, la
deſcente des vivans dans le
X Royaume des morts, enfin
toutes les fictions que Phébus
ſuggere à de ſi grands eſprits;
nos avantures racontées ſim-
plement & ſans fard, l'empor-
teront

teront toujours ſur ces pompeux menſonges.

Telle fut la fin du diſcours de Gama: le Roi de Mélinde qui venoit de l'écouter avec une profonde admiration, élevoit juſqu'au Ciel la grandeur des Monarques du Portugal, & la fidélité de leurs ſujets; le Peuple Maure n'étoit pas moins frappé d'étonnement: l'un diſoit à l'autre ce qu'il avoit trouvé de plus remarquable dans le recit du Capitaine; tous fixoient les yeux ſur cette Nation qui ſçavoit former de ſi hautes entrepriſes & les ſoûtenir avec tant de courage. Comme l'aimable Dieu de Delos faiſoit pancher ſon char vers l'Occident pour ſe repoſer dans les bras de Thétis, le Roi reprit le chemin de ſon Palais.

O que la louange eſt douce, & principalement lorſqu'elle eſt juſte ! quelles délices pour une ame noble d'entendre retentir la gloire de ſes belles actions ! Alexandre priſoit moins les exploits d'Achille, que ſon bonheur, d'avoir été célébré par la Muſe d'Homere : Thémiſtocle diſoit que la voix qu'il trouvoit la plus agréable, étoit celle qui lui donnoit des éloges. Vaſco de Gama veut perſuader qu'aucune navigation n'égale la ſienne, & ſans doute il n'a pas tort ; mais pour établir cette vérité ſi brillante, il faut qu'elle ſoit chantée par une bouche mélodieuſe ; l'ignorance & la rudeſſe accompagnent la valeur de nos guerriers Portugais, ils mépriſent les ſœurs

d'Apollon, & cet injuſte mépris retombe ſur eux-mêmes; le tombeau qui cache leur cendre, couvre auſſi leur mémoire; aucun Homere, aucun Virgile ne leur conſacre ſes accords; les Déeſſes du Pinde ſont muettes pour des oreilles ſi dures. Jamais le nourriſſon de Mantoue n'auroit embouché la trompette de Calliope pour élever le nom d'Enée juſqu'aux Cieux, ſi les faveurs & l'eſtime d'Octavien ne l'euſſent obligé à quitter ſes chalumeaux. Pour moi c'eſt le ſeul amour de la Patrie qui m'inſpire, c'eſt l'ardeur d'immortaliſer ma belliqueuſe Nation; je travaille pour la renommée d'un Peuple qui m'eſt cher malgré ſon ingratitude; ainſi donc que

Gama rende grace de mes veilles à cet amour ſi pur & ſi noble: ceux qui ſortent aujourd'hui du ſang de ce Héros, ne méritent pas que pour leur plaire les Muſes abandonnent un moment leur paiſible retraite.

Fin du cinquieme Chant.

REMARQUES

SUR LE

CINQUIEME CHANT.

[*Enrique.*] AVant le voyage de Gama, quelques Portugais parcoururent la Mer d'Afrique ſous les auſpices de l'Infant Don Enrique, & ils y découvrirent pluſieurs Iſles, entr'autres les Canaries, celle d'Angevet, celles d'Arguyn, &c. A

[*Pays habitables.*] Pendant que les Portugais ſongeoient à la découverte des Indes Orientales, on parloit en Eſpagne de découvrir celles de l'occident : Chriſtophe Colomb promettoit d'y trouver des Pays habitables ; cela n'étoit pas encore certain, & Gama n'en pouvoit rien dire d'aſſuré. B

[*D'Ethiops.*] On dit qu'Ethiops étoit fils de Vulcain, & qu'il a regné ſur les peuples qui ont hérité de C

ſon nom ; par les ſuceſſeurs de ce Prince, l'Auteur entend ici tous les peuples noirs.

D [*Mauruſiens.*] C'eſt l'Iſle de S. Jacques qui eſt le Patron de l'Eſpagne ; il eſt à propos de remarquer que l'Auteur prétend que les anciennes Iſles des Heſpérides ſont les mêmes que celles du Cap Verd : en quoi il s'éloigne du ſentiment de quelques Modernes, qui veulent que ce ſoient les Canaries ; ſon opinion paroît la plus vraiſemblable, il l'a puiſée dans Barros & dans les Géographes les mieux inſtruits de l'antiquité.

E [*Viperes horribles.*] Rien n'eſt plus difficile que de démêler la vérité d'avec l'hiſtoire, dans les fictions que les Poëtes ont débitées ſur le chapitre des Gorgones : quelques-uns ont penſé qu'il n'y en eut jamais, & que ce ſont de pures allégories qui doivent s'expliquer dans un ſens moral ou phyſique : Fulgence & Noël le Comte, penchent aſſez vers ce ſentiment : pour moi : je crois qu'il y a dans ceci plus que de la fable, & mon opinion eſt appuyée ſur l'auto-

rité de pluſieurs ſçavans, tels que Zetzès, Boccace, Théodontius, &c. je dis donc que Phorcus, qui étoit Roi de Sardaigne & de Corſe, étant monté ſur mer pour chercher les avantures, ſelon l'uſage des premiers temps, paſſa le détroit de Gibraltar & parvint aux Iſles que nous appellons les Gorgades, ou les Dorcades: là il trouva un peuple groſſier qui ſe paroit de coquilles & d'autres dépouilles de poiſſons; une femme de cette nation ſauvage lui plut, & il en eut trois filles, ſçavoir, Meduſe, Euryale & Sthenone; le bizarre habillement de leur mere donna lieu à la fable qui les fait naître de l'union de Phorcus avec un monſtre marin: elles étoient parfaitement belles, c'eſt pour cela qu'on a dit que leur aſpect métamorphoſoit en pierre quiconque oſoit les regarder. Phorcus les laiſſa maîtreſſes des deux Iſles Gorgades, dont le nom dérive de celui de Gorgones, que ces trois Princeſſes portoient en commun. Perſée jeune Prince Argien d'humeur conquérante, aborda chez elles, leur fit la

guerre, les vainquit & s'empara de leurs richeſſes: pour déguiſer l'horreur de cette injuſte uſurpation, les Poëtes Grecs ont diffamé les Gorgones en les dépeignant ſous des traits affreux, c'étoit leur coutume: ainſi tout ce qu'ils diſent des ſerpens qui ſervoient de cheveux à Meduſe & à ſes ſœurs, toutes les cruautés & tous les crimes qu'ils leur imputent, ce ſont autant de fictions qui n'ont aucun fondement hiſtorique, quoique d'ailleurs elles renferment quelqu'alluſion raiſonnable.

F [*Calliſto.*] On ne ſçait pas bien de qui Calliſto étoit fille; l'opinion commune la fait ſortir de Lycaon Roi d'Arcadie; Areithe de Tegée, & le Scoliaſte d'Euripide prétendent que ſon pere étoit Cetée, fils de Lycaon; ainſi elle ne ſeroit que la petite-fille de ce tyran: quoi qu'il en ſoit, après qu'Aſterius Roi de Crete, qui par flatterie fut ſurnommé Jupiter, eut ſoumis l'Arcadie à ſa puiſſance, & fait périr Lycaon, cette Princeſſe ſe conſacra au culte de Diane: Aſtérius, qui n'étoit pas

moins

moins galand que grand guerrier, ayant entendu parler avantageuſement de ſes appas, trouva moyen de la ſéduire; on dit que pour y réuſſir plus aiſément, il ſe déguiſa en fille: après ce bel exploit, il la laiſſa, & pour comble de malheur, l'état où elle étoit, ne put long-temps ſe cacher; elle en conçut tant de chagrin & tant de honte, qu'elle s'enfuit au fond des forêts: ſa vie ſolitaire a fait dire aux Poëtes, qu'elle fut changée en ourſe; peut-être auſſi que dans ſa retraite elle s'habilla de la peau de cette eſpece d'animal, & cela n'aura pas peu contribué à ſa prétendue métamorphoſe: elle éleva l'enfant qu'elle eut d'Aſtérius, elle lui donna le nom d'Arcas, d'où celui d'Arcadie tire ſon origine, car ce pays s'appelloit auparavant la Proſelenie. Arcas étant parvenu à l'âge de quinze ans, tua ſa mere d'un coup de javelot ſans y penſer: les Mythologues diſent qu'après ſa mort elle fut transferée au Ciel, où elle brille parmi les aſtres ſous le nom de la grande ourſe: mais Pauſanias nous apprend ce que

nous devons croire sur cet article, lorsqu'il dit dans son chap. troisieme, ἔποιεν δ' ἄν κ᾽ ἄλλως τὸ ὄνομα οἱ ἀστέρες ἐπὶ τιμῇ τῇ Καλλιστοῦς, ἐπεὶ τάφον γε αὐτῆς ἀποφαίνουσιν οἱ Ἀρκάδες: *il paroît plus vraisemblable qu'on n'a fait que donner le nom de Calliſto à l'aſtre du Nord pour honorer la mémoire de cette Princeſſe, car l'on voit encore ſon tombeau en Arcadie*: le même Auteur nous apprend auſſi dans quel lieu étoit ſitué ce tombeau, & qu'elle étoit ſa figure, chap. 35. σταδίους δὲ ὡς τριάκοντα καταβαντι ἐκ Κρανῶν τάφος ἐστι Καλλιστοῦς, χῶμα γῆς ὑψηλὸν, δένδρα ἔχον πολλὰ μετὰ τῶν ἀκάρπων, πολλὰ δὲ καὶ ἥμερα: *le tombeau de Calliſto eſt à trente ſtades de la Ville de Crunes, c'eſt une éminence de terre ombragée de pluſieurs arbres, partie fruitiers & partie ſtériles.* Selon la fable, Junon, jalouſe de l'amour que le faux Jupiter Aſtérius avoit eu pour Calliſto, pria Thétis de ne point ſouffrir que le ſigne de l'ourſe entrât jamais dans la mer; effectivement l'étoile du Nord eſt immobile: lorſque l'Auteur nous dit ici que Gama vit Calliſto ſe baigner dans les eaux de Thétis mal-

gré Junon, c'eſt une expreſſion poëtique, qui ſignifie qu'en s'approchant du Pole auſtral, les Portugais virent diſparoître le Septentrion; la rondeur du globe ne permet pas qu'on voye en même temps l'un & l'autre après avoir paſſé la Ligne.

[*Le Pole Auſtral.*] Nos voyageurs ont donné le nom de Croix à cette conſtellation, parce qu'elle eſt compoſée de ſept étoiles, dont les cinq principales ſont rangées en Croix; on la découvre après avoir paſſé les Iſles du Cap Verd; elle rend alors aux Mariniers le même ſervice que l'ourſe du Septentrion, la Providence ayant tellement diſpoſé les choſes, qu'en perdant l'une de vue, l'on apperçoit l'autre: le Poëte ajoute que dans l'hémiſphere du Pole Auſtral le Ciel eſt moins étoilé que le nôtre, & c'eſt la vérité: on y voit peu d'aſtres pendant la nuit à l'exception de la Croix, dont nous venons de parler. G

[*De leurs navires.*] Cette ſuperſtition eſt très-ancienne, les Matelots Payens y ajoutoient foi auſſi-bien H

que les nôtres: on raconte que vers la fin d'un grand orage, dont les Argonautes furent assaillis, ils virent deux flammes légéres qui voltigeoient sur la tête de Castor & de Pollux; & bien-tôt ensuite la fureur des ondes s'appaisa. On sçait que Castor & Pollux étoient deux Princes qui se signalerent glorieusement dans cette expédition: les Mariniers voyant ce Phénomene, crurent que ces Héros avoient quelque chose de divin; l'on s'accoutuma insensiblement à les invoquer dans les tempêtes sous le nom *des Dieux Dioscuriens*: c'est-dire, *fils de Jupiter*, & les Athéniens leur donnerent le titre de Σωτῆρες, *Sauveurs*; toutes les fois qu'on voyoit paroître sur les vaisseaux deux de ces flammes, dont le Camoëns parle ici, on croyoit que c'étoient Castor & Pollux déguisés, & l'on prenoit leur présence pour un augure favorable, comme le témoigne Homére dans son hymne sur ces deux demi-Dieux.

Ναύταις σήματα καλὰ πόντῳ σφίσιν, οἱ δὲ ἰδόντες

ζηῆσαν, παύσαντο δ' οἰζυροῖο πόνοιο.

Les flammes de ces Dieux aimables
Ramenent la paix ſur les flots,
Ce ſont des ſignes favorables,
Dont l'aſpect rend la vie au cœur des Matelots.

Nos Mariniers ont mis à la place de Caſtor & de Pollux S. Nicolas & S. Herme; leur pieuſe crédulité fait un miracle d'un ſimple ouvrage de la nature. Pendant le mauvais temps, l'air eſt plein de vapeurs ſulphureuſes, qui après une longue agitation venant à ſe joindre les uns avec les autres, ne peuvent manquer de s'allumer; ces feux folets annoncent le calme, parce qu'ils ne ſe montrent que vers la fin de l'orage: la raiſon en eſt, que dans le fort de la tempête les vapeurs étoient trop embarraſſées d'atômes humides pour s'allumer ſitôt; mais ces atômes étant enfin diſſipés, le ſouffre agit ſans obſtacle, & ſecondé du mouvement que l'air lui communique, il produit ſon effet ordinaire.

[*Reçu d'elles.*] Ceci n'eſt ni plus I

rare, ni plus étonnant que les feux de Caſtor & de Pollux : Ariſtote en parle dans le premier livre de ſes Météores chap. 9. & Pline liv. 2. chap. 51. il paroît même que ce dernier a fourni au Poëte le modéle de ſa deſcription : on en peut juger par la façon dont il s'exprime, *fit & Caligo*, dit-il, *belluæ ſimilis nubes dira navigantibus vocatur & columna, cum ſpiſſatus humor rigenſque ipſe ſe ſuſtinet, & in longam veluti fiſtulam nubes aquam trahit.* Pour peu qu'on ſoit initié dans la Phyſique, on comprend aiſément que l'attraction du Soleil eſt cauſe de ce Phénomene.

L [*Empoiſonnée.*] J'avoue que l'eau qui tombe eſt douce, mais je n'accorderai pas qu'elle fût ſalée en montant : le Soleil en échauffant la ſuperficie de la mer, l'oblige à jetter de ſon ſein quelques exhalaiſons rarefiées qu'il attire vers lui ; ces exhalaiſons ne ſont point chargées de ſel marin, il eſt trop grave & trop fixe pour s'évaporer : ainſi l'eau n'avoit pas plus d'amertume en s'élevant dans l'air, qu'en retournant à ſon lit

natal ; cependant l'Auteur n'a pas tort, l'eau ne seroit point douce si elle ne montoit pas, & il est toujours vrai de dire que le nuage la philtre.

[*Son cours.*] Cette Périphrase signifie qu'il y avoit déja cinq mois que la flotte étoit partie de Lisbonne: l'astre ou plutôt la planette qui habite le premier Ciel, est la Lune: personne n'ignore que ses vicissitudes marquent la durée des mois. M

[*Touchant cette terre.*] L'endroit où les Portugais aborderent pour lors, s'appelle aujourd'hui la Baye de Sainte Helene. N

[*De ses inventeurs.*] L'Astrolabe, cet instrument si utile pour la navigation, fut inventé en Portugal sous le regne de Don Juan II. par deux de ses Medécins qui étoient Juifs, l'un nommé Rodrigue & l'autre Joseph; on dit que Martin de Bohême, le plus fameux Mathématicien de ce temps là, partagea avec eux la gloire de cette invention. Barros Dec. 1. liv. 4. chap. 2. O

[*Compatriotes.*] Peut-être que la délicatesse de quelques-uns de nos P

Modernes, s'offenſera de voir entrer l'Auteur dans un détail énoncé en termes moins pompeux que le reſte de l'ouvrage : quoi ! *des grelots, des ſonnettes, un collier de cryſtal & une toque rouge !* en vérité cela peut-il ſe ſouffrir ? Peut-on ſouffrir, plutôt, des eſprits ſi guindés, ſi ennemis de la nature ? La Poëſie épique peut-elle mieux faire que de peindre exactement les mœurs des peuples ? quelle baſſeſſe y a-t-il à nous repréſenter la ſimplicité d'un Sauvage que nos tréſors n'éblouiſſent point, qui n'eſt flatté ni de nos liqueurs, ni des ragoûts que nous avons dédiés à notre luxe ; mais qui admire les bagatelles, dont ſon innocence le rapproche davantage ? Homére & Virgile qui valoient bien les délicats de notre ſiécle, ne penſoient pas comme eux.

Q [*Méritoit.*] Comme le Poëme épique eſt un grand tableau qui doit être extrêmement varié, le Peintre peut ſans bleſſer la bienſéance y crayonner quelques figures un peu moins ſérieuſes les unes que les au-

tres ; c'eſt une fineſſe de l'Art, les Ecoliers la mépriſent, les Maîtres s'en ſervent avec ſuccès : l'eſprit du Lecteur ſe repoſe agréablement, & ſi j'oſe le dire, il reprend haleine lorſqu'après un long tiſſu d'images qui ont excité ſon admiration, il en rencontre qui ne font que l'amuſer ; ſon goût en devient plus vif & plus éveillé pour les objets majeſtueux qui ſe préſentent dans la ſuite. Lucain ne deſcend jamais de ſon ton ſublime : tous les connoiſſeurs avouent que ſa Pharſale n'eſt qu'une déclamation. Virgile, l'inimitable Virgile ne dédaigne pas de peindre au milieu de ſa belle Eneïde un Pilote que ſon Capitaine jette aſſez burleſquement dans la mer, & qui ſert de riſée aux Troyens ſpectateurs de ſa chute, & de la façon dont il rend l'eau qu'il a bue.

Illum & labentem Teucri & riſere natantem ;
Et rident ſalſos revomentem pectore fluctus.

Dans l'Iliade d'Homére, les Dieux rient en voyant boiter Vulcain ; & dans l'Odyſſée les amans de Péné-

lope ne gardent pas mieux leur sérieux, lorsqu'Irus est terrassé par Ulysse : je ne puis résister à la demangeaison que j'ai d'inserer ici une petite fable qui ne vient pas mal au sujet que je traite.

J'ai lu dans certaine Chronique
Qu'un Partisan Athénien
Se fit bâtir un Palais magnifique :
Sçavoir si la structure étoit d'ordre Ionique
Ou Toscan, ou Corinthien,
C'est lettre close, & la Legende antique
Ne nous en a rapporté rien ;
Mais en termes clairs elle assure
Que le dedans éblouissoit les yeux :
Par-tout ce n'étoit que dorure,
Par-tout des meubles précieux ;
Superbes tapisseries,
Eclatantes broderies
S'offroient en foule aux regards ;
Perles grosses & choisies,
Lumineuses pierreries
Rayonnoient de toutes parts :
Enfin sur le parquet mille & mille nuances
D'argent, d'azur, de pourpre, étaloient leur appas ;
On ne pouvoit y faire un pas

Sans fouler à ſes pieds des richeſſes immenſes.
La fortune voulut qu'un jour
Le maître du logis rencontra Diogene :
Ah parbleu, notre cher, vous verrez mon ſéjour,
Venez, allons y faire un tour,
Vous en ſerez content ; à ces mots il l'entraîne.
D'abord plus vif qu'un perroquet,
Qui ſe pavane dans ſa cage,
Notre Midas déployant ſon caquet
Vente de ſes tréſors le pompeux aſſemblage ;
Et fait tout admirer juſqu'au moindre loquet.
Pendant que ſon beau verbiage
L'expoſe à gagner le hocquet,
Diogéne lui crache au milieu du viſage.
L'orateur déconcerté
Par cette libre apoſtrophe
Regarde le Philoſophe
Avec un œil irrité.
Patron, point d'humeur cauſtique:
Dit le petulant Cynique ;
A tort vous vous mutinez :
J'ai craché ſur votre nez,
Faut-il que cela vous pique ?

Ici tout brille également,
Tout eſt paré ſi ſomptueuſement,
Qu'on ne peut y trouver de place
Autre part que ſur votre face
Pour cracher ſans ſalir quelque riche ornement.

Auteurs, retenez bien cette ſage maxime;
A force de briller ſouvent on brille trop:
C'eſt aux yeux d'Apollon un véritable crime
Que de mener toujours Pegaze au grand galop;
On doit de temps en temps quitter le ton ſublime.

Sans la variété, ſans ſon charme flatteur
Les ouvrages ne peuvent vivre:
La richeſſe uniforme offenſe le Lecteur,
Et dans ſon noir chagrin il crache ſur le livre
Faute d'en faire autant ſur le nez de l'Auteur.

R [*D'Eole.*] C'eſt ici le prélude d'une de plus belles fictions, dont la Luſiade ſoit ornée: le Camoëns diſpoſe ſon Lecteur à voir quelque grand prodige; la nuit regne, un nuage affreux cache la Lune, les ondes mugiſſent ſans apparence de tempête, Gama ſe trouble, il invoque

le ſecours du Ciel: après un pareil Prologue, on attend un ſpectacle extraordinaire, & l'on n'eſt pas trompé dans ſon attente.

[*Découvert.*] Lorſque Gama fut S de retour en Portugal avec la nouvelle de la découverte des Indes, on y envoya une flotte de 13 voiles ſous la conduite de Pedr-Alvarès Cabral: elle fut aſſaillie d'un orage terrible auprès du Cap de Bonne-Eſpérance qui eſt le lieu où ce Géant parle aux Portugais: ſix vaiſſeaux périrent, les ſept autres furent extrêmement maltraités. Quant à ce que le Géant ajoute, qu'alors il ſera vengé de celui qui a découvert ſa retraite; pour entendre cet endroit, il faut ſçavoir qu'avant le voyage de Gama ſous le regne de Don Juan II. prédéceſſeur de Manuel, un Capitaine Portugais nommé Barthelemi Diaz pouſſa le premier la navigation juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance: or ce Diaz fut un de ceux que la mer engloutit, lorſque Pedr-Alvarès eſſuya la tempête dont il eſt menacé dans cette prédiction.

T [*Leur deſtructeur.*] Le Géant parle ici de Don François d'Alméyde qui fut Vice-Roi des Indes : il y fit des actions dignes d'une mémoire éternelle, il ravagea par le fer & par le feu les Iſles de Mombaze & de Quiloa ; enfin après mille victoires, il vint périr ſur le Cap de Bonne-Eſpérance, comme on le verra plus au long dans le dixiéme Chant.

V [*Portugais.*] Ceci regarde le malheur de Don Manuel de Souza : l'hiſtoire en eſt touchante. Jerôme de Corteréal en a fait un Poëme Portugais, qui tireroit des larmes aux plus inſenſibles : je vais la raconter en peu de mots pour l'intelligence de mon Auteur, & pour le contentement de ceux qui ne la ſçavent pas. Don Manuel de Souza, que quelques Ecrivains nomment encore Sepulvéda, étoit un jeune Cavalier Portugais, dont la Nobleſſe étoit ſoutenue d'un rare mérite : il fut pendant pluſieurs années Gouverneur de la Fortereſſe de Diu dans les Indes Orientales, où il amaſſa des tréſors immenſes : enfin content de

ſa fortune, il équippa un grand & ſuperbe vaiſſeau qu'il chargea de tous ſes biens, & s'y étant embarqué avec Léonor de Sa ſon épouſe, qui étoit une des plus belles perſonnes de ſon temps, il prit le chemin de ſa Patrie: jamais voyage n'eut un ſuccès plus déplorable; la tempête jetta ſon navire contre les écueils du Cap de Bonne-Eſpérance, où il ſe briſa en mille pieces: de cinq cens hommes qui y étoient, tant Matelots que domeſtiques de Manuel, il en périt cent, les autres ſe ſauverent avec leur maître, ſa femme & ſes trois enfans, dont le plus âgé ſe connoiſſoit à peine; tout ce qu'ils purent réchapper du naufrage, conſiſtoit dans quelques armes & très-peu de proviſions. La terre ne leur fut pas plus favorable que les flots: Manuel les ayant exhortés à la conſtance & à l'union, ils avancerent dans le pays qui eſt vaſte, inculte & deſtitué de toute reſſource: les uns tomboient en marchant, mourant de faim, de ſoif & de fatigue; les autres en s'écartant du gros de la troupe pour

chercher de l'eau, étoient massacrés par les Sauvages, ou dévorés par des bêtes féroces. Ils arriverent à une Bourgade habitée par des Ethiopiens, dont le Seigneur étoit un Brigand: ce barbare les ayant engagés par ses promesses à ne se point défier de lui, s'empara de leurs armes & de leurs habillemens, & les laissa tous nuds dans la campagne plus misérables encore, qu'ils ne croyoient pouvoir le devenir: leur nombre diminuoit de moment en moment. Léonor gemissoit moins des maux qu'elle souffroit, que du chagrin de voir son corps exposé aux regards des Caffres qui venoient l'insulter sans cesse; enfin ayant les jambes toutes enflées, les pieds déchirés & sanglans, & se sentant défaillir après avoir fait environ trois cens lieues de chemin avec des incommodités qui auroient accablé les hommes les plus robustes, cette belle infortunée s'enterra dans le sable jusqu'au col, pour avoir du moins la consolation de cacher sa nudité; dans cette affreuse situation elle vit expirer deux de ses

enfans,

enfans, qu'elle avoit nourris jusqu'alors, en se privant elle-même des secours que la Providence lui envoyoit; ce triste spectacle hâta l'instant de sa mort: son mari qui l'aimoit tendrement n'eut pas plutôt reçu ses derniers soupirs, qu'agité d'un cruel désespoir, il prit dans ses bras le troisiéme de ses enfans, dont la vie étoit prête à s'éteindre, & chargé de ce précieux fardeau, il s'enfonça dans les bois en poussant des cris lamentables: l'un & l'autre devinrent bientôt la proye des tigres & des lions; vingt-six Portugais survêcurent à cet horrible enchaînement de disgraces, & ce sont eux qui en ont porté la nouvelle dans leurs pays: car étant parvenus à un autre village d'Ethiopiens, qui entretenoient commerce avec les Marchands Portugais habitués sur les bords de la Mer Rouge, ils trouverent des vaisseaux qui les ramenerent en Europe contre toute espérance. Le recit que je viens de faire, montre qu'il n'est pas vrai que Manuel de Souza & sa femme soient morts en s'embrassant; mais c'est

pour de très bonnes raisons, que l'Auteur a mis ce mensonge dans la bouche du Géant; on le verra dans la note marquée [Z] qui est la troisiéme après celle-ci.

X [*Tourmente.*] Nous l'appellons aujourd'hui le Cap de Bonne-Espérance: son premier nom lui fut donné par le Capitaine Barthelemi Diaz, & le nouveau par Don Juan II. qui voulut témoigner par-là que les Portugais pourroient espérer de parvenir jusqu'aux Indes, puisqu'ils avoient déja pousſé si loin leurs découvertes. Après ce que nous avons dit sur le voyage d'Hannon & des Phéniciens autour de l'Afrique, il paroît que les anciens Géographes ont pû connoître ce Promontoire: j'ose même avancer qu'ils l'ont connu, & je ne doute pas que ce ne soit celui que Mela & Ptolomée nomment Εσπερᾳ κερας, *la corne d'Hespérus:* quiconque sçaura un peu le rapport de la Géographie moderne avec celle des Grecs & des Romains tombera aisément d'accord de cette vérité; l'Auteur ne dit le contraire que

pour exalter la navigation Portugaiſe.

[*Doris.*] Cette Nymphe étoit Y fille de l'Océan, elle épouſa ſon frere Nerée dont elle eut les Néréïdes : la fable n'admet point ici d'explication hiſtorique ; Doris & Nerée n'exiſterent jamais, ce ne ſont que des emblêmes qui font alluſion aux ſecrets de la nature. Nerée eſt l'eau de la mer, Doris en eſt l'amertume ; lorſqu'on nous dit que les Néréïdes naquirent de leur union, cela doit s'entendre des poiſſons marins, qui doivent leur vie au ſel & à l'humidité de leur élément.

[*Le nuage ſe diſſipe.*] L'Auteur Z n'a pas imaginé cette admirable fiction dans l'unique deſſein d'annoncer les tempêtes & les diſgraces, dont les vaiſſeaux Portugais ſeroient aſſaillis auprès du Cap de Bonne-Eſpérance ; il pouſſe encore ſes vûes plus loin : ſa Poëſie eſt toujours myſtérieuſe, toujours riche en alluſions qu'on ne développe jamais ſans plaiſir & ſans utilité ; ſouvent chez lui la même fable nous offre un ſens

hiſtorique, un ſens phyſique & un ſens moral; tel eſt l'endroit dont il s'agit préſentement: le ſens phyſique y frappe les yeux; on reconnoît ſans peine que le Poëte veut nous donner une grande idée des orages fréquens autour de ce Cap ſi redoutable, lorſqu'il le fait ſortir d'un Géant, que ſon ambition & ſes fureurs armoient contre le Ciel, & qui ſous ſa premiere forme ayant été tourmenté par mille paſſions violentes, les conſerve encore après ſa métamorphoſe: le ſens hiſtorique & le ſens moral ſont un peu plus difficiles à démêler; mais la récompenſe ſuit le travail qu'il en coute pour les éclaircir. Adamaſtor nous repréſente Mahomet & ſes ſectateurs, qui ſe ſont oppoſés de toutes leurs forces à la découverte & à la conquête des Indes par les Portugais: les Maures & les Turcs étoient maîtres de cette navigation, dont ils déroboient ſoigneuſement la connoiſſance aux peuples de l'Europe: lorſqu'ils virent que leur ſecret alloit tranſpirer, ils eurent recours aux armes, à l'artifice

& à tous les moyens qui pouvoient nous fermer les portes de l'Orient. Ceux qui par un préjugé peu raisonnable mépriſent les interprétations allégoriques, ne manqueront pas ſans doute de prendre celle-ci pour une chymère enfantée par un Commentateur ; laiſſons-les en proie au faux goût qui les flatte, & montrons que le Camoëns penſoit réellement à Mahomet en nous peignant Adamaſtor : je ſoutiens qu'il n'a oublié aucun des traits qui pouvoient établir une parfaite reſſemblance entre ſa copie & ſon modéle. Il dit que les Portugais apperçurent Adamaſtor au milieu d'un nuage affreux dans un temps clair & ſerain : ſi l'on croit la plupart des Ecrivains Arabes, c'eſt ainſi que Mahomet avoit coutume de paroître en public. La deſcription du corps, des yeux & de la voix d'Adamaſtor, ne s'accorde-t-elle pas entiérement avec ces paroles de Jean Cuſpinien au ſujet de Mahomet ? *Trux aſpectus & vox terribilis, corpuſque gladiatorio robore metuendum* : & avec ce paſſage de Louis Marmol :

Tenia la cabeça grande, el gesto robusto, la color palida, la barba larga ; era muy animoso y desprèciador de Peligros : le premier dit, que *Mahomet avoit le regard farouche, la phisionomie cruelle, la voix terrible, & le corps d'une vigueur formidable & digne d'un Athlete :* le second lui donne *une tête extrêmement grosse, un teint pâle, une longue barbe, l'air robuste : & tout cela soutenu d'une ambition & d'une intrépidité qui mépriſoit les plus grands périls.* N'eſt ce pas le véritable Adamaſtor du Poëte Portugais ? ce Géant dit que les Mers Orientales lui appartenoient ; Mahomet lui-même en auroit dit autant à Gama, car ſes Diſciples étoient les ſeuls qui connuſſent alors la navigation des Indes, comme nous l'avons déja remarqué. Adamaſtor prophétiſe, Mahomet ſe ventoit d'avoir le don de prophétie ; les Arabes rapportent pluſieurs de ſes prédictions : on me dira qu'elles ſont fauſſes ; je réponds que l'Auteur a pris ſoin de mettre un menſonge dans la bouche d'Adamaſtor, afin de rendre ſon tableau plus

fidele ; ce menſonge concerne la mort de Manuel de Souza, qui n'expira pas en embraſſant ſa femme, comme le Géant l'avoit prédit ; mais loin d'elle dans un bois, où il fut dévoré par les bêtes féroces. Adamaſtor fait des contorſions & des grimaces épouvantables quand Gama l'interroge : la même choſe arrivoit ſouvent à Mahomet, parce qu'il étoit ſujet au mal-caduc. Adamaſtor ſe dit fils de la terre ; Mahomet étoit d'une naiſſance ſi baſſe qu'aucun titre ne lui convient mieux : les Grecs, les Latins & les Eſpagnols le donnent familierement aux gens qui ſortent d'une origine abjecte ; notre langue en uſe de même, témoins ces vers d'un de nos beaux eſprits.

J'ai vu des Roturiers, vils enfans de la terre,
Unir leur ſang impur au ſang des demi-Dieux,
Des Phaëtons préſomptueux
Renverſés de leur char par un coup de tonnerre.

Lorſqu'Adamaſtor ajoute qu'il eſt

frere de Briarée & d'Encelade, il faut entendre que c'eſt Mahomet qui pouſſa l'audace & l'impiété auſſi loin que ces deux Géans fabuleux. Adamaſtor fait la guerre aux Dieux en parcourant la mer, & en cherchant Neptune pour le combattre; Mahomet dans la perſonne de ſes Sectateurs exerce continuellement le métier de Pyrate contre les Chrétiens. Thétis aimée par Adamaſtor eſt l'emblême de la gloire que Mahomet & les Turcs prétendent acquérir dans leurs invaſions: le Géant ne trouve entre ſes bras qu'une horrible montagne dans le moment qu'il croit y tenir Thétis; le faux Prophete en ſe flattant d'atteindre à la véritable gloire, n'en embraſſe que le phantôme qui eſt l'orgueil. Adamaſtor honteux de ſon malheur, va ſe cacher dans une profonde ſolitude: la même choſe n'arriva-t-elle pas préciſément à Mahomet, lorſqu'ayant fait une vaine tentative ſur les Chrétiens & les Juifs de la Mecque, il fut obligé de s'enfuir dans l'Arabie, où il ſe tint quelque temps au fond d'un antre

tre du Mont-Gatéra. Enfin la métamorphoſe d'Adamaſtor en un vaſte aſſemblage de terre & de rochers lavés par les ondes, nous déſigne la mort & le tombeau de Mahomet: il mourut hydropique; voilà les eaux qui l'entourent: on a mis ſon corps dans un tombeau qui eſt extrêmement élevé; voilà la hauteur du Promontoire. Joignez à tout ceci, que le nom d'Adamaſtor vient du Grec ἀδάμας-ος, *indomptable*; épithete qui quadre beaucoup avec l'intrépidité farouche, dont Mahomet faiſoit profeſſion, ſelon le rapport de Marmol, Cuſpinien, Zonare, Cedrenus & Calcondile, &c. Je conclus donc que dans le ſens phyſique, Adamaſtor eſt l'ennemi de la navigation Portugaiſe, par les tempêtes qui déſolent les parages du Cap de Bonne-Eſpérance. Dans le ſens hiſtorique, c'eſt Mahomet qui s'oppoſe aux progrès de la Religion Chrétienne, en armant contr'elle les peuples de Mombaze, de Mozambique, de Quiloa, de Sofala & de pluſieurs autres pays voiſins du même

Cap. Dans le ſens moral, c'eſt une leçon qui nous enſeigne, que les ſcélérats, quelques puiſſans qu'ils ſoient, & dans quelque aſyle qu'ils ſe réfugient, n'échappent jamais à la colere du Ciel. On me demandera peut-être pourquoi l'Auteur prend plaiſir à ſe voiler de la ſorte; je réponds que l'allégorie eſt une ſource inépuiſable de richeſſes & de beautés dans le Poëme épique: Homere, Virgile, le Camoëns & le Taſſe ſont preſque toujours myſtérieux; leurs ouvrages reſſemblent à la grenade, dont l'écorce eſt belle, & le dedans encore meilleur: plus on approfondit ces grands hommes, & plus on les admire, les réflexions d'un Lecteur éclairé ne manquent jamais de tourner à leur gloire.

A [*Lumineux.*] Cette périphraſe veut dire que le jour commençoit à paroître; la fable a donné quatre chevaux au Soleil pour traîner ſon char; Ovide rapporte leurs noms dans les vers ſuivans, Métamorph. liv. 2.

Interea volucres Pyrois, Eous, & Æthon

Solis equi quartuſque Phlegon hinnitibus auras
Flammiferis implent, pedibuſque repagula pulſant.

Les chevaux du Soleil attelés par les Heures
Brûlent d'abandonner leurs paiſibles demeures.
Aux portes du Palais Pyroïs & Phlegon
Le brillant Eoüs & le fougueux Ethon
Rongeant leurs freins dorés, & frappant la barriere,
Qui des Cieux chaque nuit leur ferme la carriere,
Par leurs henniſſemens vifs, aigus, enflammés
Marquent le noble orgueil dont ils ſont animés. *Thom. Corn. Trad. Met.*

Les noms des ces quatre chevaux ſont Grecs, *Pyroïs* ſignifie *enflammé*; *Phlegon*, *brûlant*; *Æthon*, *ardent*; *Eoüs*, *matinal*; quèlques Auteurs ont encore appellé ce dernier-ci *Lampus*, *brillant*: on voit par-là que les chevaux du Soleil n'étoient que les attributs de cet aſtre.

[*Devancés.*] Gama veut parler de la flotte de Barthelemi Diaz, qui ſous le regne de Don Juan II. paſſa B

le Cap de Bonne-Eſpérance, & termina ſon voyage dans une petite Iſle qui en eſt à 62 lieues; on l'appelle l'Iſle de Sainte-Croix.

C [*Auſtrales.*] C'eſt le vent du Sud ou du Midi: les vaiſſeaux l'ont en poupe après qu'ils ont doublé le Cap de Bonne-Eſpérance. L'Auteur qui avoit fait ce voyage, connoiſſoit bien la rapidité des courans dont il parle dans cet endroit; on les eſſuye auprès d'un autre Cap qui en a pris le nom, ils ſont très-dangereux; ce fut leur impétuoſité qui empêcha Barthelemi Diaz de paſſer outre, Gama n'en vint à bout que par une eſpece de miracle.

D [*Et ſes richeſſes.*] Ville d'Ethiopie ſituée ſur les côtes du Zanguébar, où les Arabes & les Maures font un grand commerce: elle tire ſes richeſſes des Pays maritimes de la Cafrerie Orientale, où l'on trouve des mines très-abondantes: les rivages de cette Contrée forment un golfe ou une baye fort dangereuſe, à cauſe d'un courant violent qui attire les vaiſſeaux contre des écueils.

[*Soleil levant.*] Ces vaiſſeaux appartenoient aux Marchands de la Mecque, des autres ports de la Mer Rouge, & de la Mer Arabique : ils alloient d'abord dans les Indes ; enſuite avant de s'en retourner dans leur pays, ils venoient trafiquer avec les habitans de Sofala : voilà pourquoi les Negres diſent ici, que leurs mers ſont fréquentées par des vaiſſeaux qui viennent de l'Orient.

[*Des bons indices.*] Notre Géographie n'a pas entierement adopté l'expreſſion Portugaiſe, nous diſons le fleuve de Bonnes-Nouvelles. *E*

[*Notre Religion.*] C'eſt l'uſage des Mariniers de planter des Croix dans les terres nouvelles qu'ils découvrent : ordinairement ils y mettent quelqu'inſcription, qui marque, qu'ils ont pris poſſeſſion de l'endroit au nom de Dieu, de l'Egliſe & de leur Roi. *F*

[*Et infecté.*] A cette peinture, on reconnoît aiſément le ſcorbut, c'eſt le plus grand fléau des Mariniers ; l'eau corrompue & les alimens ſalés dont ils ſont contraints *G*

de ſe ſervir, ne manquent gueres de leur cauſer cette horrible maladie, lorſque le voyage eſt trop long.

I [*Podalire.*] Podalire étoit un ſçavant Medécin, qui alla au ſiége de Troye avec ſon frere Machaon; tous deux rendirent de grands ſervices aux Grecs dans cette guerre: Homere les fait enfans d'Eſculape, Dieu de la Medecine, c'eſt une louange délicate qu'il donne à leur capacité.

L [*De notre conſtance.*] Au ſujet de cet endroit-ci, Mr. de Voltaire s'écrie dans ſon eſſai ſur le Poëme épique: *Il faut avouer, que le Camoëns tombe dans des abſurdités étranges: je me ſouviens qu'après que Velaſco a raconté ſes avantures au Roi de Mélinde, il lui dit: ô Roi, juge ſi Ulyſſe & Enée ont voyagé auſſi loin que moi & couru autant de périls; comme ſi un barbare Africain des côtes de Zanguébar, avoit entendu parler d'Homere & de Virgile, &c.* Eſt-il poſſible qu'on oſe juger ſi légérement ſur des matieres qu'on ne s'eſt pas donné la peine d'approfondir? je me flatte d'avoir dé-

montré dans mes Notes du ſecond Chant, que le Roi de Mélinde peut parler d'hiſtoire & de mythologie ſans bleſſer la vraiſemblance ; il le peut, il l'a déja fait : rien n'empêche Gama de lui en parler à ſon tour. L'erreur de Mr. de Voltaire vient de ce qu'il a pris ce Prince pour un Caffre ſtupide & ſauvage, au lieu que c'eſt un Arabe, un homme ſorti d'une des nations les plus ſpirituelles de l'univers. Je ne répeterai point tout ce que j'ai dit ailleurs pour éclaircir cette difficulté, il me ſuffira d'y ajouter une nouvelle preuve, qui ne me paroît pas indifférente. Quoique les Arabes n'aient pas l'uſage de l'Imprimerie, ils ne laiſſent pas d'avoir des Bibliotheques nombreuſes : on trouve dans les Villes de Fez, du Caire, de la Mecque & de Baſra, une infinité de gens qui gagnent leur vie à tranſcrire des livres, leſquels ſe répandoient dans tout l'Orient avant que les Portugais y pénétraſſent ; nous avons par les ſoins de quelques Sçavans, divers catalogues des ouvrages de plus de quatre mille Au-

teurs Arabes; on ne croira pas trop hazarder ſes conjectures, en diſant que ces liſtes ſont encore imparfaites, & que dans la ſuite on pourra les agrandir au double. Bin-Schahna mort en 1478 a compoſé une Hiſtoire univerſelle depuis la création du monde juſqu'à l'an 1403, ſous le titre de *Roüad Almanadir fy ilmala Oüail*, c'eſt-à dire; *les jardins de belle vue ſur la ſcience des Anciens & des Modernes.* Abulfarage en a fait une autre qui eſt intitulée, *Hiſtoire Chronologique des Dynaſties :* elle eſt diviſée en dix chapitres, dont le premier traite d'Adam & des Patriarches juſqu'à Moïſe, le ſecond des Juges d'Iſraël, le troiſiéme des Rois Juifs, le quatriéme des Rois Chaldéens, le cinquiéme des Rois Mages, le ſixiéme des anciens Grecs idolâtres, le ſeptiéme des Romains, le huitiéme des Empereurs de Conſtantinople, le neuviéme des Rois Arabes Mahométans, & le dixiéme des Rois Mogols. Quand les Orientaux n'auroient que ces deux livres, n'en ſeroit-ce pas aſſez pour autori-

ser l'érudition que le Camoëns attribue au Roi de Mélinde, & celle qu'il met ici dans la bouche de Gama ? c'eſt donc mal à propos que Mr. de Voltaire fronde un Auteur ſi reſpectable; l'égarement, où ſa précipitation d'eſprit l'entraîne, doit nous ſervir de leçon, & nous apprendre qu'on court toujours moins de riſque à louer les grands hommes, qu'à les blâmer: quels écueils n'a-t on pas lieu de craindre ſur l'Océan de la critique, lorſqu'on y voit le naufrage d'un ſi bon vaiſſeau ?

[*Le Berceau.*] Pour peu qu'on ait *M* de lecture, on voit bien qu'il s'agit d'Homére: les ſept Villes qui ſe diſputerent autrefois l'honneur d'avoir vu naître ce grand homme, ſont nommées dans le diſtique ſuivant, rapporté par Aulugelle, livre troiſiéme chap. 10.

Septem urbes certant de ſtirpe inſignis Homeri:
Smirna, Rhodos, Colophon, Salamin, Chios,
Argos, Athenæ.

Sept Villes de fameux renom,
L'heureuſe Salamine, Athenes la guerriere,

Smyrne, Rhode, Chios, Argos & Colophon
Se disputent l'honneur d'avoir produit Homére.

L'incertitude est allée encore plus loin, touchant la Patrie de ce Prince du Parnasse: selon Lucien, il naquit dans Babylone, & selon Héliodore dans Thebes en Egypte: ses parens ne sont pas mieux connus, il y a beaucoup d'apparence qu'il fut un fruit de l'amour plutôt que du mariage. Depuis près de trois mille ans que ses œuvres font l'admiration des gens de bon goût, Virgile est le seul qui ait mérité d'entrer en paralelle avec lui; l'un & l'autre ont formé trois Disciples fameux, qui sont le Camoëns, le Tasse & Milton; après ceux-ci on ne trouve plus que quelques foibles ébauches de la véritable Epopée.

N [*Des Circés.*] Circé étoit fille d'un Roi de Pont, nommé Hypérion, & de son épouse qui s'appelloit Perséïde: comme Hypérion est un des noms que la fable donne au Soleil,

les Poëtes en ont pris ſujet de feindre que cet aſtre étoit le pere de Circé. Elle avoit une grande connoiſſance des vertus de toutes les plantes ; ſon ſçavoir joint à ſa mauvaiſe conduite, la fit paſſer pour magicienne : ayant épouſé un Roi de Sarmatie, elle l'empoiſonna pour regner toute ſeule ; ſes débauches & ſes cruautés révolterent ſon peuple qui la chaſſa du Thrône : elle ſe réfugia en Italie avec des richeſſes immenſes ; là elle attiroit les voyageurs dans ſon Palais, & la vie infame qu'elle menoit avec eux, a fait dire qu'elle les métamorphoſoit en bêtes.

[*Des Cyclopes.*] Les Grecs donnerent le nom de Cyclopes aux anciens habitans de la Sicile, parce que c'étoit un peuple ſauvage qui n'avoit ni religion, ni politeſſe, ni humanité : la fable les repréſente avec un grand œil rond au milieu du front ; c'eſt ce que ſignifie le mot de Cyclope, qui eſt compoſé de *κύκλος cercle*, & *ὤψ œil* ; on a ſuppoſé qu'ils n'en avoient qu'un pour marquer qu'ils ne voyoient que par les yeux du corps, O

& que leur ame étoit plongée dans les ténébres d'une ignorance brutale.

P [*Des Ciconiens.*] Les Ciconiens étoient des peuples de Thrace, contre lesquels Ulysse soutint une dangereuse guerre en s'en retournant dans sa Patrie, Odyss. liv. 9.

Q [*Patrie.*] Homére dit que quelques compagnons d'Ulysse ayant goûté des fruits d'Alisier en Afrique, ne se soucierent plus de retourner dans leur Patrie, & même qu'ils l'oublierent entiérement : cela leur arriva chez les Lotophages, peuple dont le nom signifie en Grec mangeur d'Alisier; cette espece de fruit n'est pas assez délicieuse en Europe pour produire un effet si surprenant, les chaleurs de l'Afrique peuvent lui donner un goût plus agréable que dans nos climats : quoi qu'il en soit, l'expression d'Homere ne doit être entendue que dans un sens figuré : les compagnons d'Ulysse étoient las d'essuyer avec lui les tempêtes & les fatigues d'une longue navigation, ils se virent bien reçus chez les Lotophages, & suivant la maxime qui

porte, que par-tout où l'on ſe trouve bien, l'on eſt dans ſa patrie, ils regarderent comme leur pays natal un aſyle, où les plaiſirs & le repos s'offroient à leurs vœux : rien n'eſt plus naturel ; voilà de quelle façon l'on doit expliquer les grands Poëtes, leurs fables ne ſont que des vérités.

[*Dans la mer.*] Gama parle ici de *R* Palinure Pilote d'Enée, que le Dieu du ſommeil précipita dans la mer pour ſervir la colere de Junon qui vouloit perdre la flotte des Troyens. Virg. Eneid. liv. 4.

[*Bourſes de cuir.*] Homére feint *S* dans le dixiéme livre de ſon Odyſſée, qu'Eole fit préſent à Ulyſſe d'une bourſe de cuir, où les vents orageux étoient renfermés, le Zéphyre ſeul demeura libre pour favoriſer la navigation de ce Prince ; mais un jour qu'il dormoit, ſes compagnons ouvrirent la bourſe, s'imaginant qu'elle contenoit quelque choſe de précieux, les vents s'étant envolés, éxciterent une tempête terrible : quelques critiques modernes

ont trouvé cette fiction ridicule : cependant rien n'eſt plus ſage ni mieux imaginé ; c'eſt un excellent avis qu'Homere donne aux Rois pour bien gouverner le vaiſſeau de la République, dont ils ſont les Pilotes ; la bourſe où les vents ſont captifs, eſt l'emblême de la prudence qui doit enchaîner les paſſions, & ſe rendre maîtreſſe des caprices du ſort en les prévoyant. Lorſqu'un Roi perd de vue les grands ſoins qui devroient l'occuper, mille ambitieux ne manquent pas de profiter de ſon ſommeil pour s'ingerer dans les affaires de l'Etat ; les troubles, l'aviliſſement du Souverain, & la miſére du peuple, ſont bien-tôt les fruits de leur audace indiſcrete.

T [*Calypſo.*] La Nymphe Calypſo eſt aſſez fameuſe par l'Odyſſée d'Homere, & par l'admirable Roman de Télémaque : elle reçut favorablement Ulyſſe ſur les côtes de l'Iſle d'Ogygie, où le naufrage l'avoit jetté : étant devenue amoureuſe de ce Héros, elle en eut pluſieurs enfans pendant le cours de ſept années

qu'il paſſa auprès d'elle : on ne ſçait pas bien s'il y a eu jamais de femme nommée Calypſo ; ſon nom paroît fait à plaiſir, & je vois beaucoup d'apparence à croire qu'Homere en eſt l'inventeur, car c'eſt un mot compoſé de Καλὸς *beau*, & Ὑψος *Majeſté*, comme qui diroit beauté majeſtueuſe.

[*Stymphale.*] Ces monſtres étoient les harpies : Virgile les peint divinement dans le troiſiéme livre de ſon Eneïde. V.

Triſtius haud illis monſtrum, nec ſævior ulla
Peſtis, & ira Deum ſtygiis ſeſe extulit undis ;
Virginei volucrum vultus, fœdiſſima ventris
Proluvies, unc æque manus, & pallida ſemper
Ora fame.

Voici la traduction de ces beaux vers par Mr. de Segrais.

Par le courroux des Dieux jamais un plus grand mal
N'eſt ſorti des cachots du Monarque infernal :
De ces monſtres aîlés le viſage perfide
D'une Vierge fait voir l'apparence timide ;
Mais ſous ce faux ſemblant le dedans n'eſt qu'horreur ;

Rien ne peut assouvir leur avide fureur :
Une éternelle faim tient leurs gueules béantes,
Leurs regards sur la proie, & leurs griffes sanglantes.

Ceux qui ont expliqué les fables, disent que les harpies sont dans le sens moral les emblêmes de l'avarice & de la gourmandise ; & dans le sens physique, les mauvais vents qui flétrissent tous les biens de la terre, & qui souvent amenent la peste ; mais comme selon le témoignage des Poëtes, il y a eu des harpies en différens endroits & en différens temps, il est certain aussi que plusieurs choses qu'on raconte sur leur sujet, doivent être prises dans le sens historique: par exemple, les harpies qui désoloient Phinée Roi de Thrace, étoient certainement des personnages réels: ce Prince eut deux enfans de Cléopatre, sa premiere femme, sçavoir, Orithus & Crambis; ayant répudié Cléopatre, il épousa Idée, fille de Dardanus Roi des Scythes ; Orithus & son frere devinrent bientôt les victimes de la méchanceté de

leur

leur Maratre qui les accusa faussement d'avoir voulu attenter sur son honneur : leur pere eut la foiblesse de l'en croire sur sa parole, & la cruauté de leur faire crever les yeux ; vers le declin de ses jours, il perdit la vue lui-même par une juste punition du Ciel : il avoit eu deux filles de son second mariage ; Solivius les nomme Erasie & Harpie : ces Princesses aussi dénaturées que leur mere, traiterent alors le malheureux Phinée avec la derniere inhumanité, jusques-là qu'au milieu de sa Cour, il manquoit souvent du nécessaire ; elles pilloient tout, elles accabloient le peuple d'impôts ; enfin Zethès & Calais, deux Argonautes qui étoient parens des enfans du premier lit, chasserent ces trois monstres hors de la Thrace : voilà sur quel fondement les Mythologues ont écrit que les Harpies ravissoient tout ce qu'on servoit sur la table de Phinée ; lorsqu'ils ajoutent que Zethès & Calais les poursuivirent long temps en volant avec rapidité, il faut entendre que ce fut à force de voiles. Quant

aux Harpies du Lac de Stymphale ; c'étoit une multitude innombrable d'oiſeaux, dont Hercule purgea l'Arcadie : Ariſtide en fait foi dans ſon Oraiſon ſur ce Héros : ὅσγε καὶ τὰς ὄνιθας περὶ Στύμφαλον διαφθείρεσας τὰ πολλὰ τῆς Ἀρκαδίας, εὗρεν ὅπως ἐκβαλῃ, &c. *Hercule trouva le moyen d'éloigner du Lac de Styphale les oiſeaux qui ravageoient toutes les campagnes d'Arcadie.* Diodore de Sicile, Quintus-Calaber, & les meilleurs Auteurs de l'antiquité ſont du même ſentiment.

X [*Des Morts.*] Ceci regarde la deſcente d'Ulyſſe & d'Enée dans les enfers ; Gama conclut que les vérités hiſtoriques de la navigation Portugaiſe ſont plus admirables que toutes les fictions d'Homere & de Virgile : on pourroit douter ſi ce diſcours n'eſt pas un peu trop fanfaron dans ſa bouche ; je réponds, qu'il parle moins pour ſa gloire, que pour celle de ſes compatriotes, dont il lui étoit important de donner une haute idée au Roi de Mélinde.

Fin des Remarques du V. Chant.

CHANT VI.

LE Roi Maure n'épargne rien pour témoigner ſon eſtime aux Portugais, & pour s'attirer l'amitié de leur Monarque ; il voudroit pouvoir entretenir avec eux un commerce facile ; ſon cœur eſt jaloux des Agareniens, que la fourtune a placés dans le voiſinage des Colonnes d'Hercule. Pendant tout le ſéjour que nos voyageurs firent ſur cette côte, ce ne furent que jeux & que danſes à la mode des Peuples de Mélinde, & que parties de pêche, qui n'étoient pas moins agréables que celle où Marc Antoine & la charmante fille de Legus tâchoient

de ſignaler leur adreſſe à
A l'envi l'un de l'autre ; ce ne furent que feſtins & que banquets ſuperbes où le Roi déployoit ſa magnifience, & où les Portugais virent des fruits, des poiſſons & des oiſeaux inconnus en Europe.

Enfin le Capitaine ſonge à partir ; les momens lui ſont chers : le repos & les délices n'arrêtent point ſon grand cœur, il ſe munit d'un Pilote & des proviſions dont il a beſoin, enſuite il prend congé du Roi : ce bon Prince aſſure les Portugais qu'il leur conſerve une amitié durable, il les prie de fréquenter ſes ports, & de les regarder comme des aſyles où l'on s'empreſſera toujours à prévenir leurs vœux ; ajoutant qu'il ne ſouhaite rien davantage

que de recevoir dans ſes Etats une Nation ſi noble, & que tant qu'il jouira de la lumiere du Ciel, on le trouvera prêt à ſe ſacrifier pour le Peuple de Luſus & pour ſes Souverains. Gama lui témoigne une vive reconnoiſſance, ils ſe ſeparent ſatisfaits l'un de l'autre.

Pouſſés par un vent favorable, les vaiſſeaux s'avancent vers l'Aurore, le Pilote de Mélinde les conduit ſagement; aucun levain de trahiſon n'infecte ſon cœur, un zèle ſincere l'anime; & ſa prudence écarte loin des Portugais pluſieurs dangers terribles, qu'ils ne pourroient éviter ſans lui. Déja l'Océan des Indes ſembloit ſe ſoûmettre à leurs proues victorieuſes; ils appercevoient déja le

berceau du Soleil : Bacchus toujours ennemi de leur gloire & de leur proſpérité, l'implacable Bacchus rallume ſa fureur en les voyant approcher des climats fertiles, dont il voudroit leur interdire l'accès ; il gémit de honte & de rage, il blaſphême, il ſe deſepere, enfin reconnoiſſant que les Remparts d'Ulyſſe vont devenir une nouvelle Rome, que c'eſt un arrêt écrit dans le livre des deſtinées, & que Jupiter conſpire avec les Luſitains ; il deſcend de l'Olympe pour chercher ailleurs un remede au noir chagrin qui le dévore : il entre dans le ſein des flots, & pénetre juſqu'à la Cour du Dieu redoutable, auquel la voix du ſort a confié le ſceptre de la Mer.

Neptune, les aimables Né-

réïdes, & tous les autres Dieux Marins demeurent dans le fond des gouffres de l'Océan ; gouffres formidables qui engloutiſſent les ondes, & les rejettent avec fureur, lorſque les fiers Aquilons troublent l'Empire des eaux : c'eſt-là que ſur des ſables d'argent qui ne furent jamais touchés des rayons du ſoleil, s'éleve un ſomptueux édifice, fortifié de pluſieurs tours d'une hauteur immenſe ; les murs ſont d'un cryſtal plus éclatant que les diamans les plus fins ; les portes d'or pur marquetées de perles, de corail & d'autres matieres précieuſes dont l'arrangement compoſe des deſſeins admirables.

En cet endroit le fils de Semele voit ſous mille couleurs confuſes l'image de l'an-

cien Chaos, d'où l'univers a tiré ſon origine: il voit ſortir de cette maſſe informe les quatre Elémens diſtingués chacun ſelon leur office; le feu ſe place au-deſſus des trois autres dans une ſphére brillante, où il ne ſe nourrit que de lui-même, & où l'audacieux Promethée déroba jadis un rayon de cette flamme céleſte, dont les douces chaleurs animent toute la nature. L'air occupe l'eſpace qui eſt au-deſſous; leger, inviſible & pénétrant, il ſe gliſſe en tous lieux, & les ardeurs du Midi, non plus que les frimâts du Nord, ne peuvent le contraindre à laiſſer aucun vuide dans le monde. Enſuite vient la terre parée de forêts, d'herbages & de fleurs, hériſſée de montagnes, & couverte

couverte de différentes eſpeces d'animaux qui trouvent leur nourriture dans les biens qu'elle leur prodigue : elle eſt entrecoupée par les fleuves & bordée des eaux de la Mer, où l'œil croit ſuivre le mouvement des poiſſons, dont les uns nagent pendant que les autres s'élancent hors de leur liquide ſéjour ; l'art avoit auſſi repréſenté ſur les portes de ce Palais la guerre des Géants contre les Dieux. Tiphée accablé ſous le poids du mont Ethna ſembloit encore braver ſes vainqueurs en vomiſſant des tourbillons de flâmes qui menaçoient le Ciel. D'un autre côté la terre ébranlée par le Trident de Neptune produiſoit un cheval belliqueux, qui fut le premier que les humains con-

nurent, & Minerve leur faiſoit preſent d'un olivier paiſible qui
B venoit d'éclore par ſes ſoins.

Bacchus ne s'arrête pas long-temps à conſiderer ces merveilleux ouvrages : il entre, & Neptune vient au-devant de lui, accompagné des Nymphes de la Mer. Souverain Arbitre des flots, dit Bacchus, que mon arrivée dans ton Empire ne te ſurprenne point ; j'y cherche du ſecours contre une douleur cruelle qui me tourmente : l'injuſtice du ſort n'épargne perſonne, ſes revers accablent également les grands & les petits ; mais pour apprendre la cauſe de mes inquiétudes, daigne raſſembler autour de toi les Dieux & les Déeſſes qui habitent ton vaſte Royaume, je te décou-

vrirai en leur préſence des infortunes dont tu frémiras : il faut que vous m'entendiez tous, puiſque vous êtes tous enveloppés dans mon malheur. C

Neptune jugeant que l'affaire eſt d'une importance extrême, ordonne à Triton de convoquer tous ſes ſujets. Triton D eſt un jeune Dieu Marin, fils du Roi des Eaux & de la Nymphe Salacie, & Meſſager de ſon pere : il a la taille gyganteſque, le teint brun, le regard dur & le viſage d'une laideur ſiniſtre ; ſa barbe & ſes cheveux longs reſſemblent à ces herbes fangeuſes qui naiſſent au fond des campagnes ſalées ; il a la tête couverte d'une grande coquille de Langouſte, le reſte de ſon corps eſt nud pour nager plus facilement. Déja E

F soufflant avec impétuosité dans sa conque, il faisoit retentir toute l'étendue de la Mer; à ce signal, les Divinités qu'il appelle, se rendent en foule au Palais de leur Maître.

Là se montrent le vieux Océan accompagné de sa famille, & le Pere Nérée avec Doris son épouse, dont la fécondité peupla l'Empire des flots d'une si prodigieuse multitude de Nymphes: on voit arriver après ceux-ci le sage Prothée, qui n'ignore pas les desseins de Bacchus, puisque ses yeux percent tous les secrets du temps présent, & lisent dans les plus sombres ténébres de l'avenir: d'un autre côté paroît l'aimable Thétis; la douceur & la majesté sont

peintes ſur ſon viſage : les ondes s'arrêtent pour admirer ſes charmes, elle eſt vêtue d'une tunique précieuſe & tranſparente, qui couvre ſes beautés, mais qui ne les cache pas. Amphitrite dont le teint efface les plus brillantes fleurs, l'agréable Amphitrite vient auſſi à l'aſſemblée, ſe faiſant ſuivre par le fameux Dauphin qui lui conſeilla de répondre aux deſirs de Neptune, & qui pour cette raiſon lui eſt devenu ſi cher, qu'il a le privilege d'être toujours auprès d'elle ; ces deux Déeſſes ſe donnent la main & marchent G d'un pas égal, comme étant unies l'une & l'autre par les nœuds de l'hymenée avec le Monarque de la Mer. Ino amene l'Enfant di-

vin qu'elle a ſauvé des fureurs d'Athamas ; Glaucus vient, en pleurant le triſte
H ſort de ſa Maîtreſſe. La troupe immortelle entre dans le
I ſallon magnifique, où brûlent pluſieurs caſſolettes remplies de cette gomme précieuſe que la Mer produit dans ſon ſein, & qui ſurpaſſe en douceur les plus excellens parfums de l'Arabie. Neptune partage ſon thrône avec Bac-
L chus: les autres Dieux ſe placent ſur des ſieges de cryſtal, & les Déeſſes ſur de riches eſtrades. Bacchus voit à peine regner le ſilence dans l'aſſemblée, qu'il prend auſſitôt la parole pour découvrir les inquiétudes qui lui rongent le cœur : en même temps, afin de toucher plus vivement ceux qui l'écou-

tent, afin de les irriter davantage contre le Peuple qu'il persécute, il obscurcit ses regards, il charge son front d'une tristesse qui n'est pas moins expressive que les accens de sa voix.

O Neptune, s'écrie-t-il, souverain Dominateur des flots, qui de l'un à l'autre Pole te rendent un hommage légitime; toi, qui renfermes les humains dans des bornes où leur ambition devroit se contenir; & toi Pere Océan, dont les bras opposent des barrieres éternelles à ces audacieux, pour leur montrer que suivant les justes décrets de la nature, chacun doit vivre dans son élément; & vous nobles Divinités de ce vaste Empire, vous qui tenez dans vos mains la punition toujours

prête pour ceux qui vous offenſent : à quoi ſongez-vous aujourd'hui ? quel enchantement peut ramollir cette inflexible rigueur, dont votre ſageſſe payoit les attentats des mortels ? Vous avez vu ces profanes eſcalader le Palais de l'Olympe, & guidés par une frénéſie incroyable, affronter les fureurs de la Mer avec des voiles & des rames fragiles ; vous avez vu, & nous voyons encore chaque jour, les flots & le Ciel livrés aux inſolences de la terre : bientôt, ſi le cours du mal ne s'arrête, l'homme s'élevera juſqu'à la condition des Dieux, & les Dieux deſcendront juſqu'à celle de l'homme : tournez à préſent vos regards vers ce Peuple miſérable qui tire ſon nom d'un de mes vaſſaux ;

voyez avec quelle témérité, avec quel orgueil il brave votre pouvoir & le mien, & les forces de tout le monde: il viole vos loix, il ſubjugue vos campagnes, jamais Rome ne porta ſi loin ſon ambition. Borée avec ſes freres combattit les Minyens qui s'ouvrirent les premiers une route au travers des ondes; ah ſi les enfans d'Eole vengerent alors leur puiſſance mépriſée, vous, qu'une pareille injure touche maintenant de plus près, qu'attendez-vous, pourquoi différez-vous le châtiment d'une Nation qui vous outrage? Ne croyez pas qu'ingénieux à vous ſéduire, j'entreprenne de vous perſuader que je viens ici pour l'amour de vous ſeuls; nos intérêts ſont communs, ma

gloire n'eſt pas moins bleſſée que la vôtre : les Portugais vont abattre tous ces monumens fameux, tous ces brillans trophées, que je me ſuis érigés dans les Indes, lorſque je les ai conquiſes : la deſtinée l'ordonne, & Jupiter y conſent ; oui, Jupiter & les autres Dieux du Ciel ſuivent le torrent de la fortune : à ſon exemple ils élèvent aux plus grands honneurs ceux qui en ſont les plus indignes. Voilà pourquoi je quitte le ſéjour des aſtres, voilà ce qui m'amene auprès de vous ; je viens voir ſi votre appui raffermira mes autels chancelans, & me rendra le repos que j'ai perdu.

Il alloit en dire davantage, mais ſes larmes l'interrompent : l'aſſemblée en eſt émue,

une fureur qui ne ſouffre ni délais ni conſeils, s'empare de tous les eſprits; on deputte vers le redoutable Eole pour lui commander, de la part de Neptune, de lâcher la bride aux Aquilons, & d'exciter par leur moyen une tempête qui faſſe périr les avanturiers Portugais. Prothée vouloit s'oppoſer à cette injuſte violence, on l'empêche de parler; pluſieurs voix tumultueuſes s'élevent contre lui, & Doris lui crie avec indignation que Neptune ſçait bien ce qu'il fait. Eole ouvroit déja la priſon des vents & les animoit à confondre toute la nature: ils ſortent, ils ſe répandent avec impétuoſité dans les terres voiſines, & prenant à chaque pas des forces nouvelles

ils abattent pour prélude de leur rage, les maisons, les tours & les montagnes qu'ils rencontrent.

Pendant que Bacchus descendoit du haut des airs jusqu'au fond des abîmes de Neptune, & pendant qu'il imploroit le secours des Dieux marins, la flotte poussée par un zéphyre flatteur poursuivoit joieusement sa route; les ondes étoient tranquilles, l'hémisphere Oriental jouissoit de la plus belle nuit que les Portugais pussent desirer dans leur voyage. Ils veilloient tour à tour, selon la coutume qui s'observe sur les vaisseaux, mais Morphée les gagnoit insensiblement, & ce n'étoit pas sans peine qu'ils
M resistoient à ses douceurs; enfin pour s'en défendre, ils

prirent le parti de ſe raconter des hiſtoires. C'eſt-là l'unique moyen de tromper le temps, diſoit l'un d'entr'eux: il eſt vrai, répond le galand Léonard, qui brûle pour une maîtreſſe que l'abſence n'efface point de ſon cœur; mais de quelle nature ſeront ces hiſtoires? pour moi, ſi vous m'en croyez, elles rouleront ſur l'amour: non, replique Fernand Véloſe, les idées voluptueuſes ne conviennent pas dans une ſituation auſſi dure que la nôtre; un diſcours effeminé ſied mal dans la bouche d'un ſoldat ou d'un matelot, les travaux de mer & ceux des armes n'admettent point ces vaines délicateſſes: rappellons-nous des exemples de valeur, & que nos entretiens ſervent

à relever notre courage ; nous en avons besoin, il nous reste encore, si mes pressentimens ne m'abusent, & des fatigues à supporter & des périls à vaincre.

On approuve le sentiment de Vélose, & on le charge de raconter lui-même quelque grande action digne d'être imitée : je vais vous satisfaire, dit-il, & ce ne sera point en vous repaissant des merveilleuses impostures de la fable, la vérité simple ornera mon récit ; au reste, pour exciter ceux qui m'écouteront, à s'illustrer par des brillans exploits, je ne proposerai pour modeles que de Héros de notre Patrie, Héros fameux dans nos annales, sous le titre des douze champions d'Angleterre.

Don Juan, fils de Don Pedre, gouvernoit avec ſageſſe le timon de l'Etat ; libre d'inquiétudes & couronné par la victoire, il ne craignoit plus la puiſſance de ſon redoutable voiſin, & ſon Peuple jouiſſoit d'une paix profonde, lorſque l'affreuſe Erynnis fit naître en Angleterre des diſputes qui répandirent une nouvelle ſplendeur ſur le Portugal. Pluſieurs Chevaliers Anglois inſulterent un jour les plus belles Dames de leur Iſle, ſoit qu'effectivement ils en euſſent mauvaiſe opinion, ſoit qu'ils ſe fiſſent un coupable plaiſir de calomnier l'innocence : l'injure fut atroce, ces Dames voyoient leur honneur terni aux yeux de l'univers ; les Chevaliers s'offroient à main-

tenir contre tous venans la vérité de leurs paroles, tant avec la lance qu'avec l'épée, en champ clos & en raſe campagne : elles implorerent le ſecours de leurs amis & de leurs parens ; mais perſonne n'oſa les défendre, parce qu'on reſpectoit l'autorité de leurs accuſateurs ; réduites au déſeſpoir, & le viſage baigné de larmes, elles vont toutes enſemble trouver le
P Duc de Lancaſtre. C'étoit un Prince généreux qui avoit ſignalé ſon bras en combattant avec les Portugais contre la Caſtille. Depuis cette guerre il connoiſſoit la valeur des enfans de Luſus, il ſçavoit auſſi qu'ils ſont les plus tendres & les plus galans de tous les Peuples du monde.

De peur d'allumer trop vivement

vement le flambeau de la discorde chez les Anglois, le Duc ne voulut pas entrer dans la lice en faveur des Dames ; mais il leur conseilla d'avoir recours aux Portugais : vous trouverez parmi eux, leur dit-il, des guerriers magnanimes, qui se feront une gloire de prendre les armes pour votre cause : j'envoyerai, si vous le souhaitez, des Ambassadeurs pour leur annoncer le besoin que vous avez de leur appui, & je ne doute pas qu'ils ne vous l'accordent : à ces mots, il leur nomme douze Héros qui sont la fleur des Chevaliers Lusitains ; les Dames outragées composoient le même nombre, ainsi chacune d'entr'elles eut son défenseur selon que la voix du sort en décida. Q

Déja l'Ambaſſadeur étoit arrivé en Luſitanie chargé de pluſieurs lettres que le généreux Lancaſtre & les belles Angloiſes écrivoient au Roi & aux douze Chevaliers. Cette nouveauté ſurprend toute la Cour ! le Roi voudroit marcher à la tête des ſiens pour partager avec eux l'honneur d'une avanture ſi brillante, mais l'impérieuſe majeſté du Diadême ne lui permet pas de donner un libre eſſor à ſon courage ; tous les Courtiſans témoignent une ardeur pareille ; chacun ſouhaiteroit voler ſur le bord de la Tamiſe, chacun envie le bonheur de ceux qui ont été nommés par le Duc. On équippe un vaiſſeau dans le port de la Ville fidéle, d'où le nom de Portugal tire ſon

origine. Les Chevaliers s'étant R
munis de deviſes ingénieuſes, de cheveaux, d'armes & d'habillemens magnifiques, prennent congé de leur Monarque ; ils n'ont entr'eux aucune différence de valeur ou d'adreſſe, ce ſont tous favoris de Mars, égaux l'un à l'autre, mais ſupérieurs au reſte des humains : l'un qui s'appelle Magrice porte ainſi la parole à ſes Compagnons.

Le Ciel comble mes vœux les plus doux ; depuis longtemps je ſouhaitois parcourir des climats étrangers, il m'ennuyoit de ne voir que les Provinces baignées par le Tage & par le Douéro : je voulois connoître les loix & les mœurs des autres Nations. Puiſqu'enfin l'occaſion que je deſirois m'eſt offerte, ſouffrez, chers

& braves amis, que je faſſe le voyage par terre, ma curioſité ne dérobera rien ni à mon honneur ni à ce que je vous dois : je ne manquerai pas de vous joindre dans les champs d'Albion, la mort ſeule pourroit m'en empêcher ; en ce cas vous ſoutiendrez bien ſans moi, la gloire de notre Patrie, mon abſence ne refroidira pas votre courage, mais ſi mon cœur me dit vrai, ſi je ne me laiſſe point ſéduire par un preſſentiment trop flatteur, les fleuves & les montagnes, la fortune & ſes fureurs jalouſes ne m'oppoſeront que de foibles barrieres, & j'irai prendre part à vos lauriers.

On accepte la propoſition de Magrice, ſes amis ne veulent point le contraindre, il

les embraſſe, & s'étant ainſi ſeparé d'avec eux, il prend ſa route par les Royaumes de Léon & de Caſtille, où il voit pluſieurs Villes redoutables, qui ont jadis éprouvé la valeur Portugaiſe ; il paſſe la Navarre & le périlleux ſommet des Pyrenées ; enſuite ayant examiné les raretés de la France, il ſe rend dans les fertiles campagnes des Belges. Là, ſoit qu'il lui ſurvint quelqu'accident, ſoit qu'il eût ſes raiſons pour rallentir ſa courſe, il s'arrête plus long-temps que ne ſembloient le lui permettre les intérêts de celle dont il étoit nommé défenſeur : d'un autre côté ſes Compagnons ſillonnoient les flots de la Mer du Nord ; ils débarquent enfin ſur les rivages d'Angleterre, & vont

droit à Londres, où ils ſont reçus avec honneur par les Dames & par le Duc de Lancaſtre.

Lorſque le jour marqué pour le combat fut venu, les Chevaliers des deux partis ſe couvrirent de leurs brillantes armes, & les belles Angloiſes s'étant parées de bijoux précieux, & de robes d'or & de ſoye, vinrent s'aſſeoir ſur un théâtre public où étoit le Roi d'Albion avec toute ſa Cour. La ſeule Dame qui avoit fondé ſes eſpérances ſur Magrice, portoit un habit noir, pour exprimer la triſteſſe dont elle ſe ſentoit pénétrée en voyant que ſon défenſeur ne paroiſſoit pas : les Portugais pour calmer ſes inquiétudes lui diſoient en vain que l'abſence de Magrice

ne retarderoit point leur victoire, & que quand même il leur manqueroit encore deux ou trois de leurs Compagnons, ils n'entreroient pas dans la lice avec moins de confiance.

Les douze Chevaliers Anglois ſe préſentent fierement au combat contre les onze Portugais ; l'audace, la force, & l'adreſſe brillent dans les moindres mouvemens des uns & des autres. Jamais l'aſtre du jour n'éclaira duel plus formidable & plus beau : les courſiers impétueux rongeoient leurs freins d'or, & les blanchiſſoient d'écume ; les rayons du ſoleil donnoient ſur les armes, qui jettoient mille traits de lumiere comme ſi elles euſſent été de cryſtal ou de diamant. L'iné-

galité du nombre faiſoit murmurer les ſpectateurs ; mais les guerriers du Tage ne s'en étonnoient pas, & le choc alloit commencer, lorſqu'il s'éleva un tumulte ſoudain parmi le Peuple : chacun tourne ſes regards vers l'endroit d'où procede le bruit : on voit paroître un Chevalier monté ſuperbement : il s'approche du théâtre, & après avoir ſalué le Roi & les Dames, il va ſe joindre aux Luſitains. C'étoit le vaillant Magrice qui venoit partager le péril de ſes Compagnons ; celle qui pleuroit ſon abſence, prit alors un viſage riant, & courut changer ſon habillement lugubre contre une robe ſuperbe.

Bien-tôt la trompette donne le ſignale du combat ; Anglois

glois & Luſitains piquent des deux éperons leur chevaux belliqueux, & mettant fierement leurs lances en arrêt, courent à toute bride les uns contre les autres; la terre tremble, les cailloux étincellent, & les ſpectateurs frémiſſent : tel eſt renverſé de deſſus ſon cheval, tel tombe avec le ſien en roulant ſur la pouſſiere; pluſieurs voyent couler leur ſang le long de leurs cuiraſſes; pluſieurs ferment les yeux pour ne les ouvrir jamais : malgré leur orgueil les Tenants ſont contraints de ceder, & deux ou trois d'entr'eux prennent la fuite, les autres qui ont recours à leurs épées n'éprouvent pas un ſort plus favorable; la victoire couronne de ſes palmes immortelles le front des T

Portugais, ils triomphent, & les accusées sont rétablies dans leur réputation, qui reçoit un lustre nouveau de la honte des accusateurs.

Le Duc de Lancastre emmena les vainqueurs dans son Palais, où il leur donna pendant plusieurs jours des divertissemens & des festins somptueux; les Dames n'étoient pas moins reconnoissantes. Ainsi nos Chevaliers goûterent mille & mille plaisirs jusqu'à leur départ: on dit que Magrice au lieu de retourner dans sa paisible Patrie, chercha de nouvelles avantures en Flandres, qu'il eut le bonheur d'employer glorieusement son courage pour les intérêts de la Souveraine de cette Province, qu'il défit en champ clos un Fran-

çois des plus braves, & que pour prix de ſa victoire, il reçut des mains de la Princeſſe un collier précieux dont elle étoit parée.

Un autre des douze Champions ſe jetta dans l'Allemagne, & y ſoutint un combat dangereux contre un perfide qui vouloit le vaincre par ſtratagême. Ceux qui écoutoient Fernand Véloſe le prierent de leur raconter ceci plus au long; mais leurs diſcours furent interrompus. Le Pilote qui obſervoit les aſtres & les changemens du temps, donne un coup de ſifflet pour avertir les Matelots d'être attentifs à la manœuvre; préparez-vous, leur crie-t-il, à déployer tout votre courage & toute votre adreſſe; je m'apperçois que

le vent devient furieux, cette nuée ne nous annonce rien de favorable: à ces mots, il
Y leur commande d'amener les petites voiles; cet ordre n'étoit pas exécuté qu'il en fallut donner un autre, parce que la tempête prenoit de moment en moment une nouvelle force; calez, dit le Pilote en réhauſſant ſa voix; calez, calez la grande voile: mais les vents n'attendent pas qu'elle ſoit abaiſſée, ils la mettent en pieces avec un bruit ſi terrible qu'il ſemble que le monde va tomber en ruine.

A ce coup les Matelots pouſſent juſqu'au Ciel des cris lamentables; ils ſe troublent, un ſoudain effroi s'empare de leurs cœurs & les empêche d'agir d'intelligence;

le vaiſſeau ſe panche & reçoit ſur ſon bord une prodigieuſe quantité d'eau. Qu'on jette toutes les marchandiſes dans la mer, dit rudement le Pilote ; en même temps courez à la pompe, à la pompe ! nous périſſons, l'eau nous gagne de tous côtés : on s'empreſſe, on travaille ; mais les roulis du navire ſont ſi violents, que ſoldats ni matelots ne peuvent ſe tenir ſur leurs pieds ; trois hommes des plus robuſtes ne ſuffiſent pas pour arrêter le gouvernail : on l'attache inutilement avec de gros cables, les flots s'en rendent maîtres & le font tourner au gré de leurs caprices, qui triomphent de l'induſtrie & de la force des mariniers. Si les enfans d'Eole avoient eu la

tour de Babel à renverſer ; ils l'auroient attaquée avec moins de fureur ; le puiſſant vaiſſeau de Gama eſt enlevé par les ondes juſqu'à la region des nuages, & ſur cette montagne liquide le reſte de la flotte ne l'apperçoit pas plus grand qu'une petite barque.

Les Navires commandés par l'illuſtre Paul de Gama, & par le brave Coëllo, n'étoient pas dans une ſituation moins horrible ; leurs mâts fracaſſés, leurs cordages rompus les laiſſoient en proie à toute la colere de Neptune ; tantôt ils touchoient le Ciel, tantôt ils tomboient dans des gouffres qui confinent avec le Royaume des morts. Les vents du Septentrion & du Midi, ceux de l'Orient & ceux qui

partent des climats où le Soleil se couche, sembloient se disputer l'honneur de replonger la nature dans son ancien chaos. Les ombres d'une nuit affreuse couvroient l'univers, & de temps en temps la foudre qui grondoit sur la tête des Lusitains, offroit à leurs regards une lueur triste & menaçante mille fois plus redoutable que les ténébres.

L'horreur dont les uns & les autres étoient pénétrés, s'accroissoit par les gémissemens que chacun entendoit autour de lui, les Alcions leurs répondoient avec un chant lugubre, & se rappellant à l'aspect de cet orage si cruel les anciens malheurs de Céyx, ils formoient sur les côtes voisines un concert funeste,

Z

qui redoubloit encore l'effroi des Matelots. Les Dauphins s'enfuyoient au fond de leurs grottes, où ils ne se trouvoient pas même en sûreté contre les rigueurs de la tempête. Jamais le forgeron des Dieux ne fabriqua des foudres si terribles pour châtier l'audace des Géants ; & le grand Jupiter signala son courroux avec plus de douceur, lorsqu'il répandit sur les humains le déluge qui n'épargna que
A Deucalion & son Epouse. Combien de rochers les ondes n'abattent-elles pas, combien de chênes qui paroissent inébranlables cedent au choc
B des Aquilons ! Les Dryades éperdues voyent les racines de leurs arbres chéris tournées vers le Ciel, & les Nymphes de la Mer sentent

avec ſurpriſe que du fond de leur ſéjour l'arene boulverſée s'éleve au-deſſus des flots.

Gama ſe voyant ſur le point de périr, & de périr dans le voiſinage des Indes, confus, pénétré de douleur, privé de toute eſpérance, & n'attendant plus aucun ſecours de l'adreſſe ni de la force humaine, le généreux Gama dans cette effroyable conjoncture, implore celui dont le pouvoir ne trouve rien de difficile. Souverain Maître des intelligences céleſtes, grand Dieu qui tiens ſous ta domination la Terre, l'Océan & les deux Poles; toi, qui donnas au Peuple d'Iſraël un refuge paiſible dans la Mer Rouge; toi, dont la bonté ſauva dans une arche fragile

malgré les eaux qui ſubmergeoient la terre, l'homme ſaint qui devoit la repeupler ! pourquoi m'abandonnes-tu, après m'avoir délivré tant de fois des périls les plus redoutables ? & puiſque mon entrepriſe tend à ta gloire, pourquoi ceſſes-tu de me protéger, lorſque je touche au moment qui peut couronner mes travaux ? Heureux les guerriers Portugais, qui ont trouvé le trépas au milieu des lances Mauruſiennes en combattant pour leur religion ! leurs exploits ſont connus, la mémoire n'en eſt point enſevelie dans l'obſcurité : en perdant le jour ils ſe ſont fait une renommée éternelle, & la mort devoit leur être douce à ce prix.

Pendant qu'il parloit ainſi

la tempête augmentoit ; les vents mugiſſoient comme des taureaux furieux , mille & mille éclairs embraſoient continuellement le Ciel ; le tonnerre éclatoit de toutes parts , & à ſon bruit épouventable on êut dit que le Palais de l'Olympe vouloit écraſer la terre ſous ſa chûte ; une horrible diſcorde armoit tous les élémens les uns contre les autres : mais déja l'aſtre du tendre Amour brilloit *D* ſur l'horiſon & montroit ſa face riante , qui annonce aux humains le retour de Phébus. La Déeſſe qui conduit cette agréable étoile , s'apperçoit alors du déplorable état où la flotte qu'elle protége , eſt réduite ; elle voit la mer troublée de fond en comble , & les vaiſſeaux qui n'attendent

plus que le moment d'être engloutis dans les abîmes de Nérée. Cet affreux ſpectacle la fait frémir de colere & d'effroi : je reconnois ici, dit-elle, l'ouvrage & la main de Bacchus : mais c'eſt en vain qu'il s'oppſe à mes juſtes deſirs ; ſes projets criminels ne réuſſiront point, & je les découvrirai toujours avant qu'il les puiſſe achever.

Ayant proféré ces paroles, Vénus deſcend dans la mer ; pluſieurs belles Nymphes qui ſont attachées à ſon ſervice, l'accompagnent dans ce voyage ! par ſon ordre elles mettent toutes ſur leurs têtes des guirlandes de roſes, elles entrelaſſent diverſes autres fleurs dans leurs cheveux blonds, & ſous cette agréable parure, elles ſuivent leur Maîtreſſe ;

son deſſein eſt d'arrêter la fureur des vents en leur faiſant voir ces aimables Nymphes, dont les regards pourroient attendrir les cœurs les plus féroces. L'effet répond *E*
à ſes vœux : à peine les enfans d'Eole ont-ils jetté la vûe ſur cette troupe divine, que leur rage s'appaiſe, la diſcorde qui les déſuniſſoit, fait place à des ſentimens plus doux, ils quittent le combat pour obéir aux loix de Cytherée. *F*

Alors la charmante Orithie qui dans le fond de ſon cœur aime l'impétueux Borée, lui fait ce reproche : ne penſe pas, cruel, qui je ſois convaincue de ton attachement pour moi, la douceur eſt le véritable caractere de l'amour. Un amant généreux ne ſe li-

vre point à des barbaries ſi énormes ; déſormais tu dois t'attendre à toute ma haine, ſi tu ne ceſſes de perſécuter cette flotte. La belle Galathée diſoit à peu près la même choſe au redoutable vent du Midi, & les autres Nymphes aux autres vents, ſur qui leurs appas avoient quelque puiſſance. Qu'une bouche qui ſçait plaire, eſt éloquente, & qu'elle a de force pour perſuader ! Les Nymphes parlent, les vents ſe ſoumettent, ils jurent tous entre les mains de Vénus qu'ils ne traverſeront plus la courſe de Gama ; & Vénus, en recompenſe, leur promet qu'elle leur ſera toujours favorable.

Le ſoleil éclairoit déja la cime des montagnes, qui voyent couler à leurs pieds

les eaux du Gange, lorſque du haut de la hune les Matelots apperçurent la terre : l'orage venoit de ceſſer, l'air & les ondes étoient tranquilles, les frayeurs de la mort ne troubloient plus le cœur des Luſitains : le Pilote de Mélinde s'écrie en ce moment avec un ſoudain tranſport de joie : c'eſt le Royaume de Calicut qui s'offre à nos yeux, c'eſt lui-même, ſi mon art ne me trompe ! voilà les Indes que vous cherchez, & ſi votre ambition ſe borne à les découvrir, vos vœux ſont accomplis. Gama n'en écoute pas davantage, il ſe proſterne à génoux, & levant ſes mains vers le Ciel, il témoigne ſa reconnoiſſance au Maître des Dieux, il lui rend graces,

& c'eſt à juſte titre, puiſque non-ſeulement il échappe, contre ſon eſpérance aux rigueurs de la mort cruelle, dont les vents & les flots le menaçoient, mais encore qu'il voit les climats fortunés, pour leſquels ſon courage a ſurmonté tant de fatigues, tant de périls divers. Pénétré d'une vive allégreſſe, il oublie ſes malheurs paſſés, ou du moins il ne s'en reſſouvient que comme d'un ſonge affreux, dont un réveil agréable diſſipe l'horreur.

Pourſuis généreux Gama, & que rien ne t'arrête dans une carriere ſi belle ? les amis de la gloire ne s'elévent à l'immortalité que par des dégrés difficiles ; l'honneur n'eſt point fait pour ces lâches qui s'endorment à l'ombre d'une

d'une antique Nobleſſe dans des lits dorés & ſous les précieuſes toiſons de Moſcovie, ni pour ces efféminés qui conſument leurs jours dans les feſtins & dans les délices, & qui refuſent tout à la vertu pour ne rien dérober à leurs paſſions ; mais affronter courageuſement les fureurs de Bellone, veiller, s'endurcir ſous le poids des armes, réſiſter aux tempêtes, vaincre les rigueurs des ſaiſons & l'intempérie des climats ; ſe contenter de la plus ſimple nourriture, éviter le faſte, qu'inſpirent aux ames vulgaires les dons de la fortune ; enfin être Roi de ſoi-même en réduiſant toujours ſes deſirs & ſes idées au niveau de la raiſon : voilà ce qui fait le Héros, & ce qui l'exalte juſqu'au ſom-

met des véritables grandeurs d'où il voit au-dessous de lui les égaremens & la bassesse des foibles humains. Cet homme n'aura pas besoin de briguer des dignités dans un Empire où la justice présidera, elles viendront le chercher sans qu'il y pense, & son mérite obtiendra le prix qui lui est dû.

Fin du sixieme Chant.

REMARQUES
SUR LE
SIXIEME CHANT.

[*L'autre.*] MArc-Antoine faiſoit ſouvent des parties de pêche avec Cléopatre ; comme il y étoit moins heureux que cette Princeſſe, & qu'elle ſe mocquoit de lui, il ordonna ſecrettement à quelques plongeurs d'aller pardeſſous l'eau mettre des poiſſons à l'hameçon de ſa ligne ; par ce moyen il en prenoit dans la ſuite beaucoup plus qu'elle : mais s'étant bientôt apperçue du ſtratagême, elle envoya d'autres plongeurs qui mirent à l'hameçon de Marc-Antoine un poiſſon tout frit, il eut honte de voir ſa ruſe éventée: Cléopatre tourna l'avanture en galanterie, & dit à ſon amant, qu'un homme tel que lui, n'étoit pas fait pour pêcher des poiſ- A

ſons, qu'il ne devoit pêcher que des Empires.

B [*Par ſes ſoins.*] La fable dit que Neptune & Minerve ſe diſputant l'honneur de donner un nom à la Ville d'Athenes qui venoit d'être bâtie nouvellement, tomberent d'accord, que cet honneur appartiendroit à qui feroit le plus beau préſent aux hommes. Neptune fit naître le cheval, & Minerve l'olivier: l'olivier qui eſt le ſymbole de la paix, fut jugé préferable; ainſi Minerve, que les Grecs nommoient Athenes, donna ſon nom à la Ville. Cette fable n'eſt qu'une expoſition allégorique de l'embarras où ſe trouverent les Fondateurs d'Athenes, lorſqu'il fallut lui donner un nom; les uns vouloient qu'il eût rapport aux avantages qu'elle pouvoit tirer de la marine, figurée par le cheval, dont les mouvemens & les bonds expriment aſſez bien l'agitation des flots; les autres prétendoient que le nom de la Ville fît alluſion aux richeſſes que la fertilité du lieu lui promettoit: ce dernier ſentiment l'emporta.

[*Dans mon malheur.*] Gama eſſuya C
de grandes tempêtes en allant aux Indes: l'Auteur feint, qu'elles furent excitées par le démon; & pour revêtir cette fiction de tous les ornemens dont la Poëſie eſt ſuſceptible, il ſuppoſe une aſſemblée de Dieux Marins, qui feront bientôt naître un orage épouventable. Ces Divinités ne renferment ici aucun ſens myſtique: elles forment ſeulement une riche peinture de pluſieurs cauſes naturelles, que l'ennemi de la navigation Portugaiſe & de la Religion Chrétienne, emploie pour ſoulever les flots; je dis ici, car ailleurs le Poëte fait paroître ſur la ſcêne quelques-unes de ces mêmes Divinités pour repréſenter les vertus, comme je l'ai déja remarqué dans mes notes ſur le ſecond Chant, & comme on le verra encore dans la ſuite.

[*Triton.*] Héſiode dans ſa Théo- D
logie dit, que Triton fut fils d'Amphitrite.

Ἐκ δ' Ἀμφιτρίτης καὶ ἐρικτύπου ἐννοσιγαίου
Τρίτων εὐρυβίης γένετο.

Unis par un lien charmant
Amphitrite & Neptune ont donné la naissance
Au Dieu Triton, dont la puissance
Fait éclater des flots le fier mugissement.

Acésandre cité par Isaac Zetzès lui donne l'Harpye Celeno pour mere; d'autres disent qu'il nâquit de l'union de l'Océan avec Thétis: notre Auteur suit le sentiment de Servius & de Burchard, & dans le fond toutes ces opinions diverses ne signifient que la même chose: sous l'emblême de Triton, la Philosophie Payenne désignoit le bruit des ondes; ce bruit est enfant de Neptune, de Nérée, de l'Océan, &c. puisque ces Divinités dans le sens physique, représentent l'eau de la mer: ceux qui ajoutent, que l'Harpye Celeno fut mere de Triton, poussent encore un peu plus loin le rafinement de la fable. Les Harpyes, dans le sens physique, sont prises quelquefois pour le vent, & l'on sçait que le vent redouble le bruit des flots; on en doit dire autant de la Nymphe Salacie,

c'eſt le ſel de la mer qui eſt perſonnifié ; or le ſel donne aux vagues une péſanteur & une ſolidité, qui fait qu'en ſe choquant les unes contre les autres, ou bien en frappant les rochers, elles mugiſſent avec plus d'éclat que ſi c'étoit de l'eau douce : au reſte la fable de Triton ne doit pas ſa naiſſance aux ſeules fictions des Poëtes ; il eſt certain qu'on trouve dans la mer des poiſſons qui reſſemblent beaucoup à l'homme depuis la tête juſqu'à la ceinture. Pline, Elien, Rondelet, Geſnerus & tous les Naturaliſtes, tant Anciens que Modernes, en rapportent pluſieurs hiſtoires ſoutenues de preuves authentiques : Jules Scaliger dans ſes diſputes contre Cardan, cite Jerôme de Dominis, ſon maître en Langue Grecque, qui atteſtoit avoir vû un de ces hommes marins en allant à l'Iſle de Rhodes ; Guichardin dans ſa déſcription de Flandres, fait mention de deux de ces mêmes poiſſons qu'on prit en Hollande, & qui vêcurent, l'un trois jours, & l'autre pluſieurs années dans un reſervoir,

où l'on les nourrissoit ; enfin c'est une vérité, dont presque tous nos Mariniers rendent témoignage. Pausanias raconte qu'un Triton venoit souvent dans les pâturages qui bordoient la côte des Tanagriens en Beotie : c'étoit un monstre d'une grandeur démesurée : en guise de cheveux, il avoit autour de sa tête un cartillage flottant, qui par sa figure & sa couleur, ne ressembloit pas mal aux feuilles du persil de marais ; le corps couvert d'écailles brunes, le nez & les oreilles d'homme, aussi-bien que la bouche qui étoit d'une largeur épouvantable ; les dents de Panthere, les yeux verdâtres, les mains séparées en doigts, les ongles crochus & d'une matiere dure comme des coquilles, enfin une queue approchante de celle du Dauphin : il dévoroit tout ce qu'il pouvoit attraper, soit homme, soit bétail ; les Tanagriens mirent sur le rivage une cuve remplie de vin, le Triton en bût, l'yvresse le jetta dans un profond sommeil, ses ennemis accoururent, & lui couperent la tête :

on

on pendit ſon corps dans le Temple de Bacchus, où Pauſanias aſſure qu'on le garda long-temps : je ne voudrois pas me rendre garant de cette hiſtoire ; mais je ne vois pas non plus de fondement à la nier : nous ſommes bien éloignés de connoître tous les ſecrets de la nature.

[*Nager plus facilement.*] La peinture que le Poëte fait de Triton, eſt un peu différente de celle qu'on trouve dans Pauſanias, & chez les autres Ecrivains : ces ſortes de choſes ſont arbitraires, un grand homme tel que lui peut s'en rendre le maître. On ne devineroit pas aiſément pourquoi il met une coquille de langouſte ſur la tête de Triton, c'eſt que la langouſte eſt une eſpece de chancre, qui habite dans les creux des rochers, où les ondes font plus de bruit que partout ailleurs ; ainſi les dépouilles de cet inſecte marin, forment une parure qui convient à Triton, puiſqu'il eſt l'emblême du mugiſſement des flots, comme nous venons de le remarquer. E

[*Sa conque.*] C'eſt une grande F

Coquille tortueuſe, & faite à peu près comme un Cor de chaſſe; les Mythologues l'attribuent à Triton, parce qu'ils le font Trompette de Neptune.

G [*Auprès d'elle.*] Amphitrite étoit l'une des Néréïdes; Neptune en devint amoureux, & ne pouvant par lui-même triompher de ſa froideur, il y réuſſit par le miniſtere d'un Dauphin, qui pour ſa récompenſe eut le privilége d'être toujours auprès d'elle: l'hiſtoire n'a rien de commun avec cette fable, elle eſt purement allégorique, & les Mythologues ne l'ont imaginée que pour exprimer un ſecret de la nature. Tous les élémens renferment un eſprit de vie: Neptune étoit celui de la mer, ſelon le ſentiment d'Orphée, de Thalès, de Chryſippe & de pluſieurs autres Anciens, tant Philoſophes que Poëtes; ils ajoutoient que cet eſprit aimoit l'humidité de l'eau, repréſentée par Amphitrite, & que ces deux principes s'uniſſoient enſemble pour concourir à la génération & à l'entretien des poiſſons: cette union ſe fai-

soit par l'entremise du Dauphin, qui dans la mer étoit le symbole de l'intelligence divine; effectivement de tous les poissons, il n'en est aucun qui paroisse plus éclairé. Les Naturalistes en racontent des choses merveilleuses; lorsqu'on dit qu'il demeure toujours auprès d'Amphitrite, c'est pour nous marquer que l'intelligence divine regne perpétuellement sur les flots, aussi-bien que par-tout ailleurs : l'Ecriture Sainte nous apprend qu'avant l'arrangement du monde, l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux; il ne s'en est jamais éloigné depuis ce temps-là, & pour peu qu'on regarde la mer, on se sent pénétré d'une admiration qui fait dire: *Spiritus Domini fertur super aquas.*

[*D'Athamas.*] Athamas Roi de H
Thebes épousa Nephele, dont il eut deux enfans, qui furent Phryxus & Hellé: long-temps après, soit par inconstance, soit pour quelqu'autre raison qu'on ignore, il répudia cette Princesse, & choisit pour seconde femme Ino, fille de Cadmus &

d'Hermione : celle-ci ne put voir le jeune Phryxus ſans l'aimer ; mais une haine violente prit bientôt la place de ſa tendreſſe, parce qu'il n'y répondoit pas comme elle le ſouhaitoit : elle n'épargna rien pour le perdre lui & ſa ſœur ; une prompte fuite fut le ſeul moyen qu'ils trouverent pour éluder la rage de cette méchante Marâtre : ſon crime fut enfin découvert par Athamas, il en conçut un reſſentiment ſi vif & ſi furieux, qu'il maſſacra lui-même le petit Léarque, l'un des enfans qu'il avoit eu d'elle : ſaiſie de frayeur, & ne ſçachant plus ce qu'elle faiſoit, elle emporta dans ſes bras ſon autre fils qui s'appelloit Mélicerte ; l'opinion la plus commune eſt qu'elle ſe précipita dans la mer, où ils périrent tous deux ; le corps d'Ino fut jetté par les vagues ſur la côte des Mégariens, où il reçut la ſépulture par les ſoins de deux ſœurs nommées Cleſo & Tauropolie, & celui de Mélicerte ſur l'Iſtme de Corinthe, où le Roi Siſyphe le fit enterrer ; c'eſt ainſi que Pauſanias rapporte la choſe. Servius

dit, qu'Ino & ſon fils s'étant embarqués dans un navire, ſe ſauverent à Corinthe : Théodontius ajoute, que Siſyphe devint amoureux d'Ino qui étoit très-belle, & que pouſſant ſa paſſion juſqu'à l'idolâtrie, il conſacra des jeux ſolemnels à l'honneur de ſa maîtreſſe & de Mélicerte, faiſant reſpecter l'une comme Déeſſe de la mer, ſous le nom de Leucothée, l'autre comme Dieu des ports ſous le nom de Palémon. L'antiquité fournit pluſieurs exemples de pareilles profanations ; les Apothéoſes des Empereurs Romains ne ſont guéres moins impies & moins ridicules : on ne ſçauroit bien décider ſi le ſentiment de Servius & de Théodontius eſt préferable à celui de Pauſanias ; pour moi, il me ſemble que non, & j'en juge à la pluralité des voix ; car tous les autres Auteurs, excepté ces deux-ci, s'accordent avec Pauſanias : quoiqu'il en ſoit, il eſt toujours certain, que Siſyphe inſtitua le culte qu'on rendoit à Ino & à Mélicerte.

[*Sa maîtreſſe.*] Il y a eu pluſieurs I

Glaucus : celui dont l'Auteur parle ; n'étoit qu'un ſimple pêcheur, qui ſe diſtingua par ſon habileté à nager ; un jour il diſparut, ſoit qu'en ſe baignant il eût ſervi de proie à quelque monſtre marin, ſoit qu'il ſe fût noyé, comme cela peut arriver aux meilleurs nageurs : pour immortaliſer ſon nom & ſes talens, les Grecs feignirent que les Dieux de la mer l'avoient admis dans leur ſocieté ; la fable ajoute qu'étant Dieu, il devint amoureux de Scylla, qui fut une des plus belles perſonnes de ſon temps. Pour moi, je crois que les Poëtes confondent ici Glaucus le pêcheur, avec un autre Glaucus, fils de Minos, Roi de Crete, dont Servius fait mention. J'y trouve d'autant plus de vraiſemblance, que ce dernier Glaucus étoit contemporain de Circé, qui joue un grand rôle dans l'hiſtoire de Scylla, dont elle fut la rivale. Les Mythologues racontent, que Circé empoiſonna une fontaine où Scylla ſe baignoit ordinairement : l'effet en fut terrible ; Scylla ſe vit changée en monſtre, ayant ſelon quelques-uns,

tout-au-tour de la ceinture pluſieurs têtes de chiens, & ſelon d'autres, des têtes de loups. Elle en conçut tant de douleur, qu'elle ſe jetta dans la mer, où les Dieux en firent l'écueil redoutable, qui s'éleve vis-à-vis celui de Charybde. La vérité n'eſt pas difficile à démêler dans cette fiction: il y a beaucoup d'apparence que Circé, qui connoiſſoit les vertus de preſque toutes les plantes, mit dans le bain de Scylla quelque drogue qui lui gâta la peau, & qui défigura ſes charmes; ſa métamorphoſe en écueil, & les chiens & les loups qui l'environnent, ſont des fictions fondées ſur la figure de ce fameux rocher, ſur les grands poiſſons qui habitent ſes cavernes, & ſur le bruit des ondes. En le voyant de loin, on le prend pour un coloſſe de femme, c'eſt une Statue taillée par le cizeau de la nature; la partie que l'eau cache, eſt pleine de concavités, où la mer forme un bruit qui reſſemble aux abboyemens des chiens & aux hurlemens des loups: un courant impétueux porte dans ces gouf-

fres les miſérables qui périſſent aux environs, & ils deviennent la pâture des monſtres qui y font leur retraite. Quelques Auteurs, comme Fulgence, Placiade & Noël le Comte, eſtiment, que la fiction de Scylla n'a rien d'hiſtorique, & qu'elle ne doit être priſe que dans un ſens moral: leurs explications ſont ingénieuſes; mais pour moi, je penſe que quand on peut éclaircir la fable par l'hiſtoire, c'eſt toujours le meilleur parti.

L [*Parfums d'Arabie.*] C'eſt de l'ambre : l'Auteur ne pouvoit choiſir aucun parfum qui convint mieux dans l'aſſemblée des Dieux marins.

M [*Douceurs.*] Morphée n'étoit que le Dieu des ſonges; mais les Poëtes le confondent ſouvent avec le Dieu du ſommeil, dont il étoit fils.

N [*Des périls à vaincre.*] Quelques Critiques diront peut-être, que le Camoëns introduit mal-à-propos ſur la ſcene ces gens qui vont ſe raconter des hiſtoires: pour moi, je penſe qu'on ne doit pas plus condamner cette Epiſode, que l'avanture d'Olinde & de Sophronie dans le Taſſe;

avec cette différence que l'Epiſode du Poëte Italien, eſt tout-à-fait poſtiche, au lieu que celui du Portugais va directement au but de ſon ouvrage, qui eſt de chanter tous les principaux exploits de ſes compatriotes; vaſte ſujet, où il réuſſit admirablement, ſans rompre l'unité d'action, qui fait la premiere régle de l'Epopée.

[*De l'univers.*] L'hiſtoire n'explique pas poſitivement quelle étoit l'injure dont ces Dames ſe plaignoient; il falloit qu'elle fût ſanglante, puiſque les Souverains permirent que pour l'effacer on en vînt à des extrémités auſſi fâcheuſes que le combat, dont Fernand Véloſe va parler. O

[*De Lancaſtre.*] C'étoit Jean Duc de Lancaſtre, fils d'Edouard IV. Roi d'Angleterre: Iſabelle ſa ſeconde fille avoit épouſé Jean I. qui regnoit en ce temps-là dans le Portugal, comme nous l'avons vu dans le quatriéme Chant. P

[*La voix du ſort en décida.*] Il paroît que le Taſſe a copié ici le Camoëns; les dix Chevaliers qui ſont Q

nommés par la voix du ſort, pour marcher au ſecours d'Armide, reſſemblent beaucoup aux douze Champions Portugais, que les Dames Angloiſes choiſirent par le même moyen. On ne ſçait pas qui étoient ces Dames, non plus que leurs offenſeurs; l'hiſtoire n'a conſervé que les noms de ceux qui prirent les armes pour elles : c'étoient Alvare Vaz d'Almada, qui dans la ſuite devint Comte d'Avranches en Normandie ; un autre Alvare d'Almada, qui fut ſurnommé le Joûteur, parce qu'il excelloit dans les exercices de la joûte : Lopès-Fernand Pacheco, Pierre Homen d'Acoſta, Jean Auguſtin Pereyra, Louis Gonzales de Malafaye, les deux freres Alvare & Rodrigue Mendez de Cerveyra, Ruy Gomex de Sylva, Soüeyro d'Acoſta, qui a donné ſon nom au fleuve qui le porte maintenant en Afrique, Martin Lopès d'Azevedo, Alvare Gonzales de Coutigno, ſurnommé Magrice. J'aurois cru faire un larcin à ces grands hommes, ſi j'avois paſſé leurs noms ſous ſilence ; on tranſmet quel-

quefois à la poſtérité tant de perſonnages qui ne méritent pas qu'on ſe ſouvienne qu'ils ont vêcu, refuſeroit-on quelques lignes à la mémoire de ceux qui doivent nous ſervir de modéles ?

[*Tire ſon origine.*] C'eſt la Ville de Porto, que les Latins appelloient Calé; ces deux noms joints enſemble, ont formé celui de Portugal. R

[*Et de ſoye.*] Heureux âge, que celui où l'on étoit obligé de marquer que dans des Fêtes publiques, qui étoient très-rares, les Dames de la premiere condition mettoient des robes d'or & de ſoye ! à préſent les perſonnes les plus viles pouſſent tous les jours la magnificence auſſi loin; nous avons tourné en habitude ce que nos ayeux réſervoient pour l'occaſion, où il falloit ſe diſtinguer : alors on ne faiſoit pas ſon capital du ſoin de ſoutenir un luxe effrené qui ne s'eſt agrandi qu'aux dépens de la candeur & du déſintéreſſement dont le bon vieux temps ſe piquoit. S

[*Les tenans.*] C'étoient les Anglois; car en fait de joûte, on ap- T

pelle ainſi ceux qui ſe ſont engagés les premiers à maintenir une choſe contre tous venans.

V [*Dont elle étoit parée*] La Princeſſe pour qui Magrice ſignala ſa valeur, étoit Iſabelle de Portugal, femme de Philippe le Bon, Duc de Bourgogne & Comte de Flandres: quelques Chroniques Eſpagnoles racontent, que Charles VII. Roi de France, ayant aſſemblé les Etats de ſon Royaume, voulut contraindre Philippe à s'y trouver; Iſabelle y étant allée, déclara ſolemnellement que les Comtes de Flandres n'étoient pas obligés à cette ſoumiſſion: on n'en tomba pas d'accord; elle offrit de le prouver par la voye des armes, ſelon l'uſage de ces temps-là: ſa propoſition fut acceptée; Magrice parut en qualité de Champion d'Iſabelle, & vainquit un Chevalier François que Charles lui oppoſa. Quoique nos Auteurs ne parlent point de cette avanture, & que Manuel de Faria la révoque en doute avec les meilleurs Ecrivains Portugais, cela ne conclut rien au déſavantage du Ca-

moëns ; un Poëte n'eſt pas obligé de s'aſſervir toujours à la vérité de l'hiſtoire.

[*Un autre.*] Celui-ci étoit Alvare X Vaz d'Almada : la Chronique de Garibay rapporte qu'à Baſle il reçut le cartel d'un Allemand qui vouloit meſurer ſon épée avec lui, à condition qu'ils auroient chacun le côté droit découvert & ſans cuiraſſe ; l'Allemand ſe flattoit d'y trouver ſon compte, car il étoit gaucher : le Portugais accepta la propoſition ſans ſe douter d'aucune ſupercherie. Lorſqu'il fallut en venir aux mains, il vit aiſément que la partie n'étoit pas égale, puiſqu'en ſe mettant en garde, il expoſoit aux coups ſon côté droit qui étoit deſarmé, pendant que l'ennemi ne préſentoit que le gauche qui étoit muni d'une bonne moitié de cuiraſſe : malgré tout cela le vaillant Alvare ne laiſſa pas de remporter la victoire ; il ſe jetta ſur l'Allemand, le ſaiſit, & l'étouffa en le ſerrant étroitement dans ſes bras, imitant la conduite d'Hercule, qui traita de la même façon le cruel An-

tée : on doit remarquer ici l'adreſſe de l'Auteur, il décrit au long le chagrin des Dames Angloiſes, le voyage des douze Champions en Angleterre, & les proueſſes qu'ils y firent, parce que dans le temps que Fernand Véloſe les raconte, la mer eſt tranquille ; mais à méſure qu'elle ſe trouble, le Soldat abrége ſon récit, on le voit ſuivre par dégré les préludes de l'orage ; on reconnoit qu'il court à la fin de ſon hiſtoire, parce que l'inquiétude s'empare de ſon ame ; voilà ce qui s'appelle des coups de Maître.

Y [*D'amener les petites voiles.*] Lorſque le vent eſt trop fort, & qu'il ſe rend maître du vaiſſeau, on amene les voiles, c'eſt le ſtyle des Mariniers, pour dire on les plie, on les abaiſſe : les Auteurs qui n'adoptent que les termes uſités dans les ruelles, n'approuveront peut être pas ceux-ci ; pour moi, j'ai cru devoir m'en ſervir, l'art les a conſacrés, ce ſeroit appauvrir notre langue, que de les exiler des beaux ouvrages.

Z [*Alcyon.*] Petit oiſeau que nous

appellons vulgairement Martin Pêcheur ; il eſt à peu près de la groſſeur d'une grive, ſes plumes ſont d'un beau bleu céleſte entremêlé d'un peu de blanc & d'incarnat : ſelon la fable, Ceyx Roi des Tranchiniens, époux d'Alcyone fille d'Eole, s'embarqua pour aller conſulter l'Oracle de Delphes ſur quelques affaires qui l'embarraſſoient ; il périt dans ce voyage, & les ondes rejetterent ſon corps ſur la côte d'où il étoit parti ; Alcyone qui l'aimoit tendrement, ſe précipita dans la mer ; les Dieux eurent pitié d'elle, & la préſerverent du trépas, en la faiſant vivre ſous la figure de l'oiſeau qui porte ſon nom ; Ceyx tout mort qu'il étoit, reçut la même faveur, & par ce moyen ils furent réunis l'un à l'autre. Le naufrage de Ceyx & le déſeſpoir de ſa femme ſont des faits véritables, la fiction commence dans l'endroit où l'hiſtoire finit. Théodontius prétend que ce qui fit naître aux Poëtes l'idée de la métamorphoſe dont nous venons de parler, c'eſt qu'Alcyone & Ceyx moururent vers le Solſtice, qui

eſt le temps où les Alcyons ſe montrent le plus communément ; dans les autres ſaiſons on n'en voit guéres, ainſi que le remarquent Ariſtote, Pline, Bellon, Geſnerus & preſque tous nos Naturaliſtes modernes : je trouve une autre raiſon qui a pû donner naiſſance à cette fable, c'eſt l'amour & la fidélité que les Alcyons femelles ont pour leurs mâles ; il vieillit le premier, elles le nouriſſent, elles le portent au Soleil, & dans les lieux dont la température lui peut être ſalutaire ; lorſqu'il eſt mort, elles lui ſurvivent peu, leur triſteſſe termine bientôt leurs jours & leur veuvage : enfin elles ſont parmi les oiſeaux ce qu'Alcyone étoit parmi les femmes. Quand la mer eſt agitée, les Alcyons chantent d'une voix plaintive & lugubre, comme ſi la tempête leur rappelloit le ſouvenir des anciennes diſgraces que les Fabuliſtes leur attribuent ; voilà pourquoi l'Auteur les met en jeu dans cette rencontre : tel qu'un excellent Peintre, il n'oublie aucun trait qui puiſſe perfectionner ſon tableau.

[*Deucalion.*]

[*Deucalion.*] Ancien Roi de A
Theſſalie, ſous lequel il arriva un déluge, dont ſon Royaume & pluſieurs cantons de la Grece furent ſubmergés; Pyrrha ſon épouſe & lui ſe réfugierent ſur le Mont-Parnaſſe: Arrien prétend qu'une haute tour nommée Argir fut leur aſyle; on ne peut pas décider facilement s'il accuſe vrai: peut-être que cette tour étoit ſur le Parnaſſe; en ce cas ſon ſentiment pourroit ſe concilier avec l'autre opinion qui eſt la plus commune: quoi qu'il en ſoit, la fable qui confond cette inondation particuliere avec le déluge univerſel, dit que quand Deucalion & ſa femme virent les eaux écoulées, ils repeuplerent le monde en jettant des pierres derriere eux: dans le fond, ils n'étoient pas les ſeuls qui euſſent évité la mort, beaucoup d'autres gens de toute eſpece s'étoient ſauvés ſur la cîme des montagnes; mais comme dans ce ſiécle-là, les Grecs s'étoient livrés à toutes ſortes d'impiétés & de brigandage, Deucalion qui chériſſoit la

vertu, leur fit de ſages remontrances, il leur inſpira des remords ſalutaires, il établit des loix qui ramollirent leurs cœurs endurcis dans le crime, & par ce moyen, il forma de nouveaux hommes en détruiſant leur méchanceté, figurée par les pierres que les Poëtes lui font jetter derriere ſon dos: l'époque du déluge de Deucalion eſt fameuſe dans la Chronologie, l'illuſtre & ſçavant Pere Petau la rapporte à l'année 1529, avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

B [*Dryades.*] Perſonne n'ignore que les Dryades étoient des Nymphes qui préſidoient aux forêts & aux arbres: leur nom vient du mot Grec δρύς, qui ſignifie *chêne.* Les Anciens mettoient des Divinités par-tout, dans les fontaines, dans les prairies, ſur les montagnes; ſous le voile de ces emblêmes poëtiques, ils déſignoient l'eſprit de Dieu, qui eſt répandu dans toute la nature, & qui en anime les reſſorts admirables: on ne peut douter que ce ne fût-là leur penſée, après ces beaux vers du ſixiéme livre de l'Enéïde.

Principio Cœlum ac terram camposque liquentes,
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Dès leur commencement, le Ciel, la terre & l'onde,
Les flambeaux éternels, la Lune vagabonde,
Reçurent un esprit, qu'au dedans enferma
Et qu'entretint toujours le Dieu qui les forma;
Dans le vaste univers, cette ame répandue
De toute la nature anima l'étendue.

Segrais Trad. Enéid.

Cependant il faut remarquer qu'autant que Phocylide, Orphée, Homere, Hesiode, Platon & leurs semblables, étoient sages & profonds dans ces sortes d'allégories, autant le vulgaire Grec étoit impertinent & profane dans la liberté qu'il se donnoit d'attribuer des noms divins aux mortels.

[*S'éleve au-dessus des flots.*] Pour C rendre sa peinture plus frappante & plus belle, l'Auteur joint la tempête de terre avec l'orage qui regne sur

les flots; je ne penſe pas qu'on trouve ailleurs une deſcription plus vive & plus juſte, rien n'y manque, & l'on doit la trouver d'autant plus admirable, qu'elle eſt vraie dans toutes ſes parties; le Poëte avoit eſſuyé l'inconſtance & les fureurs de la mer, ceux qui auront paſſé par la même épreuve, conviendront aiſément que ſa copie eſt tirée d'après nature : nous ne pouvons oppoſer à cette magnifique deſcription que celle de l'illuſtre Mr. Crebillon dans ſon Electre, Acte deuxiéme, Scêne premiere : je l'inſere ici pour faire honneur à ma Patrie, & pour dédommager mon Lecteur de l'ennui que mes autres notes auront pû lui cauſer.

Tout nous favoriſoit, nous voguâmes long-temps
Au gré de nos deſirs bien plus qu'au gré des vents;
Mais ſignalant bientôt toute ſon inconſtance
La mer en un moment ſe mutine & s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaiſſe vapeur

Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur :
La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde
A Sillons redoublés ouvre le Ciel & l'onde ;
Et comme un tourbillon embraſſant nos vaiſſeaux
Semble en ſource de feu bouillonner ſur les eaux.
Les vagues quelquefois nous portant ſur leurs cîmes,
Nous font rouler après ſous de vaſtes abyſmes,
Où les éclairs preſſés pénétrant avec nous ;
Dans des goufres de feu ſembloient nous plonger tous.
Le Pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit, lui-même s'abandonne ;
A travers les écueils notre vaiſſeau pouſſé
Se briſe, & nage enfin ſur les flots diſperſé.

L'Auteur Portugais s'étend d'avantage, parce que les loix du Poëme lui en donnent la permiſſion ; l'Auteur François ſe renferme dans des bornes plus étroites, parce que les loix du Théâtre le veulent ainſi ; tous deux s'expriment avec une force égale.

D [*Du tendre amour.*] C'eſt l'Etoile du point du jour, les Grecs l'appellent Φωσφόρος, & les Latins *Lucifer* : elle étoit dédiée à Vénus, comme on le voit par ces vers de Virgile.

Oceani perfuſus Lucifer undâ
Quem Venus ante alios aſtrorum diligit ignes;
Extulit os ſacrum cælo, tenebraſque reſolvit.

L'aſtre chéri de la mere d'amour
Vient en ſortant du vaſte ſein de l'onde
Chaſſer la nuit qui regnoit dans le monde,
Et de Phébus annoncer le retour.

Æ [*Les cœurs les plus féroces.*] Ces Nymphes qui accompagnent Vénus, & qui vont avec elle calmer la tempête, ſont des vertus qui s'oppoſent à la méchanceté du démon : l'Auteur ſoutient l'allégorie qu'il a déja miſe en œuvre dans le ſecond Chant.

F [*Orithie.*] On lit dans les Mythologues qu'Orithie, fille d'Erichtée Roi d'Athenes, fut enlevée par Borée qui eſt le vent du Nord : le vrai de l'hiſtoire, c'eſt que Borée étoit un Roi de la Thrace, Province ſituée au Septentrion de la Grece ; il

demanda Orithie en mariage, on la lui refusa, & il prit le parti de l'enlever : l'Auteur emprunte ici le nom de cette Princesse pour désigner la modération & la douceur ; car Orithie dérive de deux mots Grecs ὅρος, *fin, limite*, &c. & θυα, *violence, course impétueuse*, &c. comme qui diroit *fin ou limite de la violence :* au premier coup d'œil ceci paroît souffrir quelque difficulté ; il n'est pas vraisemblable qu'Orithie soit la modération, & qu'elle aime Borée, selon que l'Auteur le marque ; Borée est d'une humeur qui ne sympathise pas avec cette vertu, je l'avoue ; mais il faut songer que le vent, pris dans le sens physique est un metéore, qui, de même que les autres Phénomenes de la nature, annonce le pouvoir & la grandeur de Dieu ; or dans ce sens il peut fort bien être l'objet de l'admiration & de l'amour du sage. Galathée qui vient après Orithie, est une Néréïde qui représente l'innocence des mœurs, & la pureté de la foi, suivant l'étymolo-

gie de ſon nom : compoſé de γάλα, *lait*, & Θεὰ, *Déeſſe*, c'eſt-à-dire, *Déeſſe de la blancheur.*

Fin des Remarques du VI. Chant.

CHANT

CHANT VII.

ENFIN, au gré de ſes vœux l'armée Portugaiſe ſe trouvoit à la hauteur des côtes de cette terre féconde, qui depuis tant de ſiecles a excité l'ambition des plus illuſtres Conquérans ; Gama treſſailloit de joie en voyant ces campagnes délicieuſes qui s'étendent depuis les bords du Gange juſqu'aux rives de l'Inde. Intrépides guerriers qui brûlez d'une ardeur ſi pure pour la belle gloire, animez-vous ici d'un courage nouveau, voilà l'objet de vos nobles deſirs ; vous avez devant vos yeux des climats qui vont produire une riche moiſſon de

palmes pour vous couronner. C'eſt à toi que je m'adreſſe, brave poſtérité de Luſus ; à toi, qui faiſant une ſi petite partie du monde, que dis-je ? du monde ! du troupeau peu nombreux que le divin Paſteur renferme dans ſon bercail, mépriſe les dangers les plus redoutables dès qu'il s'agit de porter le flambeau de la vérité chez des peuples qui ne la connoiſſent point ; alors la foibleſſe de ton pouvoir ne t'arrête pas, ta valeur ſupplée aux forces qui te manquent, & tu fais fleurir les auguſtes loix de ta religion aux dépens de ton ſang. Tandis que d'intelligence avec le Ciel tu pénetres juſqu'au bout de l'Univers pour détruire le culte du menſonA ge, les Germains, cette ſu-

perbe Nation, qui domine ſur de ſi vaſtes Provinces, s'abandonnent aux erreurs les plus déteſtables, & pour les ſoutenir, ils prodiguent leur ſang dans une guerre criminelle, pendant qu'avec plus de gloire, ils pourroient tourner leurs armes contre les fiers Ottomans. L'Anglois qui ſe qualifie Roi de Jeruſalem, laiſſe gémir cette Ville ſainte ſous l'oppreſſion des Iſmaëlites ; plongé dans les délices, il goûte au milieu des neiges du Nord les infames voluptés des Aſſyriens ; & s'il tire l'épée, c'eſt ſur la tête des Partiſans de la vérité : que dirai-je de vous, B Peuples François, dont la candeur & l'équité faiſoient jadis le principal caractere ? maintenant l'ambition vous

posséde, vous vous forgez des droits chimériques sur des Etats qui ne vous appartiennent point. Si la grande étendue des vôtres ne peut vous suffire, que n'allez-vous signaler votre courage sur les bords du Nil & du Cyniphe ? c'est-là que vos conquêtes seront légitimes, & non pas lorsqu'elles auront pour objet les terres de vos voisins qui adorent le même Dieu que vous : n'avez-vous hérité que du Royaume de Charles & de Louis, leur justice est-elle
C morte avec eux ?

Que dirai-je de toi, malheureuse Italie, terre autrefois si respectable, mais aujourd'hui noyée dans un déluge de vices ? je vois tes nourrissons efféminés par le luxe & par la mollesse ; vils

eſclaves des tréſors qu'ils accumulent avec des ſoins honteux ; je les vois traîner lâchement leur vie dans le ſein de l'oiſiveté ; l'artifice a pris chez eux la place de cette valeur triomphante, qui ſoumit preſque tout l'univers aux loix de leurs Ancêtres : encore ſeroit-ce peu s'ils ſe bornoient à vivre en repos ; mais travaillant ſans ceſſe à la ruine les uns des autres, ils déchirent par leurs cruelles inimitiés les entrailles de leur Patrie : ô miſérables Eu- D
ropéens ! êtes-vous donc ſortis des dents du Dragon de Cadmus ; quelle rage vous E
anime contre vos freres ? tournez vos yeux vers le tombeau de votre Legiſlateur, voyez qu'il eſt en proie aux Barbares enfans d'Iſmaël : ces

Peuples ſont toujours unis pour vous attaquer, & vous ne l'êtes jamais pour vous défendre! Alecton vous ſouffle ſans relâche l'eſprit de la diſcorde: ô combien de périls vous environnent, & par quelle fortune échapperez-vous aux malheurs qui vous menacent, ſi vous vous détruiſez vous-mêmes pendant que les Agaréniens conſpirent votre perte? ah s'il vous faut des richeſſes immenſes, le Pactole
F & l'Hermus roulent des ſables d'or; les Lydiens & les Aſſyriens filent ce métail précieux, & l'Afrique en cache dans ſon ſein des veines abondantes; ces climats ouvrent un champ libre à vos conquêtes, faites, pour acquérir des tréſors, ce que vous refuſez de faire pour l'intérêt de

vos Autels ! Votre artillerie, G
cette invention terrible, qui
ſemble mettre la foudre dans
la main des hommes, doit
tonner contre les murs de
Byzance, délivrez-la des uſur-
pateurs qui l'occupent ; qu'ils
laiſſent l'Europe paiſible, qu'ils
retournent ſur les monts Caſ-
piens & dans les antres de la
froide Scythie : les Grecs,
les Thraces, les Géorgiens &
les Arméniens réclament vo-
tre ſecours ; ces Peuples ac-
cablés ſous le poids d'un
joug tyrannique, vous crient
qu'on leur enleve leurs en-
fans, non-ſeulement pour les
nourrir dans l'eſclavage, mais
encore pour les abreuver du
venin de l'erreur & de l'im-
piété. Voilà de juſtes ſujets
de guerre, piquez-vous de
valeur & de prudence pour

châtier l'inhumanité des Ottomans, & non pas pour opprimer ceux qu'une même loi
H doit liguer avec vous.

Mais c'eſt envain que les pieuſes Déeſſes du Parnaſſe prétendroient appaiſer les diviſions de l'Europe ; leur voix n'eſt pas écoutée, les Eumenides triomphent, je ne vois que les enfans de Luſus qui courent à la véritable gloire. Gama, ſecondé d'un vent propice, s'approche des bords qu'il vient de découvrir ; bien-tôt il rencontre quelques barques de Pêcheurs qui lui enſeignent le chemin de Calicut : les Portugais tournent joieuſement la proue de leurs vaiſſeaux vers cette Ville qui eſt la Capitale du Malabar, & dans laquelle reſide le Souverain de ce vaſte Empire.

Au-delà du Fleuve qui donne ſon nom aux Indes, & en-deça du Gange, s'étend une terre fameuſe, lavée au Midi par les eaux de Neptune, & bornée au Septentrion par les montagnes Emodiennes. Cette terre ſe diviſe en pluſieurs Royaumes, dont les uns ſont infectés des erreurs de Mahomet, les autres adorent des Idoles, & les autres des animaux qui naiſſent dans ces régions livrées aux ténébres de la plus ſuperſtitieuſe ignorance.

Les deux fleuves ayant pris leur ſource dans le mont eſcarpé, qui ſert de rempart à toute l'Aſie, & qui reçoit différens noms des différens lieux qu'il occupe, parcourent une immenſe étendue de campagnes délicieuſes, en-

ſuite ils payent à l'Océan le tribut de leurs ondes : par ce moyen ils forment de la terre qu'ils embraſſent une peninſule qui ſe termine en pointe preſque pyramidale, vis-à-vis l'Iſle de Ceylan.

Mille & mille Peuples divers habitent les climats qui ſont arroſés par l'Inde & par le Gange ; auprès des lieux où celui-ci commence ſon cours, on dit que la nature a placé une Nation qui ne ſe nourrit que du parfum des
L fleurs : plus loin on rencontre les Dellis & les Patanes, fiers de leur multitude & de l'étendue de leur Province ;
M les Decaniens, les Orias qui croient expier tous leurs crimes en ſe lavant dans les eaux du Gange, & les Bengalois dont les champs ſont plus

fértiles qu'aucun autre Pays de l'univers. Enſuite on trouve le belliqueux Royaume de Cambaye qui obéiſſoit jadis à Porus ; celui de Narſingue riche en or & en pierreries ; mais diffamé par la molleſſe de ſon Peuple : enfin le Malabar, qui eſt défendu contre les incurſions des Canaries, par une haute montagne dont la cime frappe de loin les yeux des Matelots.

Au pied de cette montagne qui eſt appellée Gate par les habitans du lieu, s'étend une langue de terre que les flots inſultent continuellement ; c'eſt là qu'eſt ſituée Calicut, qui par ſes richeſſes, par ſa grandeur & ſa beauté ſurpaſſe toutes les autres Villes du Malabar ; le Prince qui tient ce puiſſant

Empire ſous ſa domination ;
Q porte le titre de Samorin.
Dès que les vaiſſeaux eurent jetté l'ancre, Gama fit partir un Portugais pour annoncer au Roi l'arrivée de la flotte : l'Envoyé monte ſur un eſquif, il entre dans un fleuve paiſible, dont les eaux ſe confondent en cet endroit avec celles de la Mer. La nouveauté de ſon air & de ſon équipage attire ſur la rive un prodigieux concours de Peuple. Parmi cette multitude, il ſe
R trouva un Maure qui étoit natif de la région que les fureurs d'Anthée rendirent autrefois ſi redoutable ; cet homme connoiſſoit la Nation Luſitaine, ſoit que favoriſé par le voiſinage des lieux, il eût entretenu quelque commerce avec elle, ſoit que dans les

dernieres guerres, ſes yeux euſſent été les témoins des brillantes conquêtes qui ſoûmirent les côtes de Barbarie aux loix du Portugal : une douce allégreſſe mêlée de ſurpriſe éclate ſur ſon front à l'aſpect du Meſſager de Gama ; il lui demande en Eſpagnol d'où il vient, & par quelle avanture la fortune a pu le conduire ſi loin des bords du Tage.

Le Meſſager lui répond : nous ſommes parvenus juſques dans ces climats en nous faiſant au travers des flots, une route que les humains n'ont jamais tentée : nous cherchons les Indes, & c'eſt par l'ordre du Ciel que nous avons formé une entrepriſe ſi dangereuſe. L'Africain qui s'appelloit Monzayde, dé-

meura pénétré d'admiration lorſque le Portugais l'eut informé des fatigues & des malheurs que la flotte avoit eſſuyés dans un ſi long trajet.

Comme le Roi n'étoit pas alors dans Calicut, Monzayde invita le Meſſager à venir ſe repoſer chez lui : ma maiſon vous eſt ouverte, lui dit-il, daignez y prendre un repas frugal, & tel que ma fortune me permet de vous l'offrir, enſuite nous irons trouver votre Capitaine ; pendant ce temps-là le bruit public portera au Samorin la nouvelle de votre arrivée, & je ne doute pas qu'auſſi-tôt il ne hâte ſon retour ; en attendant faites-moi connoître le Héros qui vous conduit, & les illuſtres Compagnons qui partagent votre gloire ; rien

n'eſt plus doux que de rencontrer des voiſins ou des compatriotes loin des lieux où l'on a reçu la naiſſance.

Le Portugais accepte les offres du Mauritain, ils mangent & boivent enſemble avec autant de candeur, autant de confiance, que s'ils étoient unis l'un à l'autre par les liens d'une vieille amitié; enfin ils prennent tous deux le chemin de la flotte, ils ſe rendent au vaiſſeau de Gama: on y reçoit Monzayde avec de grands témoignages d'allégreſſe; le Capitaine l'embraſſe, & l'ayant fait aſſeoir auprès de lui, il l'interroge ſur différentes particularités qui concernent le Malabar. Charmés de trouver ſur ces bords inconnus un homme dont ils peuvent entendre le langage, S

les ſoldats & les matelots ſe rangent auprès de Monzayde, & montrent tous un égal empreſſement à ne perdre aucune de ſes paroles ; ainſi le mont Rhodope vit autrefois les ormeaux & les chênes des forêts voiſines, s'attrouper autour d'Orphée, lorſque ce Chantre fameux faiſoit raiſonner ſur ſa lyre le nom de
T l'aimable Euridice.

O Peuple illuſtre, dit le Maure, ô peuple magnanime, que la nature a placé ſous le même Ciel, qui couvre ma patrie ! le ſouverain Maître de l'Univers fonde ſans doute ſur votre courage des projets dignes de ſa grandeur, puiſqu'il vous fait triompher des tempêtes, puiſqu'il vous aſſervit les Elémens, & que d'une extrémité du monde, il

vous conduit à l'autre par une route inacceſſible à l'homme. V Sçachez que vous êtes dans les Indes, dont les vaſtes campagnes ſont habitées par diverſes Nations les plus riches & les plus heureuſes qui ſoient ſur la terre. Ici les diamans, les ſaphirs & les émeraudes brillent de toutes parts ; l'or eſt commun ; les aromates naiſſent ſans culture, un parfum délicieux embaume continuellement l'air qu'on reſpire. Cette Province où vous venez de prendre port, & qui s'appelle Malabar, eſt infectée du culte des idoles ; pluſieurs Rois l'occupent à préſent, mais jadis elle n'en reconnoiſſoit qu'un : Samara-Perimal fut le dernier qui la poſſéda toute entiere : ſous ſon regne quelques étrangers

qui venoient du Golfe d'Arabie, apporterent la loi de Mahomet dans l'Orient: leur éloquence & leur sageſſe convertirent Perimal; il embraſſa les dogmes qu'ils lui propoſoient, & les embraſſa même avec tant de ferveur, qu'il reſolut d'abdiquer la couronne pour conſacrer le reſte de ſes jours aux exercices de piété. Dans ce deſſein il équipe des vaiſſeaux & les charge de tréſors immenſes, dont il veut enrichir le Temple de la Meque, où eſt le tombeau du Légiſlateur que nous reverons. Avant ſon départ, il diviſa ſon Royaume entre ſes favoris, parce qu'il n'avoit point d'héritiers qui fuſſent de ſon ſang; l'un eut la Province de Cochin, l'autre celle de Cananor; celui-ci obtint la Prin-

cipauté de Chale, celui-là fut créé Seigneur de l'Isle Pimante; tel se vit paré du diadême de Coulam, & tel monta sur le thrône de Cranganor. Après qu'il eut presque tout donné, un jeune homme qu'il aimoit tendrement, vint se présenter à lui; il ne restoit pour ce dernier que la ville de Calicut & quelques terres qui en dépendoient; Perimal lui en accorda la souveraineté avec le titre d'Empereur, titre auguste & respectable, qui met les Samorins au-dessus de tous les Rois du Malabar. Ayant ainsi disposé de ses Etats, le vertueux Perimal se retira dans l'asyle sacré où il vouloit achever sa carriere.

Voilà quelle est l'origine des Samorins de Calicut: les

naturels du pays, tant les pauvres que les riches ne couvrent leur nudité qu'aux environs de la ceinture ; ils sont tous d'un caractere vain & orgueilleux jusqu'à l'excès : on les divise en deux Tribus, dont l'une est composée de gens nobles, qui s'appellent Nayres ; l'autre comprend la populace, & se nomme la Tribu des Poléens ; ceux-ci ne peuvent jamais s'unir par les nœuds du mariage qu'avec leurs égaux, une severe loi leur interdit toute autre alliance ; les arts se perpetuent dans leurs familles, & le fils exerce toujours la profession de son pere.

La Noblesse mépriſe tellement le Peuple, qu'elle s'imagine que c'est une tache honteuse pour un Nayre d'être

touché par un Poléen ; auſſi les Nayres ont-ils grand ſoin d'éviter cette diſgrace, & lorſqu'elle leur arrive, ils ſe lavent le corps avec mille cérémonies étranges, de même à peu près que les Juifs, lorſqu'ils étoient touchés par quelque Samaritain. Vous verrez encore dans Calicut d'autres coutumes qui vous ſurprendront davantage : les Nayres ne s'occupent qu'à manier les armes ; on les voit toujours l'épée nue à la main droite, & le bouclier paſſé dans le bras gauche ; ils ont ſeuls le privilege de garder le Roi, & ce ſont eux qui dans les combats ſe tiennent rangés autour de lui pour le défendre. Ceux qui s'appliquent au culte des autels, ſont appellés Bramins, nom antique & reſpecté

dans tout l'Orient : ils ſuivent les préceptes du Docteur de Samos, qui donna aux ſçavans le titre de Philoſophes, au lieu du titre de Sages qu'ils portoient avant lui : tout ce qui reſpire eſt ſacré pour eux, ils ſe feroient un crime d'ôter la vie au moindre des animaux ; perſuadés que l'humanité ne permet pas l'uſage des viandes, ils ne ſe nourriſſent que des fruits de la terre, mais leur tempérance ne s'étend pas plus loin ; ſobres à table & voluptueux par-tout ailleurs, ils s'abandonnent aux plaiſirs de l'amour ſans aucune retenue : parmi les Calicutiens, l'hymenée n'aſſujettit point les femmes aux loix d'une ſcrupuleuſe fidélité, elles peuvent la violer ſans honte, pourvu que ce ne ſoit

qu'avec les parens de leurs époux ; ainſi cette Nation a le bonheur d'ignorer les cruels ſupplices de la jalouſie. Telles ſont les coutumes & les mœurs que vous trouverez dans le Malabar ; les terres y ſont d'une fértilité merveilleuſe ; mais outre cette abondance naturelle, le luxe des Peuples y raſſemble tout ce que l'orgueil & la molleſſe ont inventé de plus riche & de plus agréable depuis les bords du Nil, juſques chez les induſtrieux artiſans de la Chine.

Pendant que le Mauruſien s'entretenoit ainſi avec Gama, la renommée fendoit rapidement les airs, & publioit dans le Malabar l'arrivée des Portugais : le Roi, qui en ſçut bien-tôt la nouvelle, envoye

les plus qualifiés de ſa Cour au-devant du Capitaine, pour l'inviter à venir dans ſon Palais ; ils partent, ils s'avancent vers la côte : ſuivis d'une nombreuſe multitude de gens de tout âge, de tout ſexe & de toute condition : lorſque Gama ſçut que le Samorin lui permettoit de prendre terre, il ſe couvrit d'un habillement magnifique pour s'attirer l'attention & les regards du Peuple chez lequel il alloit paroître, & par la même raiſon, il en fit faire autant à douze des ſiens qu'il choiſit pour ſon eſcorte : ſous cet appareil ſuperbe, ils deſcendent dans l'eſquif ; la rame ouvre les flots avec un mouvement compaſſé, dont la gravité majeſtueuſe annonce aux Indiens, qu'ils vont voir

voir le vainqueur des vents & de Neptune.

L'Fſquif entre dans le fleuve, on aborde, on met pied à terre ; Vaſco trouve ſur la rive un Magiſtrat ſouverain, qui dans la langue du Pays s'appelle Catual ; ce Magiſtrat étoit environné de Nayres, il attendoit les Portugais avec impatience : dès qu'il les vit débarqués, il courut embraſſer le Capitaine, & l'ayant comblé d'honneurs & de politeſſes, qui ne ſont pas ordinaires chez cette Nation préſomptueuſe, il le pria de monter dans une eſpece de litiere, où les grands Seigneurs du Malabar ſe font porter par leurs ſerviteurs.

Ainſi le Héros Luſitain & le Catual, chacun dans leur litiere, marchent à côté l'un

de l'autre, & s'avancent vers Calicut ; les autres Portugais vont à pied, rangés en escadron, & se tenant fierement sous les armes : le Peuple qui les suit en foule, brûle de les interroger sur diverses choses qu'il voudroit apprendre de leur bouche, mais il faut, malgré lui, qu'il mette un frein à ses desirs curieux, parce que la différence du langage l'empêche de s'expliquer ; pour le Catual, il avoit l'agrément de s'entretenir avec Gama, par le moyen de Monzayde, qui leur servoit d'interprête. En marchant ainsi on arriva dans un lieu où s'élevoit un temple de superbe structure, & les Portugais & les Malabares y entrerent tous ensemble.

Là sous diverses attitudes, plusieurs simulachres de bois

& de pierre repréſentent des Divinités fabuleuſes, qui ne doivent qu'aux vaines imaginations de l'homme, l'encens dont il les honore : là le cizeau & la peinture offrent aux yeux des abominations épouvantables. Les Portugais accoutumés à ſe faire de l'arbitre du monde une idée ſublime, ne peuvent voir, ſans étonnement & ſans douleur, cette idée avilie par des images monſtrueuſes, plus ridicules encore & plus horribles que la chimere. L'une de ces Z
Idoles avoit des cornes menaçantes, & reſſembloit au fameux Ammon qui fut au- A
trefois adoré par les Peuples d'Afrique ; l'autre montroit pluſieurs viſages, à peu près comme l'antique Janus ; celle- B
ci étoit armée d'autant de

bras que les fictions Grecques en donnent à Briarée, & celle-là portoit une tête de chien
C de même qu'Anubis.

Lorſque les Calicutiens eurent fléchi le genou devant ces Déités auſſi mépriſables qu'inſenſibles, on ſe remit en marche, & ſans s'arrêter en aucun autre lieu, l'on alla droit au Palais du Samorin. A chaque pas la foule du Peuple groſſiſſoit, on accouroit de tous côtés pour voir paſſer le Capitaine & ſes braves Compagnons de fortune; les rues devenoient étroites, les fenêtres des maiſons étoient remplies, & les toits couverts de ſpectateurs.

Enfin l'on arrive au Palais: ſa ſtructure eſt ſomptueuſe, & quoiqu'il ne ſoit point environné de tours comme ceux

du Portugal, il ne laisse pas d'avoir un air de grandeur, qui annonce la puissance & la majesté du Prince ; cet édifice est situé au milieu d'une vaste enceinte qui renferme des Jardins parés de fleurs odoriferantes, & des bosquets dont les ombrages sont à l'épreuve de l'ardeur du soleil : dans cet agréable séjour tout respire la molleſſe ; tout invite à la volupté ; c'est-là que demeurent les Monarques de Calicut ; & c'est-là qu'ils trouvent les délices de la campagne dans le sein des plaisirs de la ville : les portes de ce Palais superbe étoient enrichies de reliefs, où l'art de Dedale sembloit *D* avoir épuisé son adresse. On y voyoit l'ancienne histoire des Indes représentée d'une

façon si vive & si brillante, que l'œil étoit tenté de prendre l'art pour la nature. Une grande armée s'étendoit dans les campagnes qui s'abreuvent des eaux de l'Hydaspe : elle marchoit sous la conduite d'un Capitaine qui portoit une lance ornée de feuillages de vigne ; auprès de-là s'élevoient les remparts de Nyse, qu'il avoit fondés sur le bord du même fleuve ; on ne pouvoit méconnoître les traits de ce Conquérant, & si Sémele l'avoit vu, elle se seroit écriée que c'étoit-là
E son fils.

Plus loin on voyoit une autre armée dont les soldats desséchoient une riviere en appaisant leur soif ; cette prodigieuse multitude étoit commandée par une femme qui

fut la plus belle de ſon temps, mais dont le cœur renfermoit encore plus de vices que ſon viſage n'étaloit d'appas: à côté F
d'elle marchoit un cheval, ſur lequel ſes yeux s'attachoient avec une complaiſance qui revoltoit la nature, & qui pouvoit aiſément rendre croyables à la poſtérité les flammes inceſtueuſes dont cette Princeſſe brûla pour ſon fils. G
Dans un autre endroit, le cizeau avoit repréſenté les guerriers de Macédoine, qui pouſſerent leurs conquêtes juſqu'aux rives du Gange; leur Chef étoit un jeune Héros couronné de palmes triomphantes, l'audace peinte dans les yeux, l'orgueil imprimé ſur le front; tel enfin qu'il paroiſſoit dédaigner le ſang

de Philippe, pour s'attribuer
H une origine céleſte.

Les voyageurs de Luſus contemploient avec admiration ces monumens de l'antiquité, lorſque le Catual dit au Capitaine : bien-tôt un temps viendra que des victoires nouvelles abattront les trophées qui occupent maintenant vos regards ; une nation que nous ne connoiſſons point, gravera ſes exploits à la place de ceux-ci ; nos mages l'ont prevû en ſondant les myſtéres de l'avenir : ſelon ce qu'ils nous diſent, toute notre réſiſtance ſera inutile, parce que la force & l'induſtrie humaine ſont toujours foibles contre les arrêts du Ciel ; mais les oracles ajoutent que ces étrangers brilleront avec tant d'é-

clat dans la guerre & dans la paix, que le nom des vainqueurs fera la consolation & même la gloire des vaincus.

A ces mots, Gama fut enfin introduit dans la salle où le puissant Empereur de Malabar étoit couché sur un lit de repos, dont rien n'égala jamais le travail & le prix; son visage respire un air de majesté, qui porte le respect au fond des cœurs; une riche étoffe d'or lui couvre la ceinture, & sa tête est parée d'un superbe assemblage de pierres précieuses, qui repandent autour de lui des rayons plus éclatans que ceux du soleil: près de son lit se tenoit à genoux un vénérable vieillard, qui de temps en temps lui donnoit des feuilles de Bethel, herbe aromatique que les

Orientaux ſucent continuellement.

Un Bramin, qui étoit l'un des perſonnages les plus conſidérables de cette Cour, s'étant avancé d'un pas lent & modeſte au-devant du Capitaine, le reçoit à la porte de la ſalle, & le préſente enſuite au Samorin : ce Prince fait ſigne à Gama de s'aſſeoir auprès de ſon lit ; les autres Portugais ſe tiennent debout un peu plus éloignés. Le Samorin les regardoit tous avec une extrême attention, lorſque le Héros de Luſus prenant gravement la parole, lui adreſſa ce diſcours : Un grand Roi de l'hemiſphére où le ſoleil ſe couche, ſouhaite d'acquérir votre amitié ; les glorieux éloges que la renommée fait de vous & de votre

diadême, retentiſſent juſqu'aux extrémités de l'Occident : nous ſçavons que les Indes vous rendent hommage, & qu'elles goûtent ſous vos loix les douceurs d'une tranquillité parfaite. C'eſt ce qui porte notre auguſte Monarque à deſirer d'entretenir avec vous un commerce qui faſſe le bonheur de ſes ſujets & des vôtres ; il m'envoye en ces lieux pour vous informer que ſon Empire abonde en toutes ſortes de richeſſes, & qu'on y trouve tout ce que la terre & la mer produiſent depuis les rives du Tage, juſqu'à celles du Nil, & depuis les froides régions du Nord, juſqu'aux climats où la ligne Equinoxiale brûle les Ethiopiens : ſi vous acceptez ſon alliance avec autant de can-

deur qu'il vous la propose ; ſi vous en gardez conſtamment la foi, bien-tôt vous en verrez éclore des fruits agréables pour l'un & l'autre Peuple ; les Indiens en retireront de l'utilité, & les Portugais de la gloire : notre Roi ſera toujours prêt à vous ſecourir au milieu des plus cruelles diſgraces, & des guerres les plus redoutables qui pourront inquiéter votre repos ; ſes flottes & ſes ſoldats n'héſiteront jamais à braver pour vous les fureurs de Mars & de Neptune ; enfin vous aurez en lui un frere qui expoſera, s'il en eſt beſoin, ſa vie & ſa couronne pour vous défendre ; voilà quels ſont ſes ſentimens, c'eſt maintenant à vous de me dire quelle réponſe vous voulez que je lui faſſe de votre part.

Lorſque Gama eut achevé ſon diſcours, le Malabar lui dit, qu'il ſe tenoit honoré de recevoir des Ambaſſadeurs d'une Nation ſi éloignée des Indes ; mais qu'avant de conclure aucun traité d'alliance, il vouloit prendre l'avis de ſon Conſeil, & ſe donner le temps de connoître plus à fonds le Roi & le Peuple de Portugal : que les Luſitains pouvoient en attendant ſe délaſſer dans Calicut des longues fatigues de leur voyage, & qu'il leur feroit bien-tôt ſçavoir ſes intentions.

Le jour penchoit alors vers ſa fin, & la nuit ne tarda pas à venir mettre du relâche aux travaux des hommes : Gama & ſa ſuite ſe retirerent dans le Palais du Catual, où ils furent traités avec une magni-

ficence exceſſive par l'ordre de l'Empereur. Le Catual étoit ſecrettement chargé d'examiner les moindres actions des Portugais, & de n'épargner aucun moyen pour s'inſtruire du Pays d'où ils venoient, quelles étoient leur religion, leurs loix & leurs coutumes. Dès qu'il vit paroître l'aurore il envoya chercher Monzayde pour lui demander des éclairciſſemens touchant ce qu'il vouloit ſçavoir: ne me cachez, lui dit-il, aucune des particularités qui regardent cette Nation; elle doit vous être connue, puiſque ſa Patrie eſt voiſine de la vôtre: en cela vous rendrez au Samorin un ſervice important; ſongez que ſur votre rapport, il reglera la conduite qu'il doit tenir à l'égard de ces étrangers. Sei-

gneur, répond le Maure, je vous parlerai sans feinte & sans détour, & si je ne vous donne pas toutes les lumieres que vous souhaitez, ce ne sera que l'effet de mon ignorance. Les Portugais habitent une partie de l'Espagne, vaste & puissant Royaume qui, de même que ma terre natale, est baigné des flots où le soleil se couche en achevant sa carriere. Ils suivent les préceptes d'un Législateur engendré dans le corps d'une Vierge par un esprit divin qui descendit sur elle du haut des Cieux: leur valeur formidable s'est fait sentir plusieurs fois à mes ancêtres, & les champs Lybiens sont tous couverts de leurs trophées. Jadis par des exploits dignes d'une éternelle mémoire, ils nous contrai-

gnirent à quitter les bords du Tage & de la fraîche Guadiane ; enſuite ardens à nous pourſuivre juſqu'au fond de nos retraites, on les a vus traverſer les vagues orageuſes, venir nous combattre ſur les côtes d'Afrique & dans nos propres foyers, & nous enlever des villes & des fortereſſes que nous jugions imprenables. Ils n'ont point témoigné moins de courage dans toutes les guerres qu'ils ont ſoutenues, ſoit contre les belliqueuſes Nations d'Eſpagne, ſoit contre les autres Peuples de l'Europe : on ne peut citer aucune occaſion où leur grand cœur ait été vaincu ; ce ſont des Annibals qui ne trouvent point de
L Marcels : ſi ce que je viens de vous dire ne vous ſuffit pas,

pas, interrogez-les vous-même, ils ne vous déguiseront rien ; leur caractere fut toujours éloigné du menſonge : viſitez leur flotte, examinez leurs armes, leur artillerie & leur maniere de vivre, vous aurez lieu de vous applaudir de votre curioſité.

Le Catual ſuit avec empreſſement le conſeil du Maure, il témoigne au brave Gama qu'il ſouhaite de voir ſa flotte ; on équippe pluſieurs bateaux, on s'embarque, une troupe de Nayres accompagne le Magiſtrat Indien : ils arrivent, ils montent ſur la Capitane, où Paul de Gama les reçoit, en rendant au Catual les devoirs qui ſont dus à ſa dignité : le vaiſſeau eſt paré de tapis pourpres, & de bannieres de ſoye, qui repré-

ſentent avec de riches couleurs divers exploits fameux des avantures mémorables, des batailles, des duels, & mille autres objets dignes d'attirer les yeux de Mars. Le Catual repaiſſoit avidement les ſiens d'un ſpectacle ſi beau, il en demandoit l'explication; Vaſco de Gama l'interrompit en le priant de ſe mettre à table, & d'agréer un feſtin qu'on venoit de préparer pour lui; mais comme la loi que ſuivent les idolâtres de Calicut, leur défend de manger avec les perſonnes qui ne ſont pas de leur religion, le Catual refuſa ce qu'on lui préſentoit: on n'épargne rien pour le combler d'honneurs; les trompettes formoient par leurs accords belliqueux une image de la guerre dans le ſein de la

paix ; le canon tonnoit, & faiſoit retentir les plaines de Neptune : l'Indien remarquoit toutes ces choſes, mais ſa principale attention ſe fixoit ſur les bannieres où il voyoit dépeintes dans un petit eſpace pluſieurs actions héroïques : tranſporté d'admiration & ne pouvant plus ſe contenir, il quitte ſon ſiege, il ſe leve pour examiner de plus près ce qui flatte ſa curioſité ; les deux Gamas, Coëllo & Monzayde ſe levent en même-temps.

D'abord l'Indien attache ſes yeux ſur l'image d'un vieillard vénérable, dont le nom ne ſera jamais couvert des ténébres de l'oubli ; il étoit habillé à la Grecque, & portoit un ſceptre dans ſa main ; un ſceptre paré de feuilles dont la riante ver-

dure..... Mais quelle eſt mon erreur, quelle eſt ma témérité! Divines Muſes du Tage & du Mondego, j'allois entamer ſans vous une matiere ſublime qui excede mes forces: volez à mon ſecours, j'ai beſoin de votre faveur, je navigue au milieu d'un vaſte Océan; les vents me ſont contraires & ma barque périra bien-tôt, ſi vous ne daignez la conduire; conſidérez que depuis ſi long-temps que je chante la gloire du Portugal & les deux fleuves qui ſont vos délices, la fortune m'entraîne de diſgrace en diſgrace, elle ne m'accorde aucune treve: échappé des périls de la mer, je me vois livré aux fureurs de Mars; la Parque fermoit déja ſes funeſtes cizeaux pour couper

le fil de ma vie ; à peine ai-je évité ſon atteinte fatale, qu'un nouveau gouffre de malheurs s'ouvre ſous mes pieds ; tantôt victime d'une cruelle indigence dont le poids énorme rabaiſſe les eſprits les plus nobles ; tantôt *M* injuſtement mépriſé dans des Palais où cette même fortune qui me perſécute, éleve des idoles qu'elle orne ſouvent aux dépens de la vertu : hier abbreuvé d'un eſpoir ſeducteur, aujourd'hui ſevré de ſes douces illuſions par des chagrins réels, je ne trouve aucune fin à mes travaux ; ils naiſſent les uns des autres, & ne tariſſent point ; cependant malgré cette continuité de fatigues & d'agitations inſupportables, je n'ai point ceſſé d'écrire ; tel

que la triſte Canace, qui prête à ſe percer le cœur, tenoit d'une main un poignard, & de l'autre une plume. Chaſtes Nymphes que j'implore, n'étoit-ce pas aſſez pour moi d'être en bute à tant d'orages ; falloit-il pour comble de douleur que ceux même qui ſont célébrés dans mes vers, fuſſent les artiſans de ma ruine, & me donnaſſent les coups les plus terribles, au lieu du repos & des lauriers que j'attendois de leur reconnoiſſance ? jugez combien fauſſe eſt la grandeur des demi-Dieux que produiſent à préſent les bords de votre Tage, puiſqu'ils payent d'une ſi noire ingratitude les chants conſacrés à l'honneur de la Patrie ; honneur qui réjailliroit ſur eux,

ſi leur conduite ne les en rendoit indignes : quel exemple pour avertir les enfans d'Apollon, de ne point prodiguer la louange ! Aimables & charmantes Déeſſes ne m'abandonnez pas dans les maux qui m'affligent, rallumez mon ardeur, & ſur-tout aujourd'hui qu'il faut que je proportionne ma voix aux actions les plus belles qui puiſſent exciter l'admiration de l'univers ; en récompenſe je vous jure que mon encens ne fumera jamais pour ceux qui ne le mériteront pas.

Fin du ſeptieme Chant.

REMARQUES
SUR LE
SEPTIEME CHANT.

[*Les Germains.*] TOute l'Allemagne étoit alors en combuſtion, pour ſoutenir les erreurs de Luther. A

[*De la vérité.*] Le Poëte taxe ici la molleſſe & la cruauté d'Henry VIII. Roi d'Angleterre, qui exterмina les Catholiques dans ſon Royaume, & qui emporté par ſon tempérament inconſtant & voluptueux, épouſa ſix femmes, dont aucune ne fut heureuſe avec lui; il répudia la premiere & la quatrieme, il fit trancher la tête à la ſeconde & à la cinquieme, la troiſieme mourut en couche, & la derniere eut mille chagrins à eſſuyer de la part d'un mari ſi redoutable. B

[*Avec eux.*] Les traits que le Ca- C

moëns lance contre notre nation, s'adreſſent principalement à François I. Malgré l'eſtime que j'ai pour mon Auteur, je ne craindrai pas de dire qu'il tombe ici dans une grande injuſtice; un Roi eſt toujours obligé de revendiquer le bien qui appartient à ſa Couronne : François I. n'eut jamais d'autre objet dans les guerres qu'il a ſoutenues contre Charles-Quint, tant en Italie qu'en Eſpagne, & dans les Pays-Bas.

D [*De leur Patrie.*] Ce terrible portrait que l'Auteur fait de l'Italie, eſt tiré d'après les meilleurs Auteurs Italiens; le Dante, Chant ſixieme.

Ahi ſerva Italia, di dolore hoſtello,
Nava ſenſa Nocchier' in gran' tempeſtà,
Non donna di Provincie ma B. ....

Triſte & foible Italie, eſclave miſérable,
Vaiſſeau, qui ſans Pilote éprouve la fureur
Et les cruels aſſauts d'un orage effroyable,
Province infortunée, où regne la douleur!
En vertus, en héros tu fus jadis féconde,
L'univers adoroit tes enfans généreux,
Et tu n'es aujourd'hui qu'un antre dangereux,

Qui cache dans ſon ſein tous les vices du monde !

Pamphile Saſſo, chap. 27.

Italia tanto celebrata e eſcritta,
Hor doloroſa à pena ſi tien' dritta.

L'Italie autrefois ſi pompeuſe & ſi fiere
N'eſt plus qu'un ſquelette tremblant,
Qui d'un pas foible & chancellant
Aux yeux des nations rampe ſur la pouſſiere.

Arioſte, chap. 17. Stance 76.

O d'ogni vitio fetida ſentina
Dormi Italia imbriac, e non ti peſa
Che ora di queſta gente, ora di quella,
Che gia ſervà ti fu, ſei fatta ancella!

Egoût d'infection, malheureuſe Italie,
L'yvreſſe dans ſes bras te tient enſevelie,
Et tu dors ſans rougir de recevoir les loix
Des peuples qui jadis trembloient ſous tes Exploits !

Jean Guidichoni dans le Sonnet qui commence d'Al'Pigro, &c.

L'empie tue voglie à te ſteſſa nemiche
Con gloria d'altrui, e con tuo duolo amare
Miſera thanno à ſi vil' fine ſpinta.

Si des maux les plus grands vous êtes les victimes,
Peuples Italiens accuſez-en vos crimes,
Eux ſeuls ont fait paſſer ſous d'autres étendarts
La gloire & le bonheur de vos premiers Céſars!

L'Italie, comme on le voit, n'eſt pas mieux traitée par ſes propres enfans que par le Camoëns : ce ſont des Poëtes qui parlent ; on ne doit pas conclure de-là que cette charmante partie de l'Europe ne produiſe encore tous les jours de grands hommes, tant pour les lettres que pour les armes.

E [*Cadmus.*] L'Auteur rappelle ici une fable connue de tout le monde. On ſçait que Cadmus tua dans la Béocie auprès de la fontaine de Dircé un grand Dragon dont il ſema les dents : il en provint des hommes armés qui alloient le maſſacrer ; mais par le conſeil de Minerve, il jetta au milieu de leur troupe une pierre qui fut pour eux la pomme de la diſcorde ; car auſſi-tôt ils tournerent leur fureur contre eux-mêmes, & ils en

devinrent les victimes, comme le marque Ovide dans ſes Métamorphoſes.

Terrigenæ pereunt per mutua vulnera fratres

Tranſportés de fureur, ces enfans de la terre
Se font dès leur naiſſance une mortelle guerre,
L'effroyable Sillon qui leur ſert de berceau,
S'abreuve de leur ſang, & devient leur tombeau.

Ceci n'eſt qu'une hiſtoire déguiſée : Cadmus purgea la Béocie d'un fameux brigand qui la ravageoit ; enſuite ſe voyant attaqué par les compagnons de ce méchant homme, il eut l'adreſſe de les diviſer en jettant de l'argent parmi eux ; à l'aſpect de cette proye, ils prirent querelle, & s'entretuerent les uns les autres ; par ce moyen Cadmus évita leur fureur. Quant à l'origine que la fable leur donne, les dents du ſerpent, dont on les fait éclorre, marquent qu'ils avoient hérité de l'avidité & de la cruauté de leur maître ; enfin le ſein

de la terre d'où ils sortirent, désigne les cavernes où pareilles gens établissent leur séjour.

F [*Le Pactole & l'Hermus.*] Ce sont deux fleuves de Lydie qui ont des pailles d'or mêlées parmi leur sable; il n'est pas besoin d'aller si loin pour trouver de pareils fleuves: le Rhône & le Tage ont la même prérogative; mais il se peut que les richesses de l'Hermus & du Pactole soient plus abondantes.

G [*Artillerie.*] Nous devons la poudre & l'artillerie à un Religieux de l'Ordre de S. François, nommé Bertholde Schoüarts, ou selon d'autres, Constantin Anklitzen: il étoit Allemand, natif de Fribourg, & Chimiste de profession. On ne sçait pas bien la date de cette invention meurtiere; il paroît qu'on doit la mettre aux environs de l'année 1375; cependant on a de fortes raisons pour croire que l'usage de l'artillerie est beaucoup plus ancien dans la Chine & dans les Indes qu'en Europe; ainsi Bertholde Schoüarts n'en seroit pas le premier Auteur: quoi qu'il en soit,

ceux de qui nous la tenons, nous ont fait un préſent auſſi contraire à la véritable bravoure qu'à l'humanité. Petrarque déteſte pathétiquement dans ſon 99. Dial. *de Remed. utr. fort.* la folie & l'audace des hommes qui travailloient ſi ingénieuſement à ſe détruire : ô fatal aveuglement, s'écrie-t-il, ô pernicieuſe vanité ! N'étoit-ce pas aſſez que du haut des airs le courroux de Dieu tonnât ſur la tête des mortels ? Falloit-il encore que leurs foibles mains fiſſent gronder d'autres foudres ſur la terre ? *Non erat ſatis de cælo tonantis ira Dei immortalis, niſi homuncio, [ô credulitas juncta ſuperbiæ !] de terra etiam tonuiſſet.*

[*Doit liguer avec vous.*] On dira H peut-être qu'il n'eſt pas permis à un Poëte Epique d'interrompre ſa narration pour parler ſi long-temps lui-même : j'avoue qu'Homere & Virgile ont été plus moderés ſur cet article que le Camoëns ; il s'abandonne ſouvent à ſon feu : ſi c'eſt-là un défaut, les belles choſes qu'il dit, doivent nous rendre ce défaut pré-

cieux, un grand homme tel que lui peut s'écarter quelquefois de la route ordinaire; comme il poſſedoit parfaitement tous les Auteurs anciens, il a compoſé ſon miel aux dépens de leurs fleurs les plus agréables: le beau diſcours qu'il vient de faire, eſt à l'imitation de celui qu'on admire ſi juſtement dans Lucain, Pharſ. liv. 1.

Quis furor ô Cives! quæ tanta licentia ferri
Gentibus inviſis Latium præbere cruorem?
Cumque ſuperba foret Babylon ſpolianda Trophæis
Auſoniis, umbrâque erraret Craſſus inultâ,
Bella geri placuit nullos habitura triumphos? &c.

La verſion de Brebœuf n'a pas deſhonoré ces vers, & ſi Lucain avoit parlé François, il auroit dit avec ſon Traducteur:

Rome, dont la grandeur épouventoit la terre,
Quel ſiniſtre Démon t'inſpire cette guerre?
Quelle aveugle fureur arme tes Légions,
Et va montrer ta honte à tant de Régions?
Lorſque d'un beau courroux tes troupes échauffées

Devroient dans Babylone arborer des trophées,
Regagner ces drapeaux que le Parthe a gagnés,
Et vanger de Craſſus les Manes indignés:
On voit tes Conquerans chercher une victoire
Fatale à ta grandeur, & funeſte à ta gloire!

I [*Emodiennes.*] C'eſt une longue chaîne de montagnes qui tenant toutes au Mont Imaüs, ſont cenſées en faire partie: elles ne laiſſent pas de prendre différens noms, ſelon les différens lieux où elles s'élevent; tantôt c'eſt Dalanguer, tantôt Paropamiſe, Taurus, Niphates, Coronus, Oronte, &c.

L [*Des fleurs.*] Pline & Solin donnerent autrefois dans cette fable ſur la foi des Naturaliſtes Grecs; nos voyageurs en ont découvert la fauſſeté.

M [*Les Orias.*] Preſque toutes les Nations attribuent au Gange le don de purifier l'ame & de la nettoyer des taches du péché; elles ont tant de reſpect pour lui, que ſi quelqu'un y jettoit la moindre immondice en leur

préſence, une prompte mort ſeroit le prix de cette audace: comme S. Thomas a prêché la foi dans l'Orient, il ſe pourroit bien que ces ablutions fuſſent une groſſiere imitation du Baptême dont il annonçoit la vertu.

N [*De Cambaye.*] On donne encore à ce Royaume le nom de Guſarate; les peuples qui l'habitent ſont ingénieux, ils cultivent les Lettres, & l'on dit qu'ils excellent à faire de très-jolis Romans: ſelon les anciennes traditions du Pays, Porus en a été Roi, ſa mémoire s'y eſt conſervée avec tout l'éclat que méritent la valeur & la généroſité qui lui attirerent l'eſtime du grand Alexandre.

O [*De Narſingue.*] Les Loix de Narſingue obligent les femmes à ſe jetter dans le feu où l'on brûle leurs maris quand ils ſont morts: c'eſt un ſecret infaillible pour les détourner d'aſpirer au veuvage, *Barr. Dec.* 4.

P [*Des Canaris.*] Puiſſant peuple qui occupe une grande Province nommée Canara ou Tulamar.

Q [*De Samorin.*] Dans la langue du

Pays, ce titre vaut autant qu'Empereur ; les Souverains de Calicut le portent, parce que pluſieurs Rois des Indes relevent de leur Couronne.

[*Il ſe trouva un Maure.*] Cet endroit-ci prouve évidemment contre M. de Voltaire, que les Africains les plus éloignés, & même les Indiens pouvoient ſçavoir par le canal des Maures les choſes qui ſe paſſoient en Europe, & celles qui s'y étoient paſſées autrefois ; voici un homme natif des côtes de Barbarie qui ſe trouve dans le Malabar au moment que les Portugais y arrivent ; ſon apparition n'eſt point une fiction poëtique, elle eſt rapportée comme un fait certain par Barros, Dec. 1. liv. 4. chap. 8, & par Caſtagnéda, liv. 1. chap. 15. Ces Auteurs nous apprenent qu'il étoit de Thunis, & qu'il s'appelloit Monzayde ; quelque Devin a-t-il revelé à M. de Voltaire que ce Monzayde ignoroit l'hiſtoire & la fable ? N'avoit-il pas pû s'en inſtruire chez les Portugais & les Eſpagnols, puiſqu'on lit qu'il avoit long-temps entretenu com-

merce avec eux dans les Villes de Tanger & d'Oran ? Ne pouvoit-il pas être le deſcendant & le diſciple de quelqu'un de ces fameux Arabes qui avoient étudié les ſciences dans les Univerſités d'Eſpagne, & qui avoient fait tant de progrès dans les Langues Grecque & Latine ? Ne pourroit-il pas encore avoir ſervi de Précepteur au Roi de Mélinde ? Cela étant, que deviennent les Critiques de Mr. de Voltaire ? Il dira peut-être que mon raiſonnement n'offre ici que des conjectures : je lui réponds qu'une ſimple vraiſemblance ſuffit pour ruiner des objections dont la vérité n'eſt pas prouvée, c'eſt une régle de Logique fondée ſur le bon ſens. Au reſte je ne donne maintenant l'eſſor à mes conjectures que par ſurabondance de droit, j'ai déja combattu le Cenſeur du Camoëns avec d'autres armes.

S [*Le langage.*] Monzayde parloit bon Eſpagnol, & preſque tous les Portugais l'entendoient.

T [*Eurydice.*] Fulgence, Boccace, Noël le Comte, & preſque tous les

Mythologues ne donnent qu'un ſens moral à la fable d'Orphée & d'Eurydice ; pour moi, je penſe qu'il vaut mieux l'expliquer par l'hiſtoire : ainſi lorſqu'on nous raconte qu'Orphée deſcendit aux enfers pour en retirer Eurydice, je crois qu'il faut entendre que ce fameux Muſicien alla chercher ſa femme dans le Palais d'Aëdonée Roi de la Theſprotide, lequel, comme nous avons déja remarqué, paſſe ſouvent chez les Anciens pour Pluton Dieu des Enfers. Aëdonée la retenoit captive, ſoit qu'il en fût amoureux lui-même, ſoit qu'il ſe fût engagé à la garder pour un Prince de Thrace qui s'appelloit Ariſtée : celui-ci avoit enlevé Eurydice un jour qu'elle ſe promenoit à la campagne avec pluſieurs de ſes amies. On dit qu'en voulant prendre la fuite, elle marcha ſur un ſerpent qui lui piqua le pied, les Poëtes la font mourir de ſa bleſſure ; mais on ne peut douter qu'elle en guérit, puiſqu'Aëdonée la rendit à ſon époux : le tyran joignit à cette grace une clauſe trop onéreuſe pour un amant,

c'étoit de ne regarder Eurydice qu'après être sorti de la Thesprotide ; Orphée ne sçut pas se moderer, & l'objet de sa tendresse lui fut arraché sans espoir de retour : voilà mon opinion, elle s'accorde parfaitement avec la Chronologie ; car Orphée & le cruel Aëdonée étoient Contemporains.

V [*Route inaccessible à l'homme.*] On pourroit penser que le compliment de Monzayde est froid ; car puisque ce Maure a pénétré jusques dans les Indes, pourquoi, dit-il, que la route en est inaccessible à l'homme ? Voilà une difficulté qui se présente d'abord à l'esprit, mais le moindre examen la fait aussi-tôt évanouir : si Gama étoit arrivé dans l'Orient par le canal de la Mer Rouge, Monzayde ne s'en seroit pas étonné ; c'étoit la route ordinaire de ses Compatriotes : elle n'a rien d'admirable, au prix de l'immense navigation des Portugais qui sont obligés de faire le circuit de toute l'Afrique, & d'essuyer mille dangers, dont la proximité des lieux exemptoit les Maures.

[*Où il vouloit achever ſa carriere.*] X Tout ce que Monzayde vient de raconter ici, de même que ce qu'il va dire touchant les mœurs des Malabares, eſt tiré de l'hiſtoire des Indes, comme on le peut voir dans Barros, Caſtagnéda, Maffée & Don Oſorio: l'Auteur imite Homere & Virgile qui ne laiſſent jamais échapper l'occaſion de nous apprendre quelques traits d'antiquité curieuſe.

[*Sont appellés Bramins.*] Ce ſont Y les ſucceſſeurs des anciens Brachmanes. Pithagore que Monzayde appelle ici le Docteur de Samos, parce qu'il étoit natif de cette Iſle, Pithagore, dis-je, leur donna pluſieurs préceptes en récompenſe de la Métempſychoſe, dont il apprit chez eux les ridicules myſtéres.

[*Chimere.*] Quand nous ne con- Z noîtrions la Chimere que par l'Opera de Bellérophon, nous ſçaurions que c'étoit, ſelon les Poëtes, un monſtre affreux, dont ce Héros purgea le Royaume de Lycie; on en voit le portrait dans ces deux vers d'Homere, Il. liv. 6.

Πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα,
Δεινὸν ἀποπνείουσα πυρὸς μένος αἰθομένοιο.

Par la tête ce monstre étoit un fier Lion ;
Par le corps une chévre, & par sa queue horrible
Un épouventable Dragon :
Enfin de sa bouche terrible
Sortoient des tourbillons de feux,
Qui semoient le ravage & la mort en tous lieux.

On donne plusieurs explications différentes à la fable de la Chimere: je n'en rapporterai que deux qui me paroissent les plus plausibles. Nymphodorus, Pausanias, Plutarque, Strabon & Pline disent qu'il y eut autrefois en Lycie une montagne de ce nom, elle vomissoit des flammes à peu près comme le Gibel & le Vesuve ; les environs de son sommet étoient habités par des lions, au milieu de sa croupe on trouvoit une vaste étendue de fertiles pâturages entrecoupés de bosquets agréables, où des chévres faisoient leur retraite ; enfin le pied du mont étoit entouré de

de marais & d'eaux croupiſſantes, toujours remplies de ſerpens & d'inſectes venimeux. Bellérophon eut l'adreſſe de rendre cette montagne habitable, il deſſécha les marais, il extermina les lions, il éteignit le volcan; & voilà pourquoi l'on a dit qu'il dompta la chimere. Agatarchide prétendoit qu'Amizodar, Prince Lycien épouſa une femme qui s'appelloit Chimere, & qui avoit deux freres, dont l'un ſe nommoit Lion, & l'autre Dragon; ceux-ci d'intelligence avec leur ſœur faiſoient des concuſſions & des ravages terribles dans la Lycie, Bellérophon les châtia. Ces deux explications de la fable peuvent être également vraies; mais le plus ſûr eſt de ſuivre la premiere: l'autorité des Auteurs qui la ſoutiennent, l'emporte de beaucoup ſur celle d'Agatarchide dont nous n'avons pas les ouvrages, & qui ne nous eſt connu que par les citations de quelques autres Ecrivains.

[*Ammon.*] Ancien Roi d'Egypte *A* ou de quelqu'autre partie de l'Afrique: il fut adoré par ſon peuple, &

enſuite par les Grecs, ſous la figure d'une Idole qui avoit des cornes de Belier: je crois, après pluſieurs Sçavans, que cet Ammon eſt le même que Cham, fils de Noé.

B [*Janus.*] Janus l'un des plus anciens Rois d'Italie, fut déïfié par ſes ſujets pour prix des biens qu'il avoit répandus ſur eux; on le repréſentoit avec deux viſages, l'un devant & l'autre derriere, parce qu'étant profond dans l'Hiſtoire & dans l'Aſtrologie, il voyoit également le paſſé & l'avenir: quelques Sçavans le prennent pour Noé, il me paroît que leur opinion n'eſt guéres ſoutenable; on ne trouve pas que Noé ſoit jamais venu dans l'Italie: j'avoue que l'hiſtoire de ce Patriarche s'accorde beaucoup avec celle de Janus; mais cela ſuffit-il pour les confondre l'un avec l'autre, diverſes perſonnes ne peuvent-elles pas avoir les mêmes avantures? Au reſte je ne doute nullement que les Latins n'aient attribué à leur Janus pluſieurs actions de Noé: c'étoit autrefois la coûtume, chaque peuple paroit ſes Héros avec

des plumes qui ne leur appartenoient pas.

C [*De même qu'Anubis.*] Anubis, selon Diodore de Sicile, fut un des enfans d'Osiris Roi d'Egypte; après sa mort, il fut mis au nombre des Dieux: on le représentoit avec une tête de chien, soit que par cet emblême on désignât la fidélité qui avoit été l'une de ses vertus favorites, soit qu'on voulût exprimer l'attachement qu'il avoit toujours témoigné pour cette espece d'animaux, dont on dit qu'il portoit l'image sur ses Drapeaux & sur son Bouclier.

D [*Dédale.*] Il y a eu plusieurs Dédales: l'ancien & le plus fameux étoit natif d'Athenes, il excelloit dans la Sculpture & dans les Mathématiques. Ayant tué son neveu, il fut obligé de quitter sa Patrie pour se dérober aux rigueurs de la justice; l'Isle de Crete où Minos regnoit en ce temps là, devint l'asyle de Dedale; mais son imprudence l'empêcha d'y vivre tranquillement: il prêta ses soins & son entremise à l'amour criminel que Pasiphaé, femme de Minos, ressentoit

pour un Capitaine nommé Taurus ; Minos découvrit cette perfidie, Dédale fut renfermé dans une prison, ou, selon d'autres, dans un vaste labyrinthe qu'il avoit construit lui-même ; quelque temps après, il trouva le moyen de s'en sauver avec son fils Icare & quantité d'autres malheureux qui se plaignoient de Minos ; ils s'enfuirent sur des barques qui faisoient force de voiles, c'est pour cela que les Poëtes ont feint que Dédela s'étoit envolé.

E [*Que c'étoit-là son fils.*] Il est aisé de voir que l'Auteur parle ici des exploits de Bacchus dans les Indes : cependant la gloire de les avoir subjuguées, n'appartient qu'à Osiris Roi d'Egypte qui fut le second Bacchus, comme je l'ai remarqué dans mes notes sur Achille Tatius ; jamais le Bacchus Thébain qui étoit fils de Semele, n'alla dans l'Orient ; mais le Poëte a mieux aimé s'accommoder aux fictions des Grecs, que de s'attacher scrupuleusement à des vérités historiques moins connues que la fable.

[*Que ſon viſage n'étaloit d'appas.*] F C'étoit la Reine Sémiramis : ſes qualités héroïques l'éleverent au-deſſus des plus grands hommes, ſes vices la rabaiſſerent au-deſſous des femmes les plus mépriſables.

[*Pour ſon fils.*] L'infame paſſion G de Sémiramis pour un cheval, a tout l'air d'un conte inventé par les Grecs pour exagerer le libertinage de cette Reine ; mais rien n'eſt plus conſtamment atteſté par les meilleurs Auteurs, que ſon amour inceſtueux pour Nynias ſon fils ; ce Prince en conçût tant d'horreur qu'il la fit mourir.

[*Pour s'attribuer une origine céleſte.*] H Apelle étoit jadis le ſeul Peintre qui ſçût bien faire le portrait d'Alexandre ; le Camoëns lui a ſuccedé : je ne crois pas qu'en moins de paroles, on puiſſe mieux nous décrire le caractere de ce Conquerant ; tout le monde ſçait qu'il vouloit à toute force paſſer pour le fils de Jupiter, *Jovem generis ſui authorem, non contentus mortali faſtigio, aut credebat eſſe, aut credi volebat.* Quinte-Curce, liv. 4. C'eſt là-deſſus que ſa mere

Olympias dit ce bon mot si fameux dans l'histoire, *ce jeune étourdi n'aura point de repos qu'il ne m'ait brouillée avec Junon.*

I [*La gloire des vaincus.*] Cette pensée revient au sentiment du Poëte Accius, dans les vers qui suivent:

Trophœum ferre me à forti viro pulchrum est,
Sin autem vincor, à tali vinci nullum est probrum.

Si mon bras peut dompter ce guerrier généreux
Je me couronnerai d'une gloire parfaite;
Si dans notre combat il est le plus heureux,
Je pourrai sans rougir avouer ma défaite.

L [*De Marcel.*] C'est-à-dire, que les Portugais sont invincibles. Marcel étoit un Capitaine illustre par sa valeur & par ses belles actions qui le firent surnommer l'Epée de Rome; il remporta plusieurs avantages contre Annibal; mais enfin Annibal le vainquit auprès de la Ville de Locres, & Marcel périt dans cette malheureuse bataille. Je ne dis rien pour justifier l'érudition de Monzayde, elle

doit passer sans obstacle après celle du Roi de Mélinde.

[*Les plus nobles.*] L'Auteur fait ici allusion au fameux emblême d'Alciat, qui pour dire que l'indigence s'oppose presque toujours à l'élevation des grands esprits, représente un homme qui a des aîles à une main, & une grosse pierre à l'autre; avec le secours des aîles il paroît prêt à voler; mais le poids de la pierre l'attache à la terre. M

Læva tenet lapidem, manus altera sustinet alas,
Ut me pluma levat, sic gravè mergit onus.
Ingenio poteram superas volitare per arces
Me nisi paupertas invida deprimeret.

Admirez mon destin : ma main droite est aîlée,
Et d'un pesant fardeau ma gauche est accablée.
Mon génie auroit pû voler jusques au Ciel
Mais la pauvreté me resserre
Dans un abaissement cruel;
J'expire sous son poids, & je rampe sur terre.

[*Et de l'autre une plume.*] Canace N

étoit fille d'Eole, elle devint amoureuse de Macharée son frere, & elle en eut un enfant : Eole ayant découvert leur intrigue, en conçut tant d'horreur & de rage, qu'après avoir fait périr le fruit de leur union, il envoya un poignard à Canace avec ordre de se tuer, si elle ne vouloit s'exposer à des tourmens encore plus terribles : prête à se percer le cœur, elle écrivit une lettre pleine de tendresse à son frere qui avoit pris la fuite. L'attitude où le Camoëns la représente, est tirée de ce vers d'Ovide.

Dextra tenet calamum, strictum tenet altera ferrum.

Fin des Remarques du VII. Chant & du Tome II.

TABLE
DES MATIERES

Du ſecond Tome, diſpoſée par ordre Alphabétique.

Le chiffre Arabe marque la Page; & la lettre T, poſée après le chiffre, ſignifie qu'il faut chercher dans le Texte du Poëme la Matiere dont il s'agit : la lettre N ſignifie que c'eſt dans les Notes.

A.

ADAMASTOR, Géant d'une grandeur prodigieuſe, ſe montre aux Portugais, *Pages* 107. *& ſuiv.* T. leur parle d'un ton menaçant. 110. T. Leur annonce de grands malheurs, 111. *& ſuiv.* T.

leur raconte ſon hiſtoire. 115. & *ſuiv.* T.
Adreſſe remarquable dont le Poëte ſe ſert en abrégeant le récit de Fernand Véloſe au commencement de la tempête. 254. N.
Alcyons, oiſeaux marins, leur naturel & leur fidélité en amour, hiſtoire & fable ſur ce ſujet. 154. *& ſuiv.* N.
Allemands blâmés par le Poëte. 266 *& ſuiv.* Livrés aux erreurs de Luther. 313. N.
Alonſe ſuccede à Dom Duart, fait de grandes conquêtes en Afrique, enſuite il tourne ſes armes contre Dom Fernand d'Aragon. 34. *& ſuiv.* T. Il fait Chevalier l'Infant de Portugal devant le corps de Dom Juan de Coutigno, Comte de Marialva tué au ſiége d'Arzyle: paroles remarquables qu'il prononça dans cette occaſion. 80. N.
Alphée, Fleuve d'Elide comparé avec le Gange. 43. T.
Ammon ancien Roi d'Afrique. 329. *& ſuiv.* N.
Amours de Neptune & d'Amphitrite

242. N. Pour quelle raiſon cette Nymphe eſt dépeinte accompagnée d'un Dauphin, *ibidem*. Explication phyſique & morale de ce qui la regarde, *ibidem & ſuiv.*

Andalouſiens, pourquoi nommés Vandales par le Poëte. 63. *& ſuiv.* N.

Anubis Dieu des Egyptiens. 331. N.

Apologie du Camoëns contre la fauſſe délicateſſe de ceux qui ne veulent que du grand & du merveilleux dans un Poëme épique. 151. *& ſuiv.* N.

Artillerie inventée par un Religieux. 318. N. Plus ancienne dans l'Orient que dans l'Europe, *ibidem*. Belle réflexion de Pétraque ſur ce ſujet. 319. N.

Aſſemblée des Dieux marins: deſcription de leur Palais. 190. *& ſuiv.* T.

Aſtrée Déeſſe de la paix, de l'innocence & de l'équité, diverſes opinions des Mythologues ſur ſon ſujet. 67. *& ſuiv.* N.

Aſtrolabe inventé en Portugal & par qui. 151. N.

B

BACCHUS descend dans la Mer pour former de nouveaux obstacles contre l'entreprise des Portugais. 190. T. Il engage Neptune à leur susciter une tempête terrible. 196. *& suiv.* T.

Barthelemy Diaz, Capitaine Portugais, a découvert le Cap de Bonne-Espérance. 157 & 162. N. Il périt à la hauteur de ce Cap dans un second voyage qu'il fit avec Pedralvares-Cabral. *ibidem.*

Bataille d'Aljubarrote décrite. 16. *& suiv.* T. Gagnée par les Portugais. 28. *& suiv.* T. Date de cette Bataille marquée avec beaucoup de noblesse par le Camoëns. 68. N.

Baye de Sainte Helene, premier endroit où les Portugais aborderent depuis leur départ de Lisbonne. 100. T. & 151. N.

Bibliotheques nombreuses chez les Maures & les Arabes. 175. N.

Bourse de cuir où les vents étoient

renfermés, & dont selon le rapport d'Homere, Eole fit présent à Ulysse, explication morale de cette fable. 181. *& suiv.* N.

Bramins Prêtres Indiens suivent les Dogmes de Pythagore. 286. T. & 327. N.

Brix ou *Brigus*, arriere-petit-fils de Noé ancien Roi des Castillans, s'il en faut croire leurs vieilles Chroniques. 68. N.

C

CADIX ancienne Colonie de Tyriens : différens noms que cette Ville a portés ; autrefois ornée d'un temple magnifique consacré à Hercule, quels sont ses drapeaux. 64. N.

Calypso Nimphe amoureuse d'Ulysse: étymologie de son nom. 182. *& suiv.* N.

Cambaye Royaume dans les Indes obéissoit jadis à Porus. 275. T. & 322. N. Les habitans de ce pays font de fort jolis Romans. *ibidem.*

Camoëns a fait le portrait d'Alexandre

auſſi parfaitement qu'Apelle. 333. N.

Campagnes de Saba fertiles en parfums. 39. T.

Cap de Bonne-Eſpérance fut ainſi nommé par le Roi Dom Juan II. s'appelloit auparavant Cap de la Tourmente ; il paroît que les anciens l'ont connu. 162. N.

Canace fille d'Eole, ſon hiſtoire. 335. *& ſuiv.* N.

Carnage & meurtres exécutés dans Lisbonne après la mort du Comte Fernandès. 4. T. Comparaiſon de ces cruautés avec la fureur des proſcriptions du temps de Marius & de Sylla. 5. T.

Caſtillans, pourquoi nommés Brigiens par le Poëte. 68. *& ſuiv.* N.

Chagrin de Dom Juan Roi de Caſtille après la perte de la Bataille d'Aljubarrote : paroles remarquables de Dom Laurent Archevêque de Bragance ſur ce ſujet : caractere guerrier de ce Prélat : coup de ſabre qu'il donna ſur la joue d'une ſtatue qu'on avoit faite pour orner ſon tombeau. 72. *& ſuiv.* N.

Chevaux du Soleil, leurs noms & leurs qualités. 170. *& ſuiv.* N.
Chimere, monſtre vaincu par Bellerophon: hiſtoire & fable ſur ce ſujet. 327. *& ſuiv.* N.
Ciconiens peuples de Thrace. 180. N.
Cid-Ruy-Diaz eſt le Rodrigue de la Tragedie de Pierre Corneille; conquêtes de ce grand homme ſur les Maures. 63. N.
Circé, de qui elle étoit fille: ſes débauches, ſa ſcience, & pluſieurs traits de ſa vie. 178. *& ſuiv.* N.
Codrus dernier Roi d'Athenes, s'habille en payſan & ſe fait tuer par les Doriens pour ſatisfaire l'Oracle & ſauver ſa patrie. 77. N.
Colonne d'eau de mer, Phénomene ſurprenant, parfaitement bien décrit par le Poëte. 97. *& ſuiv.* T. Expliqué ſelon les regles de la Phyſique. 150. N. *& ſuiv.*
Compagnons d'Ulyſſe perdent le ſouvenir de leur patrie en mangeant du fruit d'Aliſier chez les Lotophages. 136. T. Explication de cette fable. 180 *& ſuiv.* N.
Comte Fernandès maſſacré devant les

yeux de la Reine Léonore. 4. T. Douleur de cette Princeſſe & paroles remarquables qu'elle prononça au ſujet de ce meurtre 62. N.

Conſeil de guerre tenu par Dom Juan; différentes opinions des Seigneurs Portugais : intrépidité de Nun-Alvare, diſcours qu'il prononce en faveur de ſon Roi : comparaiſon de ce diſcours avec celui que tint Scipion à la jeuneſſe qui s'étoit retirée dans Canuze après la Bataille de Cannes. 8. *& ſuiv.* T. Autre comparaiſon du diſcours de Nun-Alvare avec celui que l'Arioſte met dans la bouche de Charlemagne lorſqu'il encourage ſes troupes à marcher contre Rodomont. 65. *& ſuiv.* N.

Conſtellation de la Croix ſert d'étoile du Nord aux mariniers dans les mers du Sud. 147. N.

Coutume ancienne de paſſer trois jours ſur le champ de Bataille pour preuve certaine de la victoire. 74. N.

Cruautés & molleſſe d'Henry VIII. Roi d'Angleterre blâmée par le Poëte. 267. T. Femmes de ce Prince. 313. N.

Cyclopes anciens habitans de la Sicile: fable & hiſtoire ſur leur ſujet. 179. *& ſuiv.* N.

D

DECIENS étoient d'une des plus nobles familles de Rome, pluſieurs d'entre-eux ſe ſont ſacrifiés pour le bien public. 78. N.
Dedale fameux ouvrier Athénien: ſon hiſtoire. 331. N.
Déluge de Deucalion: hiſtoire & fable ſur ce ſujet. 257. *& ſuiv.* N.
Départ de Gama & de ſes Compagnons pour les Indes. 89. T.
Déſolation des Portugais en voyant partir leurs compatriotes pour la découverte des Indes. 51. *& ſuiv.* T. Diſcours remarquable d'un vieillard ſur le même ſujet. 54. *& ſuiv.* T. Ce vieillard dans l'allégorie du Poëme repréſente le Royaume de Portugal. 83. *& ſuiv.* N.
Diſpute de Minerve & de Neptune: explication de cette fable. 236. N.
Dom Juan I. ſuccede à Dom Fernand fils naturel de Dom Pedre & de

Théreſe du Laurens. 2. T. Digne du thrône par ſa vertu, *Ib.* Proclamé Roi par une petite fille au berceau. 3. Sentiment du traducteur ſur ce prodige, 60. N. Droits de ce Prince à la Couronne de Portugal. 60. N. Songe que fit ſon pere lorſque Dom Juan étoit encore dans l'enfance. *Ibid.* Il porte la guerre en Afrique contre les Maures, & s'empare de Ceuta. 31. *& ſuivantes.* T. Enfin il meurt plus chargé de gloire que d'années. 32. T.

Dom Duart lui ſuccede, mais il n'hérite pas de ſon bonheur. 33. T.

Dom Fernand frere de Dom Duart demeure priſonnier chez les Maures dans l'Afrique. *Ibid. &* 75. N. Il aime mieux reſter en captivité que de ſouffrir qu'on rendre Ceuta aux Maures pour ſa rançon, & il y périt miſérablement. 76. N. Comparé avec Codrus, Regulus, Curtius & les Déciens. 34. T.

Dom Juan fils d'Alonze quitte ſon Palais, & va ſe joindre à ſon Pere pour combattre les Eſpagnols. 36.

T. Il succede à Dom Alonze. 37.
T. Il est le premier qui ait formé le projet de la découverte des Indes. *Ibid.* Il envoye des gens en différentes parties du monde pour s'instruire de la route qu'il faut tenir dans ce voyage. 38. *& suiv.* T.
Doris fille de l'Océan, n'exista jamais: explication de ce qui la regarde. 163. N.
Dryades Nymphes des forêts étoient dans la Théologie Payenne une emblême de la divinité. 158. *& suiv.* N.

F

EGYPTIENS & Phéniciens ont navigué avant les Grecs. 83. N.
Eloge de Paul de Gama & de Coëllo, 48. T.
Emblême d'Alciat. 335. N.
Enumération des troupes de Dom Juan de Castille. 6. *& suiv.* T.
Envoyés du Roi Dom Juan II. meurent dans l'Orient avant d'avoir pénétré jusqu'aux bords de l'Inde. 40. T.

Episode du Camoëns justifié. 248 & *suiv.* N.
Erudition que le Camoëns met dans la bouche de Gama en parlant au Roi de Mélinde, justifiée contre M. de Voltaire. 174. & *suiv.* N.
Espagnols songeoient à découvrir les Indes Occidentales dans le temps que les Portugais cherchoient celles d'Orient. 141. N.
Estime qu'Alexandre témoignoit pour les ouvrages d'Homere. 138. T.
Etoile du point du jour consacrée à Vénus par les anciens. 262. N.
Eurydice femme d'Orphée, histoire & fable sur son sujet. 324. & *suiv.* N.
Exploits que les Grecs attribuent au Bacchus Thébain dans les Indes appartiennent à Osiris Roi d'Egypte. 332. N.

F

FABLE & histoire de Promethée 86. & *suiv.* N.
Fable d'Adamastor expliquée dans le sens historique, moral & Physi-

que. 163. *& ſuiv.* N. Conformité d'Adamaſtor avec Mahomet. *ibid.* Menſonge d'Adamaſtor. *ibidem.*

Fable & hiſtoire des dents du Dragon de Cadmus. 316. *& ſuiv.* N.

Feux de Caſtor & de Pollux, autrement dit par nos matelots, de ſaint Nicolas & ſaint Herme, 147. *& ſuiv.* N. Explication de ce Phénomene; fable & hiſtoire ſur ce ſujet. *ibid.*

Fleuves de l'Inde & du Gange apparoiſſent en ſonge au Roi Dom Manuel. 42. T. Belle déſcription de ces deux Fleuves. 43. T. Diſcours que le Gange adreſſe à ce Prince. 43. *& ſuiv.* T.

Florinde autrement appellée Cava, fille du Comte Julien, deshonorée par le Roi Dom Rodrigue. 75. N.

François blamés par le Poëte. 267. *& ſuiv.* T. Juſtifiés par le Traducteur. N. 313. *& ſuiv.*

G

GAMA eſt choiſi par le Roi Don Manuel pour aller découvrir les Indes : diſcours de ce

Prince. Reponſe de Gama. 45. *& ſuiv.* T. Il part de Mélinde. 189. T. Il implore le ſecours du Ciel dans la Tempête. 225. *& ſuiv.* T. Il arrive à la hauteur des Côtes de Calicut. 265. *& ſuiv.* T. Il depêche un Envoyé au Samorin, 276. T. Il reçoit ſur ſon bord un Africain établi depuis long-tems dans Calicut, & s'entretient avec lui. 279. *& ſuiv.* T. Il entre dans Calicut avec un Cortege pompeux. 288. *& ſuiv.* T. Il voit pluſieurs Idoles dans un Temple des Indiens. 290. *& ſuiv.* T. Il arrive au Palais du Roi, & s'y entretient avec lui. 292. *& ſuiv.* T. Il eſt logé dans le Palais du Catual premier Magiſtrat des Indes. 301. T. Il reçoit ce magiſtrat ſur ſa Flotte. 305. T.

Gange, ſelon quelques Ecrivains, prend ſa ſource dans le Paradis-Terreſtre. 82. N.

Glaucus, fameux nageur, mis au nombre des Dieux. 245. *& ſuiv.* N. Confondu avec un autre Glaucus fils de Minos Roi de Crete,

Ibid. Amours de ce dernier Glaucus, avec la Nymphe Scylla, hiſtoire & fable ſur ce ſujet. *Ibid.*
Gomme de Myrrhe s'appelle Adoné dans l'Arabie. 81. N. Remarque de Boccace ſur ce ſujet. *Ibid.*

H

HARPYES, leurs noms, leur figure, leur fable & leur hiſtoire. 183. & *ſuiv.* N.
Hémiſphere, du Pole Auſtral moins lumineux, & moins éclairé que le nôtre. 65. T. & 247. N.
Hermus, Fleuve de Lydie, roule des ſables d'Or. 270. T. & 318. N.
Hiſtoire, & Fable de Méduſe & des Gorgones. 142. & *ſuiv.* N. C'étoient des Princeſſes qui furent injuſtement dépouillées de leur bien par Perſée. 143. & *ſuiv.* N.
Hiſtoire, & fable de Calliſto. 144. & *ſuiv.* N. Tombeau de cette Princeſſe. 146. N. Pour quelle raiſon les Poëtes ont dit que la conſtellation de Calliſto, autrement dite l'Etoile du Nord, ne ſe baigne

jamais dans la Mer. *Ibid.*
Hiſtoire tragique de Don Manuel de Souza & de ſon Epouſe. 158. *& ſuiv.* N.
Hiſtoire des douze Champions Portugais, racontée par Fernand Véloſe. 206. *& ſuiv.* T. Noms de ces Guerriers. 250. N. Leur Combat contre les Anglois, & leur Victoire. 216. *& ſuiv.* T. Combat ſingulier d'un des Champions avec un Allemand, qui étoit gaucher. 253. N.
Homere. Incertitude des Sçavans ſur ſa Patrie. 177. *& ſuiv.* N.

I

JANUS, Ancien Roi d'Italie; Hiſtoire & Fable ſur ſon ſujet. 330. N.
Jaſon conſacra ſon Vaiſſeau à la Déeſſe Pallas. 83. N.
Idoles des Indiens. 291. *& ſuiv.* T.
Ino, ſeconde femme d'Athamas, Roi de Thebes: ſes amours avec Phryxus, ſa fuite & ſon Apothéoſe. 243. *& ſuiv.* N.

Invective du Poëte contre pluſieurs Nations de l'Europe. 265. T. & *ſuiv.* Eloge des Portugais. *Ibid.*
Invocation du Camoëns adreſſée aux Muſes du Tage & du Mondego: Plainte qu'il fait de ſes malheurs: Comparaiſon qu'il fait de ſon ſort avec celui de Canace. 310. *& ſuiv.* T.
Iſles découvertes dans la Mer d'Afrique par les Portugais ſous les auſpices de l'Infant Dom Henrique. 99. T. & 141. N.
Iſles Dorcades, ancien ſéjour des Gorgones. 94. T.
Italiens blâmés par l'Auteur. 268. *& ſuiv.* T. Juſtifiés par le Traducteur. 316. N.
Julien, Comte de Biſcaye, conclut dans Ceuta un Traité avec les Maures & les amene en Eſpagne. 74. *& ſuiv.* N.

L

LEONORE Reine de Portugal; accuſée par le Poëte de vivre dans une intelligence criminelle

avec le Comte Fernandès, & *ſuiv.* T. Incertitude de cette accuſation. 61. N. Comparaiſon du Camoëns avec Virgile, au ſujet de la flétriſſure que l'un fait à la mémoire de Didon, & l'autre à la réputation de Léonore. *Ibid.* Cette Princeſſe appelle le Roi de Caſtille avec toutes ſes forces en Portugal. 5. T.

Livres d'hiſtoires Grecques & Romaines, Hebraïques & Egyptiennes, & de Mythologie, compoſés par les Arabes, & connus dans tout l'Orient. 176. N.

M

MANUEL ſuccede à Don-Juan Second. 40. T.

Marcus Curtius Chevalier Romain, ſe précipite dans un gouffre pour ſauver ſa Patrie, on montre encore aujourd'hui une pierre qui marque la place de cet abîſme. 77. *& ſuiv.* N.

Maſſylie, Province de l'Afrique Occidentale; ſon nom moderne. 69.

N. eſt féconde en Lions, renferme ſept Montagnes d'égale grandeur, qui ſont appellées pour cette raiſon Montagnes jumelles. 70. N.

Maures de Mélinde admirent le récit de Gama & la navigation des Portugais. 137. T.

Métamorphoſe du Géant Adamaſtor en rocher. 120. *& ſuiv.* T.

Minyens, ou Argonautes, comparés avec Gama & ſes Compagnons 49. T.

Montagnes Emodiennes. 273. T. & 321. N.

Monzayde, Maure Africain établi dans Calicut, invite l'Envoyé de Gama à ſe repoſer dans ſa maiſon. 278. T. Va rendre viſite au Général ſur la Flotte. 279. T. Diſcours qu'il tient aux Portugais. 280. *& ſuiv.* T. L'éxemple de ce Maure, prouve contre Monſieur de Voltaire que les Africains & même les Indiens les plus éloignés pouvoient avoir les connoiſſances que cet Auteur leur réfuſe. 323. *& ſuiv.* N.

Mode de prendre les couleurs d'une Maîtreſſe en partant pour la Guerre, doit ſa naiſſance aux Chevaliers François du tems de Charlemagne. 66. N. Origine encore plus ancienne de cette mode. 67. Compagnie de jeunes Amans Portugais comparée avec la bande amoureuſe des Lacedemoniens: grands Exploits de cette Troupe. *Ibid.*

Mort de Don Martin Evéque de Lisbonne, précipité du haut d'une Tour par les Portugais, quelles furent les cauſes de ce meurtre. 61. *& ſuiv.* N.

Mort des Grands Maîtres de Compoſtelle & de Calatra. 26. T. Anachroniſme du Poëte, ſur la mort du premier qui ne fut tué que dans la Bataille de Valverde. 70. N. Opinion des Portugais ſur la mort du Grand-Maître de Calatrava: éclairciſſement ſur ce ſujet 70. *& ſuiv.* N.

Myrrha, Mere d'Adonis s'enfuit dans les Forêts d'Arabie après ſon crime. 81. N. ſa Métamorphoſe. *Ibid.*

N.

NABATH, ou Nabaoth fils aîné d'Iſmaël, donna ſon nom aux monts Nabathéens dans l'Arabie-Petrée. 81. N.

Narſingue, Royaume dans les Indes. 275. T. Loi cruelle de ce Pays à l'égard des Femmes. 322. N.

Negres de la Baye de Sainte Helene viennent voir les Portugais ſur le rivage. 101. T. On leur préſente des Liqueurs & pluſieurs autres choſes. 102. T. Enfin, ils trahiſſent les Portugais, & ſont battus. 104. *& ſuiv.* T.

Nymphes qui accompagnent Vénus; repréſentent des vertus qui s'oppoſent à la méchanceté du démon. 262. N.

Nun-Alvare, nommé par le Poëte le Fléau des Caſtillans, commande l'avant-garde de l'armée Portugaiſe. 15. T. fond le premier ſur l'armée Eſpagnole couvre la campagne de morts; rencontre ſes Freres parmis les Ennemis, & ne les

connoît plus pour lui appartenir. 18. T. Son avant-garde eſt enfin rompue, il ſe trouve preſſé de tous côtés par les Eſpagnols, comparé avec un Lion d'Afrique. 20. *& ſuiv.* T. Secouru par le Roi Don-Juan : traverſe le Tage porte la Guerre dans l'Andalouſie, & défait les Habitans de Seville. 25. *& ſuiv.*

O

OGYGIE, Iſle fameuſe par le naufrage d'Ulyſſe & par les amours de Calypſo. 182. N.

Olympias mere d'Alexandre, bon mot de cette Princeſſe ſur la vanité de ſon fils. 333. *& ſuiv.* N.

Orias peuples Indiens. 274. T. Leurs ſuperſtitions à l'égard des eaux du Gange. 321. *& ſuiv.* N.

Orithie appaiſe la fureur de Borée, 229. *& ſuiv.* T. Hiſtoire & fable au ſujet de cette Nymphe. 262. *& ſuiv.* N. Allegorie du Camoëns ſoutenue & juſtifiée. *ibid.*

P

PACTORAL fleuve de Lydie roule des sables d'or. 270. T. & 318. N.
Paix faite entre Don Juan de Castille & Don Juan de Portugal, 31. T. Ils épouſent deux Princeſſes Angloiſes. *ibid.* De qui elles ſont filles, & leurs noms. 74. N.
Palinure, Pilote d'Enée précipité dans la mer. 136. T. & 181. N.
Paroles remarquables de Themiſtocle. 138. T.
Paul de Gama s'engage à ſuivre Vaſco ſon Frere dans la découverte des Indes. 48. T.
Peuples Indiens qui ne ſe nourriſſent que du parfum des Fleurs. 274. T. Fauſſeté de cette Fable 321. N.
Peuples de Calicut, leurs Coûtumes & leurs Mœurs. 228. *& ſuiv.* T.
Petra, Capitale de l'Arabie Petrée. 81. N.
Phénomenes divers, que Gama & ſes Compagnons obſerverent pen-

dant leur navigation. 96. *& ſuiv.* T.
Plaintes & diſcours du Poëte ſur l'ingratitude de ſes Compatriotes. 138. *& ſuiv.* T.
Plaiſanterie de Cléopatre dans une partie de pêche qu'elle fit avec Marc-Antoine. 235. N.
Podalire, fameux Medecin Grec. 174. N.
Portrait d'Alexandre. 295. *& ſuiv.* T.
Portrait de Mahomet : pluſieurs traits d'Hiſtoire ſur ſon ſujet. 165. *& ſuiv.* N.
Portugais ſont attaqués du Scorbut ſur les Côtes de Sofala : deſcription de ce mal : Mort de pluſieurs Portugais. 131. *& ſuiv.* T.
Prédiction des Mages Indiens ſur les victoires des Portugais. 296. T.

R

RAILLERIE ſoldateſque de Fernand Véloſe au ſujet des Negres qui l'avoient inſulté. 105. *& ſuiv.* T. Juſtifiée par l'exemple de

de Virgile & d'Homere. 152. *& suiv.* N. Fable de Diogene & d'un partisan Athénien sur ce sujet. 154. *& suiv.* N.

Réflections du Camoëns interrompent quelquefois le cours de sa narration. 319. N. Justifiées par un bel exemple de Lucain. *Ibid. & suiv.*

Regulus pris par les Carthaginois, renvoyé sur sa parole au Sénat de Rome, oblige les Romains à continuer la Guerre, retourne à Carthage où on le fait périr en le roulant dans un tonneau garni de pointes de fer. 77. *& suiv.* N.

Reliefs des Portes du Palais du Samorin. 293. *& suiv.* T.

Rodrigue Roi d'Espagne, vaincu & tué par les Maures. 75. N.

S

SAINT THOMAS Apôtre de l'Orient. 80. N. Il a été dans l'Ethiopie, & même dans les Indes. *Ibid.*

Samorin titre des Rois de Calicut, signification de ce mot Indien. 322. *& suiv.*

Sarama Perimal, ancien Roi des Indes. 281. T. Son hiſtoire. 282. & *ſuiv.* T.

Sémiramis regarde amoureuſement un Cheval. 295. T. Fauſſeté de cette Hiſtoire. 333. N. Paſſion de cette Princeſſe pour ſon fils. *ibid.*

Sofala, ville d'Ethiopie, ſa ſituation & ſes richeſſes. 172. N. Son commerce avec les Marchands de la Mecque. 175. N.

Songe myſtérieux de Don Manuel. 41. & *ſuiv.* T.

Stances retranchées par quelques Editeurs du Camoëns dans la déſcription de la Bataille d'Aljubarotte, & retablies par le Traducteur, raiſon de cette conduite. 69. N.

T

TARRAGONE, ſes Fondateurs & leurs morts 65. N.

Tempeſte épouvantable excitée par les Dieux Marins pour perdre les Portugais à l'inſtigation de Bacchus, 219. & *ſuiv.* T. Belle déſcription de cet orage. *ibidem.* Comparaiſon

de cette description avec celle que M. Crebillon a mise dans son Electre. 259. *& suiv.* N.

Thetis aimée par Adamastor. 116. *& suiv.* T. Tromperie qu'elle fait à ce Géant. 118. T.

Triton Dieu Marin, de qui il étoit fils, description de sa taille & de son visage. 195. T. Opinion des Mythologistes sur son sujet, explication Physique de ce qui le regarde. 237. *& suiv.* N. Triton est un poisson qui ressemble beaucoup à l'homme & c'est ce que nos Matelots appellent homme Marin, diverses preuves qu'il y en a. 239. *& suiv.* N. Histoire tirée de Pausanias sur ce sujet. *Ibid.* Pour quelle raison le Poëte lui donne une coquille de l'angouste pour habillement de tête. 241. N. Et une conque ou coquille tortueuse pour trompette. 247. N.

V

VAISSEAU des Argonautes selon les Poëtes rendoit des Oracles. 49. N. & 83. N. N'est

70-236
Bellanger
Jan 70

pas le premier qui ait bravé les périls de la mer. *Ibid.* Fut mis au nombre des conſtellations par les Poëtes. *ibid.*

Vénus deſcend dans la mer avec pluſieurs belles Nymphes de ſa ſuite. 228. T. Elle calme la tempête. *ibid. & ſuiv.*

Vers de pluſieurs Poëtes Italiens contre leur Patrie. 334. *& ſuiv.* N.

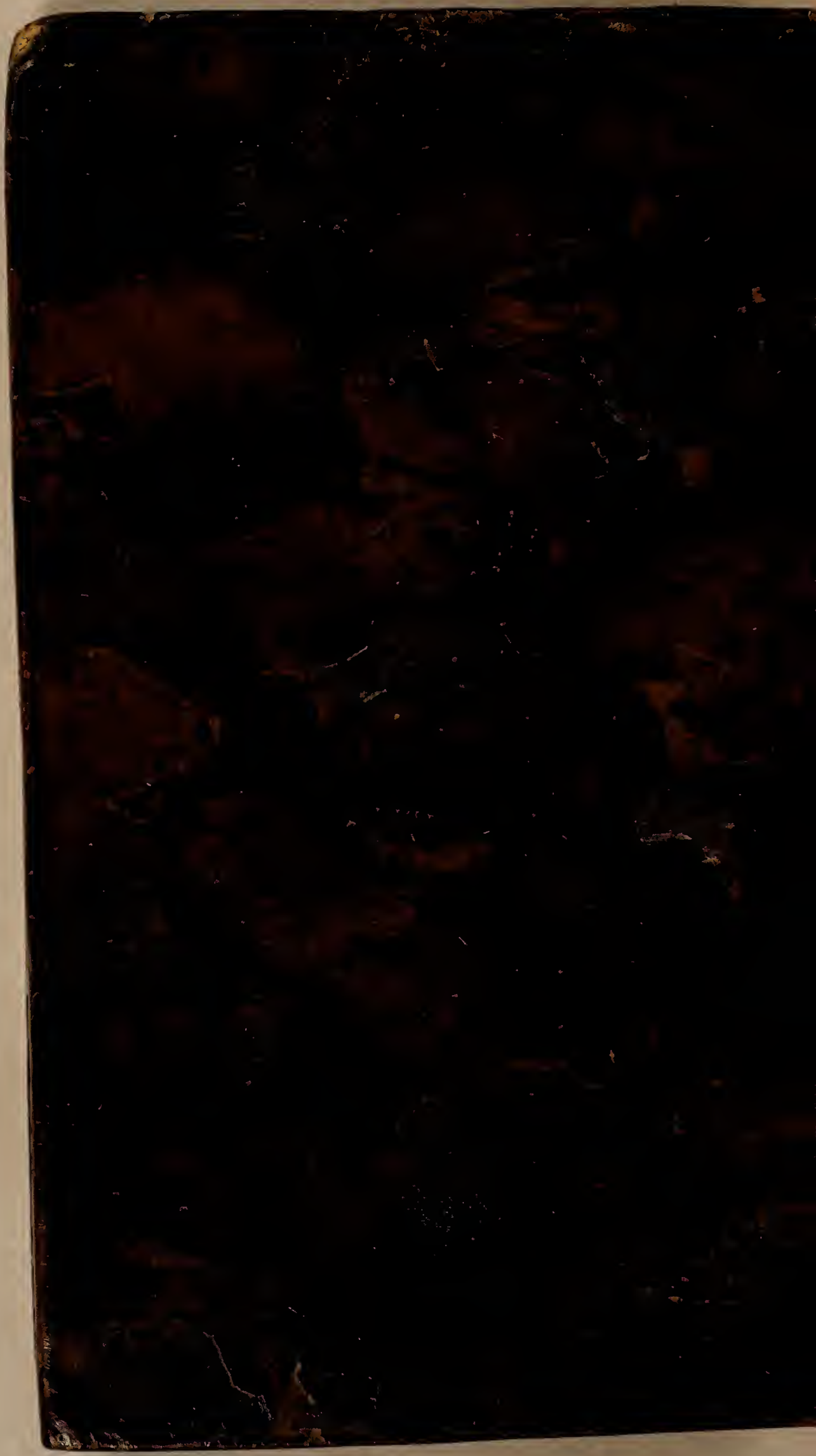
Vers de Mirande ſur le luxe que les richeſſes des Indes ont introduit dans le Portugal. 84. *& ſuiv.* N.

Véritables ſources des Fleuves de l'Inde & du Gange. 82. N.

Vers de Pradon ſur Regulus. 79. N.

Voyage & Navigation des Portugais préférables à toutes les fictions des anciens Poëtes. 134. *& ſuiv.* T. & 186. N.

FIN.

De l'Imprimerie de QUILLAU. 1768.

Gerhard